


U. OF NEW BRUNSWICK LIBRARIES



3 9950 00704324 4





Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

LES HÉROÏNES
DE
CORNEILLE

LES HÉROINES DE CORNEILLE

PAR

MARIA TASTEVIN

AGRÉGÉE DES LETTRES

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE A VASSAR COLLEGE, POUGHKEEPSIE, NEW-YORK



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES

5, QUAI MALAQUAIS, 5

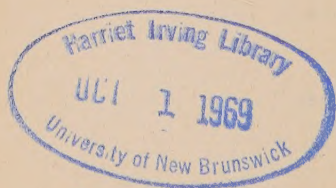
—
1924

Tous droits réservés

253960

WITHDRAWN

842
C813.Yt



AVANT-PROPOS

Il peut sembler téméraire ou inopportun de présenter au public quelques études sur Corneille. On est tenté d'abord de s'écrier, paraphrasant une exclamation fameuse : Tout a été dit depuis près de trois cents ans qu'on admire le père de la tragédie française, et l'on vient trop tard après d'illustres devanciers. Mais la réflexion dissipe cette crainte. Car le mot final n'est jamais prononcé en critique littéraire. Chaque siècle essaie de comprendre les grands écrivains avec son âme propre ; les points de vue changent d'un temps à l'autre, et à la même époque, ils varient selon les individus.

En dépit donc de nombreux et substantiels travaux sur Corneille, le sujet n'est pas épuisé. Et il y aurait quelque danger à supposer qu'il l'est. Nos classiques deviendraient moins vivants si nous les laissions dans un isolement respectueux. Leurs personnages nous paraîtraient de plus en plus

distants, différents de nous-mêmes ; ils ne seraient plus pour nous que de vieux portraits de famille aux costumes surannés. Et pourtant, ils restent toujours aussi jeunes. Il suffit, pour s'en convaincre, d'aller à eux sans prévention et de prendre le soin de les pénétrer. On découvre vite, sous les falbalas pompeux et désuets dont ils sont accoutrés, une âme vibrante, humaine et éternellement vraie.

Les héroïnes cornéliennes ont particulièrement à souffrir d'idées préconçues. De temps à autre, une voix s'élève en leur faveur, mais l'opinion courante n'en semble guère modifiée. Il est d'usage de répéter qu'elles sont trop viriles, trop grandiloquentes, trop orgueilleuses, en un mot, que ce ne sont pas de vraies femmes :

« On demandait après Corneille des héros qui fussent plus des hommes, des femmes qui fussent moins des héros », écrit Nisard ¹. Et ce jugement se retrouve avec quelques variantes d'expression, sous la plume de maint aristarque : « Je ne dirai pas comme quelques-uns, concède Sarcey ², que Corneille n'a jamais connu qu'un type de femme. Mais il est certain qu'il avait un penchant secret à donner à ses héroïnes une âme virile ; ses femmes sont presque toutes des hommes, plus grands, plus

1. *Histoire de la littérature française*, livre III, chapitre VIII.

2. SARCEY : *Quarante ans de théâtre*, tome III, page 39.

purs, plus nobles, avec un je ne sais quel tour romanesque dans l'esprit. »

Est-ce Chimène qui est presque un homme ? Ou serait-ce Pauline, ou encore Camille ? Sans doute Honorie ou Ildione sont plus viriles et trop viriles. Mais ne serait-il pas équitable de nuancer une appréciation d'ensemble ? Et si l'on tient à une définition de l'héroïne cornélienne, cette définition ne doit-elle pas s'appliquer au moins autant qu'aux fiancées d'Attila, ignorées du plus grand nombre, à celles de Rodrigue ou de Curiace, ces créations impérissables du génie cornélien ?

Les études qui suivent sont des analyses individuelles, qui se proposent de comprendre une personnalité sans la rattacher à une vue générale, sans la mutiler pour la faire rentrer dans un cadre adopté à priori. C'est seulement dans le dernier chapitre, qu'appliquant sur une petite échelle la formule célèbre : « Des années d'analyse pour une heure de synthèse », je me suis efforcée de dégager les grands traits de l'héroïne cornélienne. Je ne surprendrai sans doute pas mon lecteur en lui disant dès maintenant que mes conclusions ne confirment pas de tous points l'opinion traditionnelle sur les femmes de Corneille.

CHIMÈNE

Chimène est une de ces rares et délicieuses figures qui restent parées à jamais d'une radieuse et séduisante jeunesse. Depuis que, dans le premier épanouissement de son génie, Corneille la créa, presque trois siècles ont passé ; et cependant nous avons encore pour elle aujourd'hui les yeux amoureux de Rodrigue. Son nom est pour nous une évocation de grâce virginale, de tendresse pudique et ardente, de passion et d'héroïsme.

Le secret de son charme est d'ailleurs facile à découvrir : il réside dans son humanité, ou mieux dans sa *féminité* délicate et profonde. Chimène sera touchante et vraie tant qu'il y aura des jeunes filles, tant que ces jeunes filles aimeront, tant que leur amour, même tenu en bride, même immolé à un devoir rigoureux, primera chez elles toute autre affection. Chimène, c'est la Jeune Fille, ce mot suffit à expliquer son attrait ; et c'est une jeune

fille placée dans des circonstances particulièrement tragiques et douloureuses, les plus tragiques même et les plus douloureuses qui soient possibles. Et cela suffit à justifier tout l'intérêt qu'elle nous inspire.

A mesure que la femme passe par les différents stades de l'existence, il se produit dans ses sentiments une transformation à ce point profonde, qu'elle en est parfois radicale. L'enfant, puis la jeune fille, donne à ses parents la première et la plus large place dans son cœur. Plus tard, lorsqu'elle est devenue épouse et mère, son mari et ses enfants sont pour elle les plus chers de tous les êtres, ceux qu'elle est prête à aimer, s'il le faut, à l'exclusion de tous les autres. Mais, entre ces deux périodes bien tranchées, il existe une époque de transition, il est un temps, celui des fiançailles, où la jeune fille se trouve placée entre deux foyers, celui qu'elle va quitter et celui où elle n'est pas encore. Elle commence à se détacher de l'un, elle n'est pas encore fixée pour jamais à l'autre. La piété filiale et l'amour luttent alors dans son âme pour la priorité ; ou plutôt, dans la vie quotidienne, ils ne luttent pas, ils semblent se fondre, s'harmoniser, s'enrichir mutuellement. Il y a entre eux cependant opposition foncière et cette opposition se révèle, le voile de l'illusion se déchire, si, brusquement, les circonstances obligent la jeune

filles à choisir entre son fiancé, son époux de demain, et sa famille, son affection la plus ancienne. La lutte éclate alors, poignante et terrible, entre deux sentiments profonds et légitimes.

Cette lutte, c'est précisément celle que Chimène doit soutenir, et c'est pourquoi la fille de don Gormas nous intéresse et nous émeut.

La tragédie commence à l'instant où Chimène va pouvoir se considérer comme la fiancée de Rodrigue. Jusqu'ici, ignorante des dispositions paternelles, elle avait craint que son amour ne fût contrarié ; maintenant elle va être fixée. Le récit d'Elvire ne laisse aucun doute sur les intentions de don Gormas : Le Comte apprécie la fière mine et la race glorieuse de Rodrigue, il est tout prêt à accepter pour gendre le fils de don Diègue.

A cette minute suprême où sa vie se décide, Chimène est toute frémissante d'espoir et de crainte. Elle demande à sa confidente de nouvelles assurances, lui fait redire tout ce qui a déjà été dit, la presse de questions : Elvire est-elle certaine de ce qu'elle avance ? A-t-elle bien entendu et compris ce que disait don Gormas ? Ne déguise-t-elle rien de la vérité ? Et n'a-t-elle pas trahi l'amour de Chimène ?

La jeune fille tremble que son cher secret ne soit révélé. Et la nouveauté, l'intensité de son bonheur

l'oppressent et l'effrayent. Elle a peine à croire que ses désirs vont si bien se réaliser. C'est si beau pour elle, cette perspective d'être la femme de l'Aimé. C'est trop beau sans doute pour être vrai, ce n'est qu'un rêve et le réveil sera aussi terrible que le songe était enchanteur...

Passé le premier moment d'émotion cependant, Chimène s'habitue vite à l'idée de son bonheur. A l'Infante qui vient la voir, elle parle de Rodrigue, naturellement. Quel autre sujet de conversation les deux jeunes filles pourraient-elles choisir ? Et Chimène fait part à son amie de « la charmante nouvelle ». Elle échafaude sans doute de beaux projets d'avenir... Pauvre Chimène. Ses tristes pressentiments de tout-à-l'heure se réalisent déjà. A peine a-t-elle eu le temps d'espérer, et le vent du malheur balaye comme un château de cartes le bel édifice de ses rêves. La querelle de don Diègue et de don Gormas, le soufflet qui la termine, détruisent sa jeune espérance. Brusquement, à la minute où elle s'y attendait le moins, quand tout semblait conspirer pour sa joie, surgit entre elle et Rodrigue un obstacle qui doit les séparer à jamais. « Elle périt dans le port ». Aussi son pauvre cœur désespéré, « outré d'ennuis », n'écoute-t-il guère les faibles consolations de l'Infante.

Chimène maudit l'ambition, cette « détestable manie », cause de tous ses maux. Mais, en vraie

filles de chevalier, elle comprend pourtant qu'on ne peut faillir aux exigences de l'honneur. Elle le comprend même trop bien pour espérer qu'un accommodement finisse la querelle. Elle prévoit que don Diègue voudra une éclatante réparation, et elle sait aussi que don Gormas ne consentira pas à des excuses :

Don Diègue est trop altier et je connais mon
[père ¹.

Il faudra un combat pour venger l'outrage, et l'adversaire du Comte ne sera pas don Diègue, affaibli, glacé par l'âge, ce sera Rodrigue, Rodrigue jeune et inconnu encore, mais qui saura faire son devoir, et dont elle devine, espère et redoute la vaillance héroïque.

La jeune fille n'ose pas dire très nettement ce qu'elle pense de Rodrigue avant même qu'il ait fait ses preuves, elle se retranche derrière des généralités :

Les hommes valeureux le sont du premier coup ²,
mais en elle-même, elle est sûre déjà du mâle courage, de l'éclatante bravoure du vainqueur de don Gormas et des Maures.

1. *Le Cid.*, II, 3, 478.

2. *Id.*, II, 3, 483.

Ce qu'il faut bien noter, c'est que Chimène est aussi préoccupée de son fiancé que de son père. Elle souffre avec le fils de don Diègue de l'injure qu'il a reçue, elle admet qu'il doit se venger, puis-
qu'il y va de son honneur. Elle-même l'estimerait moins s'il pouvait tranquillement essuyer un affront. Et c'est pourquoi la jeune fille, qui est du parti de l'offensé, autant que de celui de l'offenseur, est si cruellement déchirée.

Elle sent bien aussi que la querelle aura une issue funeste, et dès les premiers mots du page appelé par l'Infante, elle devine à demi que don Gormas et Rodrigue sont déjà aux prises. Elle en a bientôt la certitude, et, tremblante de frayeur, elle s'élance vers le lieu du combat. Elle n'y arrive hélas, « sans force et sans couleur », que pour y trouver le cadavre de son père.

Chimène n'hésite pas sur la conduite à tenir. Son père est mort, elle poursuivra le meurtrier. Elle va trouver le Roi, et son premier mot est pour demander justice. Elle se jette aux pieds du souverain en même temps que don Diègue, et elle implore la punition de Rodrigue à l'instant même où le vieillard le défend.

La présence, les paroles de don Diègue augmentent la souffrance de Chimène. Il lui avait fallu maîtriser son amour, n'écouter que son devoir et sa piété filiale, pour se décider à la ven-

geance. Mais devant le cadavre sanglant et encore chaud de son père, dans le premier emportement de la douleur, elle avait dû s'y résoudre sans trop de peine. Elle est venue presque d'élan vers le roi. Et elle trouve don Diègue, qui prend en main la cause de son fils, qui rappelle que Rodrigue ne pouvait forfaire à son honneur. Chimène avait déjà compris cela ; elle reconnaît donc la justesse des arguments du vieillard. Sa tâche n'en est que plus lourde et le rôle qu'elle assume plus difficile. Elle accuse, en sachant trop bien qu'on peut défendre, et quand elle ne voudrait penser qu'à son père, à la mort de son père, à la vengeance due à son père, une voix chaude et ferme qui ne trouve que trop d'écho en elle, répète : Rodrigue, devoir de Rodrigue, innocence de Rodrigue.

La jeune fille soutient une lutte intérieure, tourmentée et terrible. Elle déploie, pour parler contre son fiancé, une énergie intense. On le sent bien, au début surtout de son discours au roi. Les termes forcés, les expressions déclamatoires révèlent la tension de la volonté. On voit que les mots ne jaillissent pas de source, qu'ils sont cherchés et prémédités, et que Chimène exagère, par crainte de ne pas aller assez loin. On a beaucoup blâmé « ce sang qui tout sorti fume encor de courroux, la « triste bouche » de la blessure du Comte

et bien d'autres traits analogues. Sans doute ils sont loin d'être heureux, sans doute ils sont imputables et à l'original espagnol, et au goût du temps pour les métaphores outrées ; mais ils sont aussi et surtout des traits de situation. Ils traduisent l'effort de Chimène, ils expriment son état d'esprit. Ils insistent tous sur le fait de la mort du Comte, de son sang répandu ; ils remettent devant les yeux de la jeune fille le spectacle atroce du cadavre blême, de la plaie béante. Et c'est dans cette vision d'horreur qu'elle cherche et trouve la force de parler.

Aussi s'échauffe-t-elle par degrés. Peu à peu, son accent devient plus simple et plus ferme, sa plaidoirie mieux conduite et plus habile. Elle s'efforce d'intéresser directement le roi à sa cause ; elle n'implore plus seulement un juge au nom de l'équité, elle essaie de convaincre le souverain de la nécessité politique du châtiment :

Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir ;
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir ;

.....
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
Immolez, dis-je, Sire au bien de tout l'Etat
Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat ¹.

Et lorsqu'après l'éloquente détense de don Diè-

1. *Le Cid.*, II, 8, 687-696.

gue, le Roi ordonne au vieillard et à la jeune fille de se retirer, Chimène demande une fois encore que le meurtrier soit puni.

Sa sincérité ne fait pas le moindre doute. Elle croit bien parler selon sa pensée. Mais comme elle est loin de désirer vraiment la mort de Rodrigue ! Elle ne veut même pas l'exposer aux risques d'un nouveau combat ; aussi élude-t-elle avec une adresse et une promptitude significatives les offres de don Sanche brûlant d'être son champion. Elle se retranche d'abord derrière la justice royale pour refuser à l'officieux cavalier l'autorisation qu'il demande :

J'offenserais le Roi qui m'a promis justice ¹.

Mais l'opiniâtre amoureux, ne se tenant pas pour battu, essaie encore de faire valoir d'excellentes raisons, et Chimène met fin à son insistance importune par la très vague promesse d'accepter un jour ses services :

C'est le dernier remède et s'il y faut venir
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure
Vous serez *libre* alors de venger mon injure ².

C'est un peu froid comme encouragement, mais

1. *Le Cid*, III, 2, 782.

2. *Id.*, III, 2, 788-790.

le pauvre Sanche est bien obligé de s'en contenter et de quitter la place.

Seule avec sa confidente, ou plutôt croyant l'être, Chimène pousse un soupir de soulagement. Elle peut enfin, sans souci de jouer un rôle, s'abandonner à sa douleur, pleurer son père et sa propre infortune. Des deux êtres qu'elle aimait le plus au monde, l'un est mort, et, pour le venger, elle doit poursuivre l'autre, le poursuivre en l'aimant toujours, en l'aimant plus que jamais. Chimène voudrait oublier Rodrigue, n'avoir en elle que douleur filiale, que ressentiment contre le meurtrier. Mais tous ses efforts pour chasser le tendre souvenir de l'Aimé ne font que le lui rappeler davantage, comme toutes ses tentatives pour haïr Rodrigue le lui rendent plus cher. Elle en souffre, elle en a honte aussi, mais ses remords et ses tourments ne servent encore et toujours qu'à exaspérer sa passion :

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore ¹.

D'ailleurs, si puissant que soit cet amour, n'ébranle pas une minute la résolution de Chimène :

Je ne consulte point pour suivre mon devoir ².

1. *Le Cid*, III, 3, 810.

2. *Id.*, III, 3, 820.

La jeune fille persiste malgré tout dans ses projets de vengeance ; la pensée de la mort de Rodrigue lui est presque intolérable, et pourtant, elle la demandera de nouveau, cette mort. Le conseil que lui donne Elvire de renoncer à sa poursuite la révolte et l'irrite. Elle veut faire plus pour son père que lui donner « d'impuissantes larmes », elle est décidée à accomplir la tâche que son honneur et sa « gloire » lui imposent ; mais Rodrigue est toute sa vie, et si elle est prête à « le poursuivre », à « le perdre » puisqu'il le faut, elle sait bien qu'il ne lui restera plus alors qu'à « mourir après lui ».

Ce Rodrigue, qui occupe tant sa pensée, le voici qui brusquement, paraît à ses yeux. La surprise, l'émotion, la lutte intense et rapide entre deux sentiments contradictoires font presque défaillir Chimène. Son trouble augmente encore à la vue de l'épée de Rodrigue, de cette épée qui évoque de si terribles et sanglants souvenirs.

La jeune fille se remet pourtant peu à peu. Sans l'avouer, sans le savoir peut-être, elle est heureuse, de la venue de Rodrigue, elle se complaît à le voir, à l'entendre, à lui parler. Elle oublie pour un instant quoi qu'elle dise, l'obstacle qui les sépare. Sans doute, elle répète avec énergie qu'elle est résolue à suivre son devoir, et sans doute elle est sincère ; mais sa tendresse

pour Rodrigue n'en jaillit pas moins, malgré elle. C'est avec des transpositions, des subtilités, des sophismes, que cette tendresse s'exprime, mais tous ses détours ne la font paraître que plus spontanée et plus évidente.

Après avoir écouté avec complaisance la justification de Rodrigue, Chimène s'empresse de répondre à son fiancé qu'elle comprend et même approuve sa conduite. Elle craint qu'il n'ait vu un reproche dans ses premières paroles et elle veut le rassurer :

...De quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs ¹.

Elle annonce bien par la suite, et très fermement, qu'elle aussi fera son devoir, « cet affreux devoir dont l'ordre (l') assassine », mais elle affirme surtout son amour profond et inaltérable. Elle le fait avec une délicatesse et une pudeur infinies. Elle n'ose pas dire à l'homme qui vient de lui tuer son père : « Je t'aime et ta venue est ma seule consolation dans ma douleur ». Alors elle transpose, inconsciemment du reste :

Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le *bien de te voir*
L'*unique allègrement* qu'elle eût pu recevoir,

1. *Le Cid*, III, 4, 907-908.

Et contre ma douleur, *j'aurais senti des charmes*
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes,
Mais il me faut te *perdre*, après l'avoir perdu ¹.

Rodrigue a vraiment bien de la cruauté en demandant à une aussi tendre amante de le tuer elle-même. Car, dans toute cette scène, il n'est sincère qu'à demi. Certes, il est tout prêt à donner sa vie à Chimène, certes, il préférerait de beaucoup mourir de sa main que de celle d'un autre, mais il sait si bien que Chimène ne voudra pas le tuer ! Il ne peut douter de son amour, il a surpris sa conversation avec Elvire et il a patiemment attendu, avant de se montrer, d'être bien fixé sur ses sentiments. Il répète cependant sa demande à plusieurs reprises et il oblige la pauvre fille à chercher, pour refuser, de subtiles et mauvaises raisons :

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau,
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ²

ou encore :

Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour ni de ton désespoir ³.

Mais le jeune homme renouvelle obstinément

1. *Le Cid*, III, 4, 918-923.

2. *Id.*, III, 4, 940-941.

3. *Id.*, III, 4, 955-956.

sa prière et il arrache enfin à Chimène le cri d'amour qu'il attendait :

Va, je ne te hais point ¹.

Elle a conscience de sa faiblesse devant Rodrigue, elle voit bien qu'elle s'attendrit trop, que l'entretien est dangereux pour elle. « Va-t-en, va-t-en », dit-elle à Rodrigue. Mais celui-ci n'a garde d'obéir trop vite et les mots montent d'eux-mêmes aux lèvres de la jeune fille. Elle livre sa pensée tout entière :

Malgré des feux si beaux qui troublent ma
[colère,
Je ferai mon possible à bien venger mon père,
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir ².

Et les deux fiancés ne peuvent plus s'empêcher de regretter ouvertement leur bonheur détruit ; ils s'avouent leur mutuelle tristesse, tristesse mélancolique et douce, beaucoup plus que désespérée. Car Rodrigue et Chimène sont heureux, malgré tout, d'être réunis pour un instant, heureux aussi et plus encore, de se retrouver plus épris que jamais après le drame qui eût dû les séparer pour toujours. Ils sont assurés maintenant de

1. *Le Cid*, III, 4, 963.

2. *Id.*, III, 4, 981-984.

leurs sentiments réciproques, ils savent que leur amour invincible est plus fort que la haine, plus fort que la mort, plus fort que tout...

Chimène se reprend enfin. Elle renvoie de nouveau son ami :

Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus ¹.

Que Rodrigue sorte en évitant d'être vu, et qu'il emporte la certitude que Chimène ne lui survivra pas.

Il s'en va, le tendre fiancé, ne pensant plus qu'à « traîner une mourante vie » ; mais don Diègue vient de nouveau faire appel à son héroïsme. Habilement le vieillard pousse Rodrigue à l'action, lui montre qu'il peut par sa bravoure, obliger

Le monarque au pardon et Chimène au silence ².

Et le jeune homme, avec ses amis assemblés, va combattre les Maures. Son courage intrépide lui procure succès et gloire, il devient le Cid, le premier entre les braves, le rempart de la Castille.

Le bruit de ses exploits retentit jusqu'aux oreilles de Chimène. Le premier mouvement de la jeune fille est un mouvement de fierté et de joie.

1. *Le Cid*, III, 4, 992.

2. *Id.*, III, 6, 1094.

Elle se délecte à entendre chanter les louanges de « ce jeune héros », elle provoque les récits de sa confidente, s'informe de ce que dit le peuple, de ce que pense le Roi. Et dans sa tendresse inquiète, elle demande bien vite si le vainqueur n'est pas blessé.

Lorsqu'elle a longuement savouré toute sa joie, Chimène se reproche enfin de prendre tant de part à la victoire de Rodrigue :

Pour avoir soin de lui, faut-il que *je m'oublie!*
On le vante, on le loue, et *mon cœur y con-*
[*sent!*]¹

Et la lutte recommence dans son pauvre cœur déchiré, entre l'amour qu'elle veut faire taire et le devoir qu'elle s'est imposé. Elle s'excite de son mieux à la vengeance, elle se rappelle la mort de son père et cherche dans la vue de ses habits de deuil, de ses voiles lugubres, un secours contre sa passion.

Mais elle ne peut même souffrir en paix. L'Infante vient lui rendre visite et Chimène doit encore cacher son trouble, composer son visage et ses paroles. Elle est assez forte pour y parvenir d'abord assez bien. Très dignement, avec calme et mesure, elle dit à l'Infante que, seule après la victoire de Rodrigue, elle a le droit et le devoir

1. *Le Cid*, IV, 1, 1126-1127.

de pleurer. Mais elle va trop loin ensuite en qualifiant de « bruit fâcheux » ce qu'on publie de la victoire de Rodrigue. Mise en demeure d'expliquer ce terme malheureux, la jeune fille perd le contrôle d'elle-même. Naïvement elle trahit son amour et ses regrets :

On *aigrit* ma douleur en l'élevant si haut,
Je vois *ce que je perds*, quand je vois *ce qu'il*
[*vaut*.

Ah ! *cruels déplaisirs*, à l'esprit d'une amante ! ¹

Elle annonce d'ailleurs qu'elle n'en demandera pas moins la mort de Rodrigue. C'est là justement ce que ne voudrait pas l'Infante. Aussi essaie-t-elle de persuader à Chimène de renoncer à sa poursuite, de se contenter de ne pas épouser Rodrigue :

Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie ².

Cette solution conciliante flatte l'espoir inavoué de la Princesse et l'on comprend très bien que celle-ci la propose. Mais on comprend aussi que Chimène la refuse, car pour elle, la solution n'en est pas une. Pour elle, vivre sans Rodrigue n'est pas vivre, mieux vaut encore :

1. *Le Cid*, IV, 2, 1163-1165.

2. *Id.*, IV, 2, 1190.

Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui ¹.

Aussi veut-elle accabler de « cyprès » les « lauriers » du vainqueur. Elle ira de nouveau solliciter le Roi, il ne l'écouterà pas peut-être, mais il l'entendra du moins :

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire ².

Chimène sent trop son devoir pour se contenter de pleurer son père en silence ; elle sait qu'elle a quelque chose à faire, elle veut agir et elle en a l'illusion en s'agitant. Elle peut d'autant moins rester en repos que, dans la solitude, elle penche trop du côté de Rodrigue. Sa seconde démarche près du Roi est donc très explicable. La jeune fille veut tranquilliser sa conscience en réclamant une fois encore la punition du meurtrier. Mais son amour n'est pas pour cela diminué ; c'est pourquoi elle est sincère en demandant justice, et sincère en souhaitant ne pas l'obtenir.

Dans son nouvel entretien avec le roi, Chimène s'exalte et s'engage à fond. Elle était venue bien décidée à accomplir son devoir filial, et elle trouve don Fernand et son entourage tout à fait sceptiques. Le monarque emploie d'abord une ruse atroce en lui annonçant à l'improviste la mort

1. *Le Cid*, III, 3, 848.

2. *Id.*, IV, 2, 1205.

de Rodrigue. L'émotion de Chimène est trop violente pour qu'elle puisse la dissimuler, et elle perd ainsi, dès le début, tous ses moyens. Cruellement, le roi note la douleur qu'elle a laissé paraître. Et la jeune fille cherche en vain à faire admettre de subtiles explications, qui d'ailleurs se contredisent. C'est d'abord à la joie qu'elle attribue son demi-évanouissement :

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse ¹.

Mais l'instant d'après, elle avoue qu'elle déplo-rait une mort qui la frustrait de sa vengeance : ce n'est pas en héros que le Cid doit périr, c'est en victime offerte à don Gormas, et son auréole de gloire le rend seulement plus digne d'être immolé. Chimène s'excite, elle se laisse emporter trop loin, oubliant le respect dû au souverain, elle va jusqu'à dire que les lois sont méconnues, la justice étouffée.

Don Fernand essaie de la calmer, mais il est d'une singulière maladresse. Il insiste encore avec lourdeur sur l'amour de Chimène pour Rodrigue et il dit même brutalement à la jeune fille qu'il ne croit pas à la sincérité de sa supplique :

...Ta flamme en secret rend grâces à ton roi,
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi ².

1. *Le Cid*, IV, 5, 1350.

2. *Id.*, IV, 5, 1391-1392.

Chimène bondit de fureur :

Pour moi ! mon ennemi ! l'objet de ma colère !
L'auteur de mes malheurs, l'assassin de mon
[père !

De ma juste poursuite on fait si peu de cas
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas ! ¹

Ici, elle est absolument de bonne foi. La réponse du roi a été pour elle un véritable outrage. Tant d'efforts, tant de luttes, tant de déchirements n'ont donc servi à rien ! on ne prend même pas sa demande au sérieux ! Eh bien, elle prouvera qu'elle était sincère, et elle annonce qu'elle est prête à épouser celui qui tuera Rodrigue, elle appartiendra au vengeur de son père.

Prise au mot, Chimène regrette sans doute un instant de s'être trop avancée, mais le roi complète les conditions du duel d'une façon qu'elle n'avait pas prévue et qui n'est pas pour lui déplaire : elle épousera le vainqueur quel qu'il soit. Le vainqueur, pour Chimène comme pour le roi du reste, ce sera certainement Rodrigue ; elle pronostique sans hésiter. Sa réplique à don Fernand révèle bien sa pensée à demi-mot :

Quoi, Sire, m'imposer une si dure loi ! ²

1. *Le Cid*, IV, 5, 1393-1396.

2. *Id.*, IV, 5, 1460.

Rentrée chez elle, la jeune fille goûte enfin, pour la première fois depuis la mort de son père, un repos relatif. Le roi a prononcé, le combat aura lieu, Rodrigue triomphera et elle sera probablement *forcée* de l'épouser. Ainsi contrainte par une volonté supérieure, elle aura la conscience tranquille. Peut-être Chimène ne formule-t-elle pas nettement ce beau sophisme, mais c'est bien là l'idée secrète qui se fixe dans son esprit. Elle est donc un peu plus calme et l'avenir lui apparaît moins sombre.

Mais Chimène a compté sans Rodrigue. Quand tout semble arrangé pour le mieux, ne s'avise-t-il pas de venir déclarer qu'il va mourir ? Très grave, n'osant même plus tutoyer sa fiancée, il lui fait ses derniers adieux.

La jeune fille traduit son extrême surprise en une seule exclamation : « Tu vas mourir ! » Ce n'est pas elle qui emploie le « vous » solennel, elle est trop prise au dépourvu pour cela. Elle ne trouve même pas d'abord d'autres mots. « Tu vas mourir », répète-t-elle encore. Et pourquoi ? demande-t-elle ensuite, est-ce manque de courage ? est-ce crainte de don Sanche ? Le vainqueur de don Gormas et des Maures redoute-t-il un tel adversaire ?

Chimène avait tranquillement escompté la victoire de Rodrigue, elle n'avait pas soupçonné

qu'il pourrait ne pas vouloir vaincre, et elle ne cherche pas ici à piquer le courage de son fiancé, elle ne fait qu'exprimer son étonnement.

Mais Rodrigue a d'excellentes raisons à faire valoir et il les expose, non sans une pointe d'amertume. Il a dû être surpris et dépité, on le sent bien, en apprenant que Chimène avait choisi un vengeur, qu'elle avait élu ce don Sanche dont il connaît l'amour, dont il a entendu les offres de service. Certes, il ne doute pas un instant du cœur de Chimène, mais pourquoi a-t-elle été chercher un champion ? Elle veut venger son père ? Soit. Pourquoi compliquer les choses ? Il est tout prêt à donner sa vie, il l'a déjà offerte avec insistance. Chimène n'avait qu'à la prendre elle-même.

C'est donc avec un peu de reproche, mêlé à beaucoup d'amour, que Rodrigue se déclare prêt à mourir sous les coups de don Sanche. Ce n'est pas par manque de courage, c'est par obéissance aux décisions de Chimène.

Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt ¹.

Et cette mort lui sera douce puisqu'elle est voulue par l'Aimée.

La façon dont Rodrigue envisage les choses ne laisse pas d'embarrasser très fortement Chimène. Elle voudrait le faire renoncer à ce funeste projet

1. *Le Cid*, V, 1, 1492.

de se laisser tuer, mais quels arguments invoquer ? La jeune fille cherche un peu, car pour les arguments véritables, elle ne tient guère à les employer. Les premiers mots qu'elle adresse à Rodrigue ne signifient pas grand'chose. Elle finit cependant par trouver une raison à faire valoir : Rodrigue ne doit pas mourir pour conserver son honneur intact ; cet honneur qu'il a préféré à tout, même à son amour, ne lui permet pas de souffrir un vainqueur. Le thème est beau et Chimène le développe avec complaisance, avec un peu d'exagération aussi. En disant à Rodrigue qu'il n'est « généreux que pour (lui) faire outrage », elle oublie seulement le combat des Maures. Et il y a bien quelque sophisme à invoquer l'honneur du pauvre don Gormas lui-même, à prétendre que celui qui a vaincu un tel guerrier ne doit être vaincu par personne. Curieuse assertion vraiment. Ainsi, don Sanche va essayer de venger le Comte, mais sa victoire serait un affront pour celui qu'il défend.

Si le discours de Chimène a été quelque peu subtil et embarrassé, la conclusion en est fort nette :

Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,
Et défends ton honneur, si tu ne veux plus
[vivre ¹.

1. *Le Cid*, V, 1, 1521-1522.

Rodrigue n'est pas convaincu, mais il est sans doute rassuré ; il sent combien Chimène penche toujours pour lui, combien, en dépit de tous ses efforts, l'amour est maître de son cœur. Il en éprouve comme une griserie d'orgueil et de tendresse qui se traduit fort bien dans sa réplique et il n'en paraît que plus résolu à mourir.

La pauvre Chimène perd la tête ; elle ne veut pas que Rodrigue se fasse tuer, elle l'en empêchera coûte que coûte, elle lui donnera, puisqu'il le faut, les raisons qui le décideront à vivre. Et elle les donne, d'un ton de supplication ardente, qui révèle tout son trouble : Que Rodrigue soit vainqueur pour qu'elle n'appartienne pas à don Sanche, à « l'objet de (son) adversion ». Et si cela ne suffit pas encore à le déterminer, qu'il triomphe pour « forcer (son) devoir » ;

Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est
[le prix ¹.

C'est un consentement formel ; la victoire avouée de l'amour. Et elle s'enfuit, rougissante, éperdue...

La jeune fille s'est trop engagée. Aussi, à la réflexion, lorsque Rodrigue n'est plus là, toutes ses anxiétés, tous ses remords, tous ses scrupules

1. *Le Cid*, V, 1, 1555-1556.

reviennent l'assaillir plus fortement que jamais. Elle est de nouveau partagée entre son père et son fiancé :

Elvire, que je souffre et que suis à plaindre !

Je ne sais qu'espérer et je vois tout à craindre ¹.

Quel souhait peut-elle former sans avoir à se le reprocher ? Pour qui prendre parti dans ce duel funeste ? La malheureuse est ballottée entre ses incertitudes, et le combat qu'elle a inconsiderément proposé ne sert qu'à la tourmenter davantage. Elle a promis d'épouser le vainqueur de Rodrigue et elle était sincère alors. Mais elle n'avait pas saisi pleinement le sens de sa promesse, elle ne l'avait pas « réalisée », comme disent les Anglais. Maintenant, don Sanche l'inquiète. Si elle allait être forcée de devenir sa femme ? Ce serait trop payer la vengeance. Mais pourrait-elle épouser Rodrigue, le meurtrier de son père ? Que le combat au moins ne soit pas décisif, qu'il n'y ait « ni vaincu ni vainqueur ».

Malgré tout, et sans vouloir en convenir, elle espère la victoire de son fiancé. Mais elle se le reproche, elle se révolte contre elle-même. « Quand Rodrigue sera vainqueur, s'écrie-t-elle, elle ne se rendra pas ; elle poursuivra, malgré la

1. *Le Cid*, V, 4, 1645-1646.

loi du roi, malgré celle des armes, la vengeance due à son père, elle opposera au Cid « mille autres ennemis ».

L'exagération de ses paroles montre à quel point elle se débat contre son amour toujours grandissant, et qui s'augmente encore de la terreur de don Sanche. Mais Elvire ne comprend pas cela, elle accuse Chimène d'avoir trop d'orgueil et elle la menace de la victoire de don Sanche, Chimène n'a pourtant pas besoin d'un surcroît de chagrin :

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
Ne les redouble point de ce funeste augure ¹.

Sans doute, c'est la victoire de son fiancé qu'elle souhaite, elle l'avoue, non par « une folle ardeur », ajoute-t-elle bien vite, mais par crainte d'être à don Sanche.

Les paroles maladroites d'Elvire, l'anxiété causée par le combat, la lutte déchirante entre le devoir et l'amour, tout porte Chimène à un extrême degré d'exaltation. Elle a perdu tout sang-froid, presque tout contrôle d'elle-même. C'est ce qui explique en grande partie sa méprise, lorsqu'elle aperçoit don Sanche. Elle s'imagine immédiatement que le « funeste augure » d'Elvire s'est vérifié, que Rodrigue est mort. Et sans prendre le

1. *Le Cid*, V, 4, 1697-1698.

temps de demander aucune explication, elle exhale son immense désespoir, sa passion si longtemps contenue :

Exécrable assassin d'un héros que j'adore !¹

Elle accable de sa haine et de son mépris le malheureux don Sanche et elle lui reproche d'avoir été son champion :

N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie,
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie².

Elle avoue maintenant au roi, et devant tous, son amour pour Rodrigue, elle est aussi fière de cet amour que de son affection filiale. Aussi demande-t-elle en grâce au monarque d'être déliée de sa promesse. Tout ce qu'elle souhaite, c'est de ne pas épouser don Sanche et de pouvoir pleurer en paix, au fond de quelque cloître, ses morts bien-aimés.

Il faut noter tout ce qu'il y a déjà de résignation dans le ton de Chimène, lorsqu'elle s'adresse au roi. On sent fort bien que si Rodrigue était mort véritablement, la jeune fille, une fois dissipées ses craintes d'épouser don Sanche, aurait une douleur éternelle, mais calme et presque sereine. Alors que le désespoir d'Hermione, par exemple, croît d'intensité et la mène jusqu'à la folie et au suicide,

1. *Le Cid*, V, 5, 1714.

2. *Id.*, V, 5, 1717-1718.

celui de Chimène tombe vite pour faire place à un sentiment plus complexe. La fille de don Gormas a éprouvé de telles souffrances depuis la mort de son père, elle a été à tel point déchirée entre ses deux affections, qu'elle en arrive à éprouver une sorte de soulagement à pouvoir concilier, dans un commun regret, les deux êtres qui lui sont le plus chers. Et son amour pour Rodrigue est si grand, si pur, si haut, qu'il peut, une seconde fois, triompher de la mort.

Mais Chimène s'abusait, Rodrigue est le vainqueur. Le roi qui l'a complaisamment laissée parler, pour qu'elle s'engageât à peu près sans retour, la détrompe enfin. Chimène, toute confuse de honte et de joie, rougit de son aveu public, mais ses forces de résistance sont épuisées ou presque. Elle est trop heureuse de savoir Rodrigue vivant et elle en a « trop dit » pour pouvoir lutter beaucoup. Elle reconnaît une fois de plus qu'elle aime le fils de don Diègue, mais maintenant elle emploi des euphémismes :

Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr ¹
elle s'autorise de l'ordre du monarque :

Et quand un roi commande, on lui doit obéir ².

1. *Le Cid*, V, 7, 1803.

2. *Id.*, V, 7, 1804.

— Bonne âme ! obéirait-elle aussi bien s'il lui fallait épouser don Sanche ? — Elle se donne même des airs d'holocauste :

Si Rodrigue à l'Etat devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le sa-
[laire ? ¹

Mais bien que la jeune fille force un peu les termes, ses derniers scrupules sont cependant sincères. A-t-elle vraiment le droit d'épouser Rodrigue ? le peut-elle sans forfaire à son devoir ? Elle se pose encore cette angoissante question, même lorsque son mariage est unanimement approuvé ; elle a besoin de se sentir comme forcée par les autres de préférer à son père son fiancé. Mais c'est bien malgré tout le triomphe décisif de l'amour.

On applaudit le plus souvent à ce triomphe. Pourtant, si Chimène a généralement excité de vives sympathies, elle a rencontré aussi des détracteurs et certains lui ont fait durement son procès. Chapelain, dans les *Sentiments de l'Académie Française sur le Cid*, la juge « amante trop sensible et fille trop dénaturée ». « Il faut avouer, dit-il, que ses mœurs sont du moins scandaleuses, si en effet, elles ne sont dépravées ». Et il formule contre elle de nombreux griefs.

1. *Le Cid*, V, 7, 1809-1810.

D'après lui, Chimène est d'autant plus blâmable de préférer son amour à son devoir qu'elle est femme. Passerait encore pour Rodrigue : « Son sexe, qui est comme en possession de fermer les yeux à toute considération pour se satisfaire en matière d'amour, eût rendu son action moins étrange et moins insupportable ». Mais Chimène ! C'est fouler aux pieds toute décence.

Et cette amante trop sensible se contredit ; elle change à tout propos de résolution et d'attitude, elle dément devant le roi ce qu'elle a dit à Rodrigue, elle promet solennellement d'épouser don Sanche s'il est vainqueur, et puis elle ne veut plus tenir sa promesse. Elle est d'ailleurs pleine « d'ingratitude » et « d'inhumanité » pour ce malheureux Sanche et elle eût bien dû au moins mettre un peu plus « de tendresse et de civilité » dans son apostrophe, ne pas s'écrier comme elle le fait :

Exécrable assassin d'un héros que j'adore...

Evidemment, Chimène croyant Rodrigue mort devait prendre le temps de polir ses phrases et de choisir ses épithètes ! Quant à la blâmer de ses volte-face, c'est ce qu'on peut appeler un beau contresens psychologique. Reprocher à la passion de se contredire ! On se demande ce que Chapelain a pensé quelque vingt ans plus tard en entendant le « Qui te l'a dit » ? d'Hermone.

Mais ce qui indigne surtout le rigide censeur, c'est que Chimène consente à épouser Rodrigue. Il n'a pas été le seul d'ailleurs à formuler cette critique, elle a été reprise par Dumas fils ¹ et par d'autres. Et il y a lieu de se demander cette fois si le reproche est fondé.

Pour juger Chimène avec équité, on doit se placer à deux points de vue. Il faut d'abord situer le drame à l'époque où il est censé avoir lieu, et se demander si la conduite de Chimène est en conformité avec les mœurs de son temps.

Le *Romancero* du Cid nous fournit la réponse à cette question. Il n'est pas historique sans doute, et c'est presque tant mieux, car la légende nous renseigne peut-être plus exactement que l'histoire sur les sentiments et les idées d'une époque.

Dans tous ces chants populaires, la conduite de Chimène est considérée comme très naturelle. Sans parler de celui où Chimène demande au roi de lui donner Rodrigue pour mari parce qu'il a du bien et que ce mariage sera avantageux, il suffit de rappeler un des « romances » cités par Corneille lui-même :

Les fiancés arrivèrent ensemble, et au moment de donner à la mariée sa main et le baiser, le Cid la regardant lui dit tout ému :

1. Alexandre DUMAS fils. Préface de *La Femme de Claude*. Théâtre complet Calmann-Lévy, t. V, p. 185.

« J'ai tué ton père, Chimène, mais non en trahison, je l'ai tué d'homme à homme pour venger une injure trop réelle.

« J'ai tué un homme et je te donne un homme, me voici à tes ordres, et en place d'un père mort tu as acquis un époux honoré. »

Cela parut bien à tous, on loua son esprit, et ainsi se firent les noces de Rodrigue le Castillan.

Ainsi, Rodrigue était l'offensé, il a tué son adversaire « d'homme à homme » et non par félonie, on n'a rien à lui reprocher. Il a privé Chimène d'un protecteur, mais il lui en rend un autre d'une valeur au moins égale, et il rencontre une approbation unanime.

Il n'est donc pas choquant qu'au onzième siècle, en pleine anarchie féodale, une orpheline épouse, avec l'assentiment de tous, le baron qui, pour une affaire d'honneur, lui a tué son père.

Cette justification de la conduite de Chimène n'est d'ailleurs pas suffisante. On pourrait objecter en effet que la pièce de Corneille n'est pas à tel point localisée dans le moyen-âge, et qu'on est en droit, pour une œuvre classique, de juger les personnages à un point de vue beaucoup plus général.

Rien de plus légitime. Seulement, si l'on envisage le cas général, il faut négliger les circonstances particulières. C'est ce qu'on oublie trop souvent. On a dit par exemple : « Une fille aujourd-

d'hui, placée dans la situation de Chimène, ne demanderait pas la tête de son amant, mais elle ne l'épouserait pas ¹ ». Mais si, elle l'épouserait, parce qu'aujourd'hui Rodrigue ne tuerait pas don Gormas. Aujourd'hui, après l'insulte faite à don Diègue, Rodrigue enverrait ses témoins à l'offenseur, les deux adversaires se rencontreraient sur le terrain, ils échangeraient six balles sans résultat, et l'honneur serait satisfait. Peut-être même les deux combattants iraient-ils jusqu'à se donner une cordiale poignée de main.

Le cas général de Chimène, ce n'est donc pas celui d'une jeune fille qui épouse le meurtrier de son père, puisqu'à certaines époques Rodrigue n'aurait pas tué le Comte ; le cas de Chimène, c'est celui d'une jeune fille qui, placée entre son père et son fiancé, *préfère* son fiancé. Et il faut maintenant nous demander : En agissant ainsi, est-elle dénaturée ?

Est-ce qu'elle n'est pas *naturelle* au contraire ? Est-ce qu'elle ne suit pas la loi de tous les êtres, la loi qui détache les jeunes de leurs ascendants pour créer une famille à leur tour ? « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair ². » Cette parole de la Bible n'exprime-t-elle pas l'éternelle vérité ? Ne

1. PETIT DE JULLEVILLE. *Théâtre choisi de Corneille*, p. 15.

2. *La Sainte Bible*, Genèse, 2, 24.

voyons-nous pas chaque jour des jeunes gens qui, sommés de choisir entre leurs parents et celui ou celle qu'ils aiment, acceptent de rompre à jamais avec leur famille, bravent la malédiction paternelle, pour suivre leur amour ? Et cela peut paraître triste, et cela paraît tel, en effet, aux parents surtout, mais il n'y a rien à faire là contre, il n'y a pas même à s'indigner. S'indigne-t-on de ce que le grain de blé germe et lève ?

Chimène aime mieux Rodrigue que don Gormas, elle est dans l'ordre. Qu'on se rappelle le mot terrible de Juliette : « Tebaldo est mort et Roméo est banni ; ce mot *banni*, ce seul mot *banni*, équivaut à la mort de dix mille Tebaldos. La mort de Tebaldo était un assez grand malheur, la fatalité pouvait s'arrêter là, ou bien, si l'âpre malheur aime à marcher en compagnie, et veut absolument être associé à d'autres chagrins, pourquoi, lorsqu'elle a eu dit : Tebaldo est mort, n'a-t-elle fait suivre cette nouvelle de cette autre : ton père est mort, ou ta mère est morte, ou tous les deux sont morts ? cela m'eût arraché les gémissements ordinaires. Mais cette nouvelle qui est venue à l'arrière-garde de la mort de Tebaldo : *Roméo est banni !*¹ ».

Ces phrases-là, Chimène ne les eût pas pronon-

1. SHAKESPEARE, *Roméo et Juliette*, III, 2, traduction Emile Montégut, tome IX, p. 90.

cées, car elle a un sens moral qui manque à la fiancée de Roméo. Elle veut faire son devoir, et elle le fait en somme, mais elle ne peut s'empêcher de préférer, elle aussi, à tout et à tous, celui qu'elle avait choisi pour son époux. Et nous ne pouvons pas, nous, l'en blâmer.

Et c'est pourquoi le dénouement du *Cid*, loin de révolter les spectateurs, est attendu par eux. Il leur paraît tout simple, parce qu'il est vrai, parce qu'il est conforme à la nature et à ses lois. C'est ce que Chapelain n'a pas compris, bien qu'il sente par instants, et comme malgré lui, la force de ce qu'il condamne. Mais ses critiques, comme l'a très bien dit Sainte Beuve, ne servent qu'à souligner la vérité du personnage de Chimène :

« Ce que Chimène a en elle de femme, d'éternellement femme, d'éternellement cher et sympathique aux jeunes cœurs, s'accuse mieux encore par contraste si on la *suit* en détail dans cette comparution maussade devant la Chambre du haut syndicat littéraire et devant le Conseil des Prudents ¹. »

1. SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, tome VII, p. 306.

CAMILLE

Camille se détache avec relief dans la théorie des illustres amoureuses passionnées et souffrantes jusqu'à la mort. violemment éprise comme Juliette, oublieuse comme elle de sa famille, elle meurt, ainsi que l'amante de Roméo, pour avoir oublié comme elle que son fiancé était l'ennemi des siens.

Mais l'héroïne cornélienne est plus sombre et plus tragique encore que celle de Shakespeare. Il y a en elle une fureur d'exaltation concentrée, des alternatives de silences farouches et de soudains éclats qui révèlent un cœur douloureux, froissé par la vie, recroquevillé dans les muettes résistances.

Camille ne semble pas avoir longtemps connu, si même elle les a jamais goûtées, les chaudes effusions maternelles ; elle a ignoré les confidences naïves, spontanément jaillies sous une tendre et indulgente caresse. Elle a grandi auprès de son

père et de ses frères, durs Romains dévoués à la Patrie jusqu'à la mort, et qui savent refouler en eux l'expression des tendresses familiales. Toujours préoccupés de la grandeur naissante de Rome ou alarmés des dangers qu'elle courait, toujours bataillant pour leur Ville, ils ne cherchaient guère à pénétrer l'âme féminine qui se développait à leurs côtés ; ils voulaient seulement lui enseigner, par leurs préceptes et leurs exemples, la religion de la Patrie. Ils n'ont pas vu que cette âme se repliait sur elle-même, se détachait d'eux lentement, et loin de partager leur culte pour Rome, ne le comprenait même pas. La réserve sourdement hostile de Camille leur a semblé une timidité respectueuse, et ils l'ont approuvée. C'est bien ainsi, déférente et soumise, que la jeune fille devait se tenir auprès des hommes de sa famille, elle qui ne compte pas, tandis qu'eux seuls perpétuent la race ; elle n'a qu'à se taire devant ses frères aînés, devant son Père, le Juge et le Prêtre de la maison, lui qui conserve droit de vie et de mort sur son fils, devenu père à son tour...

La jeune Romaine s'est donc élevée, moralement solitaire, renfermant en elle avec un soin jaloux toute sa capacité d'affection. Et pourtant, elle est bien de sa race. Elle a l'énergie, la violence, la puissance de passion fanatique et exclusive de son frère ; elle est seulement plus nerveuse que lui,

parce qu'elle est femme, et parce que sa nature, au lieu de s'épanouir librement, a été comprimée. De là ses silences mornes et ses explosions brutales. Quand la mesure est comble, sa fougue déborde, comme une lave brûlante.

Et parce qu'elle est femme aussi, Camille ne peut s'éprendre comme son frère d'un idéal abstrait ; il lui faut à elle un être de chair. Tandis qu'Horace, l'homme et le guerrier, ne respire et n'agit que pour la Patrie, Camille, dans la retraite domestique, dirige ses aspirations vers l'Amour. Les circonstances la rapprochent de ce jeune Curiace, qui, par le mariage de Sabine, devient presque un parent. Quelle différence entre lui et les Horaces ! Comme il paraît plus humain et plus tendre ! Ce n'est pas un Romain, lui ; il n'a pas toujours à la bouche ce nom fameux de Rome ; par contre, il témoigne à Camille une sollicitude à laquelle ses frères ne l'ont pas habituée et il n'a pas leur air de dédaigneuse protection. Aussi s'attache-t-elle à lui de toute l'ardeur de son être exalté et contraint. Ses idées, ses sentiments, ses désirs et ses rêves, tout gravite autour de Curiace. Et rien ne contrarie d'abord son amour, partagé par l'Albain, toléré par son père, et bientôt même sanctionné par lui. Elle s'abandonne donc sans résistance à la passion qui très vite la possède tout entière.

Rien n'existe plus vraiment pour Camille, à part Curiace. Sa famille, elle n'aspire qu'à la quitter pour entrer dans celle de son futur mari ; sa religion, elle s'en préoccupe bien peu, c'est Curiace qui est sa vraie divinité ; Rome, oh ! celle-ci compte sans doute, mais comme un obstacle. A peine en effet, le vieil Horace a-t-il donné son consentement formel, qu'une querelle surgit entre les deux villes sœurs. Au moment où Camille s'apprêtait à devenir la femme de son Curiace bien-aimé, la guerre fait de lui l'adversaire des siens et de sa patrie.

Mais que lui importe cette patrie à elle ? N'allait-elle pas y renoncer ? Quelques jours plus tard, elle aurait été albaine et son devoir lui eût alors commandé de dire à son cher Curiace les paroles de Ruth à Noémi : « Où tu iras, j'irai ; où tu demeureras, je demeurerai ; ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu ¹. » Pourquoi donc est-elle romaine maintenant ? pourquoi son union n'est-elle pas accomplie ? Rome, toujours Rome ; son père et ses frères lui consacrent leur vie ; elle, elle doit lui sacrifier son bonheur. Jamais le vieil Horace ne laisserait sa fille épouser un ennemi ; elle ne peut qu'obéir, se taire et pleurer.

Il lui faut se séparer de Curiace, le voir partir

1. *La Sainte Bible*. Ruth, 1, 16.

pour rejoindre l'armée adverse. Leur désespoir à tous les deux est immense ; Curiace exhale son chagrin, il crie, il tempête, il maudit les dieux jaloux de leur félicité qui ont conspiré leur ruine ; Camille, crispée et farouche, ne prononce pas une parole, elle n'exprime pas son intime souffrance dans ces adieux qui ne sont pas sans témoins ; mais elle est trop nerveuse pour se dominer entièrement, et les larmes, des « ruisseaux de larmes » trahissent sa douleur :

Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes,
Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux,
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux ¹.

Et pendant deux longues années, c'est la privation de son fiancé, l'incertitude ; ce sont les alarmes à chaque rencontre, les épuisantes alternatives de crainte et d'espoir, les regrets toujours, puisque Camille penche déjà pour Albe et est encore pour Rome. Car la jeune Romaine, sous la formidable étreinte familiale, n'a pas, dès le début, pris conscience de tous ses sentiments avec la clarté que leur prête l'analyse. Son animosité contre sa patrie germe et pousse lentement dans les obscures régions de son âme ; il faudra la mort de Curiace pour la faire s'épanouir au grand jour. Jusque-là,

1. *Horace*, I, 2, 180-182.

Camille reste dominée par les préceptes qu'on lui a inculqués. Sa rancune contre Rome, elle ose à peine se l'avouer à elle-même, encore moins la formuler. Elle pleure dans la solitude et fait des vœux ardents pour la paix.

Mais celle-ci ne vient pas, et dans l'attente interminable, dans les angoisses renouvelées, Camille perd sa force de résistance. N'en pouvant plus, pliant sous son chagrin trop lourd, elle va consulter l'oracle.

La réponse du devin est favorable au-delà de toute prévision. Il promet la fin imminente des hostilités, l'union immédiate et définitive des deux fiancés. Camille accepte aveuglément le message des dieux ; elle ne doute pas d'une prédiction qui flatte si bien ses désirs et qui a toute l'autorité d'une révélation d'Apollon, interprétée par un célèbre augure.

Son morne accablement fait donc place à une félicité sans bornes. Pendant quelques heures, elle vit dans son rêve merveilleux ; les êtres et les événements ne l'impressionnent plus qu'à travers son ivresse qui les transforme à son gré. Valère ne l'importune pas par ses déclarations, car elle l'écoute et le voit à peine ; ses mots d'amour la font penser à d'autres mots, à ceux que prononcera bientôt Curiace retrouvé. Tout ce qu'elle rencontre lui rappelle Curiace, lui « semble »

Curiace, et bénéficie par là de la chaleur de son accueil.

Même l'annonce d'une bataille générale ne parvient pas à la troubler. Des rumeurs dénuées sans doute de fondement balancent-elles la parole d'Apollon ?

Cette allégresse exubérante a provoqué des critiques. D'après Voltaire ¹, la nouvelle du combat devait couper court au contentement de Camille et lui faire traiter de « faux prophète » l'augure du mont Aventin. Sarcey ² ne comprend pas non plus que pour être allée voir une somnambule, Camille s'abandonne à de tels transports et à tant d'optimisme.

C'est gravement méconnaître l'importance et le crédit des oracles à l'époque de la Rome primitive. Ils comptaient un peu plus qu'une somnambule, eux que l'on consultait dans toutes les circonstances graves de la vie publique et privée, eux qui dictaient aux mortels les volontés et les décrets divins. La confiance que leur accorde Camille est parfaitement vraisemblable. Son incrédulité le serait moins.

Et si elle ajoute foi à la prédiction, son accès de joie délirante est d'une grande vérité psychologique. Nerveuse, extrême, éprise comme elle l'est,

1. *Remarques sur les Horaces*, I, 3, 76.

2. *Quarante ans de théâtre*, t. III, p. 24.

pourrait-elle rester de sang-froid quand son bonheur lui apparaît tout proche ? Elle va d'un bond jusqu'à l'ultime limite du ravissement, comme après la mort de Curiace elle atteindra d'un élan continu le paroxysme du désespoir.

Il est exact aussi que, dans une crise d'exaltation, nous ne percevons plus normalement ce qui nous entoure. L'intensité de notre douleur ou de notre joie s'interpose pour un temps entre le monde et nous, et elle le déforme comme font certains miroirs pour les objets placés devant eux.

Mais l'excitation finit par tomber, la réaction se produit. C'est ce qui arrive bientôt pour Camille. La nuit dissipe son ivresse ; de terribles cauchemars raniment ses anxiétés un instant endormies, et le matin la trouve plus triste et plus désolée qu'avant sa visite au devin.

Tout s'apprête pour la rencontre décisive entre les deux armées et Camille n'espère plus guère ; la victoire ou la défaite totale de Rome mettra également un obstacle entre elle et son fiancé.

Et tout-à-coup, ce Curiace dont elle se croyait séparée à jamais, se présente à ses yeux. Elle est si surprise qu'elle se demande d'abord si elle est bien éveillée. Comment Curiace peut-il venir à un pareil moment ? Une seule hypothèse s'offre à l'esprit de Camille, celle qui s'accorde le mieux avec les préoccupations qu'elle venait d'exprimer : Pour

n'être ni le vaincu ni le vainqueur de Rome, Curiace a fui la bataille.

Son émotion est trop vive pour qu'elle la contienne ; elle interrompt l'Albain qui allait s'expliquer, assez lentement il est vrai :

Curiace, il suffit, je devine le reste ¹.

Ce n'est pas elle, bien sûr, qui le blâmera de trahir son pays pour rester fidèle à son amour. Elle lui donne une absolution immédiate, tout en se rendant bien compte de la gravité d'une désertion. Les maximes de patriotisme dont son père et ses frères l'ont nourrie assiègent obscurément sa conscience ; mais elle les repousse dédaigneusement. C'est pour son triomphe et son bonheur à elle que Curiace oublie le devoir d'un soldat. Mais une crainte la tourmente, qu'elle formule malgré elle : Que dit le veil Horace ? Veut-il bien accepter un transfuge sous son toit ?

L'accueil ainsi fait par Camille à son fiancé, qu'elle croit coupable, est intéressant à étudier. Il nous révèle, dès le début de la tragédie, l'intensité, l'égoïsme exclusif de sa passion pour Curiace « son plus unique bien », et il nous montre la jeune Romaine s'affranchissant des principes de l'édu-

1. *Horace*, I, 3, 243.

cation familiale qu'elle n'a cependant pas encore complètement oubliés.

Mais Camille s'abusait. C'est l'armistice, précurseur de la paix, qui lui ramène son fiancé. Le vieil Horace a reçu l'Albain en futur gendre, le mariage est fixé au lendemain et Camille n'a plus qu'à affecter l'attitude d'une fille docile, uniquement soumise aux volontés paternelles.

Hélas ! ce nouvel espoir de la félicité prochaine, plus précis et plus vif encore que celui qu'avait provoqué la réponse de l'oracle, est d'aussi courte durée. Le duel suprême des six combattants ne mettra aux prises que deux familles, mais il doit séparer à jamais de Curiace, défenseur d'Albe, la sœur des Horaces, champions de leur Ville.

Comme à l'ordinaire, Camille renferme sa douleur devant les siens. Elle ne parle à son frère que lorsqu'il l'interroge directement, et encore le fait-elle aussi brièvement que possible, luttant contre les larmes qui l'oppressent, qui veulent jaillir malgré elle.

Seule avec sa « Chère âme », elle donne libre cours à son chagrin. Dans son emportement, elle risque d'instinct une tentative désespérée pour décider Curiace à fuir la rencontre qui met un insurmontable obstacle à leur union. Qu'importent l'honneur et le devoir ? Ils ne comptent plus pour elle, puissent-ils ne pas compter pour lui davan-

tage ! Camille, devant le danger qui menace son unique affection rejette toute loi, toute entrave morale, elle ne songe plus qu'à être assez persuasive pour l'emporter sur son fiancé.

Elle n'accepte pas comme définitive sa première affirmation qu'il ira au combat. Il veut, dit-elle, qu'elle le supplie, que par ses instances répétées, elle excuse l'abstention qu'elle demande. Mais elle sent bien vite qu'elle fait fausse route. Elle a recours alors à une raison qui lui paraît meilleure et qui est en effet plus captieuse, étant donnée la générosité de Curiace : Il a assez fait pour son pays, il a assez illustré son nom, qu'il se retire enfin et n'accapare pas toute la gloire pour lui seul.

L'Albain proteste avec énergie, il ne cèdera sa place à personne. Le blâme monte aux lèvres de Camille :

Quoi, tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis ! ¹

Mais Curiace marque nettement la hiérarchie de ses devoirs :

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays ².

C'est le duel éternel des sexes, la lutte entre la

1. *Horace*, II, 5, 561.

2. *Id.*, II, 5, 562.

femme prête en se sacrifiant toute à sa passion à y sacrifier le monde avec elle, et l'homme qui, même épris profondément, place en dehors de son amour les principes de sa conduite et la fin de son action.

Camille ne croit pas encore la partie perdue. Le soldat lui a résisté, elle fait maintenant appel aux affections de l'homme privé : Curiace pourra-t-il tuer son beau-frère, réduire lui-même sa sœur au veuvage et aux larmes ?

L'ordre de la Patrie ne se discute pas, riposte l'Albain. Alors la jeune fille passe à un argument plus direct : Curiace osera-t-il lui demander de l'épouser après avoir immolé Horace ?

Mais il n'est plus question de mariage, répond tristement Curiace. C'en est fait pour eux de la possibilité du bonheur.

Camille l'avait prévu dès le choix des champions, mais sans vouloir se résoudre à le croire. Comme elle s'efforce de ne pas envisager la mort possible de Curiace, elle s'est flattée de le faire renoncer au combat. Mais elle commence à comprendre que l'Albain est inébranlable et elle sanglote d'impuissance et de douleur.

Curiace est visiblement ému. Encouragée, Camille exprime sans réticence ses regrets et ses reproches : Au seuil de leur union, il se dérobe ; cruellement il la réduit au désespoir tout en protestant de son amour.

La fermeté de l'Albain est mise à une rude épreuve : L'accusation de Camille et plus encore ses pleurs, sa propre affliction, sa pitié pour l'infortunée qui n'aura pas comme lui le dérivatif et le stimulant de l'action, tout se ligue pour attaquer sa résolution d'accomplir son devoir.

Il se rend compte qu'il faut parler pour s'étourdir et prenant le contrepied de ses sentiments véritables, il répète à Camille qu'il renie ses promesses, qu'il n'a plus pour elle que de l'indifférence.

Le mensonge est si transparent et si pénible à soutenir que la jeune fille en est touchée. Sa colère tombe, elle éprouve pour son Curiace une tendresse navrée de chagrin : Qu'il n'affecte pas d'être parjure, elle l'aimerait autant et plus s'il l'était en effet. Une fois encore, elle le supplie de ne pas prendre part à la rencontre, mais sa demande, que l'espoir ne soutient pas, manque de force. Elle sent trop bien la grandeur de l'obstacle qui la sépare de son fiancé :

« Pourquoi suis-je Romaine ! » s'écrie-t-elle. C'est la première répudiation de sa Ville. Il est vrai qu'elle la corrige tout de suite en ajoutant : « Ou que n'es-tu Romain ! » •

Ah ! s'ils étaient tous deux de la même nation, elle n'aurait pas cette faiblesse qu'il condamne sans doute tacitement. Elle saurait se montrer la digne compagne d'un héros, l'encourager comme elle a

fait pour Horace. Triste sort que le sien ! les vœux mêmes donnés à ses frères quelques heures auparavant se tournent contre Curiace. Elle voudrait maintenant ne les avoir jamais formés.

Ainsi, la différence de patries qui s'interpose entre elle et l'Albain vient encore empoisonner son affection fraternelle...

Et c'en est fini de ce tête à tête suprême avec son cher fiancé. Horace paraît avec sa femme. Camille souhaite, sans beaucoup l'espérer, que celle-ci ait été plus persuasive qu'elle-même. Elle se replie dans son habituelle réserve, laissant à Sabine le soin de lutter encore. Tout au plus osera-t-elle la stimuler, quand les deux beaux-frères sembleront ébranlés, un court instant.

Mais ils n'oublient pas leurs obligations de soldats et le vieil Horace accourt les soutenir. Camille se retire alors avec sa belle-sœur sans un mot de protestation, sans échanger avec Curiace d'autre adieu que celui de leurs regards. A lui la bataille et la gloire, à elle l'accablement de la douleur dans le silence et la solitude...

Confinées dans leur demeure sous la surveillance du vieux patriote, Camille et Sabine n'entendent que les échos de l'évènement où se jouent leurs destins. C'est d'abord la protestation des deux armées contre le duel fratricide et la résolution de consulter l'oracle. Sabine espère que les dieux

désavoueront le choix des combattants, mais Camille est moins confiante : Le délai n'empêchera pas la catastrophe finale, peut-être même la fera-t-il paraître plus pénible encore ; tout au plus retarde-t-il l'heure des larmes et de la triste certitude.

On a blâmé Camille de ne pas partager l'optimisme des siens. Elle voit tout en noir, même quand les autres croient que tout va s'arranger lui reproche Sarcey¹. Mais Camille a déjà eu deux fausses joies en vingt-quatre heures. Instruite par le découragement intense qui a suivi ces éclairs de bonheur, elle se refuse maintenant aux prévisions flatteuses et vaines ; son âme dolente ne vibre plus aux espoirs décevants.

Loin d'admettre avec Sabine que les dieux ont inspiré la mutinerie des deux armées, elle pense bien plutôt que ces mêmes dieux ont fait élire ses frères par le roi Tulle. Et quant aux oracles invoqués par Julie, elle ne met pas en doute leur véracité, mais c'est leur interprétation qui est obscure et incertaine. Qu'importent d'ailleurs les sentiments des pauvres humains ; ils ne changent pas les décrets des Immortels.

Julie sort pour aller aux informations. Et c'est alors entre les deux femmes, énervées par l'attente,

1. SARCEY, *Quarante ans de théâtre*, t. III, p. 26.

l'inquiétude et la réclusion, une contestation inutile sur leur infortune respective : Chacune veut être beaucoup plus malheureuse que l'autre.

C'est Sabine qui entame le débat. Elle « blâme » Camille de sa douleur excessive. Que ferait donc la jeune Romaine si elle avait à redouter autant que sa belle-sœur ?

A cela, Camille répond que le devoir d'une fiancée est moins nettement tracé que celui d'une épouse. Sabine n'est plus albaine depuis son mariage avec Horace qu'elle préfère à son ancienne famille :

Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux ¹.

Mais pour elle, à la veille de s'unir à Curiace, son affection et ses craintes sont divisées. Elle ne sait et ne peut choisir entre ses frères et son fiancé.

Camille ne découvre pas ici ses sentiments véritables, elle exprime des opinions de commande, celles qu'elle voudrait ou qu'elle croit avoir peut-être, mais qu'elle n'a certainement pas. Elle n'est pas, comme elle le dit également partagée entre les combattants, elle penche toute pour Curiace, comme la mort de celui-ci le révélera d'une manière éclatante. Mais elle discute avec Sabine et elle oppose argument à argument.

1. *Horace*, III, 4, 832.

Cette lutte vaine a du moins l'intérêt de nous montrer la complète solitude morale de Camille. Même sa belle-sœur, la seule femme de la famille, n'est pas sa confidente. Pas plus que les Horaces, Sabine n'a su pénétrer cette âme fière, elle n'a pas trouvé le sésame qui l'aurait fait s'ouvrir dans le doux abandon des épanchements.

Camille, on se le rappelle, était allée consulter l'oracle sans en informer Sabine, sans lui faire part de la réponse obtenue. Comme elle avait alors gardé sa joie pour elle seule, elle ensevelit maintenant dans les replis de son cœur ses inquiétudes et ses secrètes préférences.

Mais Sabine s'obstine, comme d'habitude, et elle se surpasse même dans la maladresse. Dans son désir d'être la plus à plaindre, elle va jusqu'à exhorter Camille à oublier Curiace, jusqu'à lui dire que c'est un « crime » de préférer un fiancé à des frères, et que son « devoir » est de prendre nettement parti pour Rome.

Camille indignée ne se contient plus :

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes
[jamais ¹,
s'écrie-t-elle.

Ce n'est qu'un éclat, qui met en lumière l'incompatibilité essentielle de ces deux natures.

1. Horace, III, 4, 917.

La jeune fille reprend vite le ton de l'argumentation, manie à nouveau les idées générales qui lui paraissent justifier sa conduite. On peut combattre l'amour naissant, mais quand on l'a laissé grandir, qu'il a été légitimé par le consentement paternel, c'est trop tard pour lui résister.

Le vieil Horace arrive à propos pour terminer une dispute qui menaçait de s'éterniser. Mais il apporte de tristes nouvelles. L'oracle s'est prononcé pour les combattants déjà choisis : les Horaces et les Curiaces « sont aux mains ».

Camille n'a pas même une exclamation. Elle n'est pas surprise, car elle n'avait jamais rien espéré de la remise de la rencontre. Laissant Sabine disserter avec le vieil Horace, elle se plonge dans sa douleur muette. Que pourrait-elle dire à cette belle-sœur qui ne la comprend pas, à ce père qui ne songe plus qu'à ses fils et à Rome, Rome, l'ennemie de son bonheur à elle, cette Rome contre laquelle gronde et grossit sa sourde rancune, à mesure qu'on exige qu'elle lui donne davantage. Comme ils sont loin de l'autre à cette heure, ce vieux patriote qui anticipe la grandeur de la Ville et est prêt à lui sacrifier ses enfants, cette jeune fille violemment éprise, qui ne pense qu'à son Curiace ! Alors qu'elle tremble toute au péril de son fiancé, en pleine bataille, blessé, mort peut-être, le vieil Horace lui rappelle qu'elle est romaine

et qu' « un si glorieux titre est un digne trésor ». Le père et la fille forment des souhaits opposés, sont presque ennemis. Mésestente profonde et inexprimée entre des êtres de même sang, qui mènent côte à côte apparemment la même existence, et dont les cœurs sont pourtant séparés par un invisible et infranchissable abîme.

Le drame muet qu'est la vie de Camille se marque déjà nettement ici, avant même que le résultat du combat ne soit connu, avant la rencontre fatale du frère et de la sœur.

Julie revient bientôt. Elle n'a assisté qu'à la première partie de l'engagement qu'elle croit terminé : deux Horaces sont morts, le troisième, le mari de Sabine, est en fuite.

« O mes frères », gémit Camille ¹.

Si différente qu'elle fût de ses frères, elle n'était pas pour eux sans aucune affection, et quand la Mort en emporte deux en pleine jeunesse, quand l'opprobre vient flétrir la réputation du troisième et l'exposer au courroux paternel, Camille leur donne tous ses regrets. Elle le fait d'autant plus sincèrement qu'elle croit Curiace vivant et vainqueur. Rassurée pour son amour, elle compatit sans réserve au malheur des Horaces. Mais elle

1. *Horace*, III, 6, 1009.

n'a pas pour habitude de dévoiler les secrets mouvements de son cœur, et seule une exclamation trahit le chagrin de son âme vibrante et meurtrie.

L'empportement du vieil Horace intimide Sabine elle-même. Elle laisse Julie essayer la première de fléchir le patriote irrité ; puis elle s'enhardit et joint ses efforts à ceux de son amie. Pour Camille, elle comprend l'inutilité de son intervention immédiate et elle se promet d'agir à un moment plus opportun.

En s'exhalant, la colère du Romain tombe un peu. Camille, surmontant alors la crainte respectueuse que lui inspire son père, se risque à prendre la défense d'Horace. Elle réussit dans une certaine mesure. Sans doute elle ne peut vaincre l'indignation du vieillard ; pourtant il conseille à demi que son fils ne paraisse pas à ses yeux. La tendresse paternelle vient donc, sinon tempérer la rigueur du juge, du moins permettre au coupable de lui échapper.

Et Camille essaie d'obtenir davantage. Elle invoque habilement l'exemple de Rome : pourquoi demander plus que la Cité ? Mais cet argument ne porte point : les exigences et les droits d'un père semblent au vieux Romain dépasser ceux de la Patrie elle-même.

Les fraternels efforts de Camille se dépensaient d'ailleurs en pure perte. Valère survient et il

annonce la véritable issue du combat : Rome triomphe par la valeur et l'habileté d'Horace.

Ce que signifie cette victoire, Camille le craint et le devine très vite. Mais elle a la force de se contenir. Sans une question, sans un mot, sans un cri, elle écoute haletante le récit du duel, complaisamment détaillé par Valère. Une à une les phases de la rencontre revivent pour elle : Curiace, déjà blessé, poursuit Horace en fuite ; celui-ci s'arrête soudain et de pied ferme attend l'attaque. Curiace, affaibli par le sang qui s'échappe de ses blessures, essoufflé par la course, combat pourtant avec vaillance, mais il a le dessous visiblement ; ses coups sont de moins en moins assurés, et le Romain, excité par les clameurs des deux camps, pressé d'en finir avant l'arrivée des autres Albains, s'acharne, frappe avec une vigueur décuplée l'adversaire défaillant. Et Curiace succombe enfin.

« Hélas ! » s'exclame Camille.

C'est l'unique plainte qui jaillisse de ses lèvres. Seules, ses larmes révèlent maintenant le désarroi de son pauvre cœur brisé, abîmé dans le désespoir. Fini, le rêve de bonheur, Curiace est mort ; plus rien n'existe et l'univers est vide.

Si elle pouvait au moins rester prostrée dans son accablement. Mais non. Près d'elle éclate l'orgueilleuse allégresse de son père : Rome triomphe, Horace et sa famille sont couverts de gloire.

Félicité si grande qu'elle est presque incroyable. Qu'il vienne donc, ce héros, recevoir les témoignages de la fierté, de la reconnaissance et de l'amour paternels !

Cette joie exubérante, les félicitations prodiguées au vieil Horace par le propre rival de son Curiace bien-aimé, l'annonce des réjouissances qui attendent le vainqueur, sont pour Camille autant d'insultes à sa détresse.

Et ce n'est pas assez d'être bafouée dans sa douleur. Son père va demander davantage. Le conflit entre Camille et les siens, ce conflit qui a toujours existé à l'état latent, qui s'est progressivement aggravé depuis l'annonce de la bataille, en arrive maintenant à sa phase aiguë et tragique. Le vieux patriote, en essayant maladroitement de reconforter Camille, en voulant surtout la préparer à bien recevoir Horace, la blesse cruellement dans ses sentiments les plus intimes et les plus chers.

Il lui défend d'abord les larmes : Rien ne compte plus que le succès de Rome ; tous les maux doivent être oubliés, paraître « doux » dans la victoire de la Ville.

Et il ne s'arrête pas là. Il traite la mort de Curiace de perte légère, aisément réparable. Tout Romain sera fier d'épouser Camille, de devenir le beau-frère du sauveur de l'Etat.

Aveuglé par son patriotisme et son orgueil

paternel, le vieil Horace ne sent pas que pour Camille, uniquement préoccupée de Curiace, sa « chère âme », son « plus unique bien », de telles consolations sont des blasphèmes.

La jeune Romaine se tait ; mais son mutisme est gros de menaces, comme celui d'un volcan avant l'éruption. Toute sa puissance de haine s'enfle et s'embrase avant de se déverser au grand jour.

Son père, qui ne soupçonne rien, la quitte en l'exhortant à se montrer la « digne sœur » d'Horace. Restée seule, elle donne enfin libre cours à sa fureur.

« Voici Camille, dit Voltaire, qui, après un long silence dont on ne s'est pas seulement aperçu... s'échauffe tout d'un coup et comme de propos délibéré »¹.

Oh que non ! Pour qui a suivi Camille pas à pas ; pour qui l'a observée s'énervant dans l'attente et les discussions vaines, s'exaspérant avec les brusques volte-faces des événements dans de soudaines alternatives de bonheur indicible et d'accablement sans limite : pour qui l'a vue, désolée par la mort de Curiace, offensée par la présence et les allures de Valère, insultée par l'allégresse du vieil Horace, révoltée par les ordres qu'il lui donne ; pour celui-là, Camille ne s'échauffe pas tout d'un

1. *Remarques sur les Horaces* IV, 4, 1.

coup. Son explosion de colère et de rage est l'aboutissement nécessaire et attendu de la silencieuse fermentation de ses idées, du bouillonnement jusque-là contenu de ses émotions.

C'est maintenant qu'éclate son opposition foncière avec les siens. Tout ce qui l'éloigne de ces patriotes intolérants, elle, la fanatique de l'amour, se manifeste avec clarté. Elle rejette toute obligation de famille et de patrie. Son père n'est plus pour elle qu'un cruel tyran, il outrage sa douleur et lui interdit jusqu'au faible soulagement des larmes. Son frère n'est que l'assassin de Curiace, Rome est l'hydre dévorante qui a détruit son bonheur.

Camille est trop énergique pour s'abîmer dans une tristesse inerte et résignée. Sa passion frustrée de son objet, ses regrets irrités, se transforment en une haine violente, avide de représailles. Curiace est mort, elle ne peut plus rien pour lui, sinon le venger, le venger en proclamant son souvenir, en le pleurant malgré la défense du vieil Horace. Oui, elle offusquera par son deuil les réjouissances qui s'apprêtent, elle mêlera sa plainte aux chants de victoire, et grâce à elle, Curiace, du fond des enfers, bravera encore son vainqueur.

Une à une, Camille se retrace les péripéties des derniers événements ; étape par étape elle revit son calvaire pour s'exciter à la lutte ouverte et

pour se justifier à ses propres yeux. Et elle s'enivre ainsi de son affliction qu'elle ressasse, qu'elle augmente en la détaillant. Elle se délecte à toucher le fond de sa souffrance ; elle se roule dans son malheur, et quand Horace paraît, fou d'orgueil exultant, Camille a atteint de son côté la démente du désespoir.

Le choc est inévitable entre le frère et la sœur devenus ennemis, entre le meurtrier de Curiace et son amante en furie. Et ce choc, à cause de l'exaltation des deux personnages, ne peut manquer d'être tragique.

Horace ne s'attendait pas à la lutte. Absorbé dans sa joie superbe, il n'avait pas même prévu le chagrin de Camille. Et il exprime cyniquement sa complète satisfaction de lui-même. Sans doute a-t-il pris en public et devant le Roi l'attitude du triomphateur modeste ; rentré chez lui, il laisse comme un manteau son humilité de parade et déverse le trop plein de sa félicité sur la première personne de sa famille qu'il rencontre. Qu'importe que cette personne soit Camille ? Il ne se rappelle plus probablement qu'elle était la fiancée de Curiace.

Il se méprend même d'abord sur ce qu'elle lui répond. Elle parle d'un tribut de larmes. Comment peut-elle se lamenter sur leurs frères dont il a fait expier la mort si chèrement ?

Camille s'explique avec plus de netteté : C'est

Curiace qu'elle regrette, qu'elle ne peut oublier en une seconde et dont le meurtre crie vengeance.

Horace est stupéfait. Il lui faut quelques instants pour bien comprendre. Mais la parole lui revient et il condamne ouvertement la criminelle qui ose pleurer un ennemi public, penser à le venger quand sa perte assure la grandeur de Rome et la gloire des Horaces. Qu'elle éteigne donc une passion coupable et ne songe plus qu'à ses trophées à lui.

Il blâme sévèrement Camille en frère aîné, qui a l'habitude de commander et d'être obéi... Il n'a pas deviné encore qu'il a maintenant en face de lui une adversaire irréconciliable.

Mais la vérité va lui apparaître. Camille se monte de plus en plus. Les reproches l'excitent davantage ; la vue même de l'assassin de Curiace avive son désespoir. Et le cri de son amour désolé, de sa rancune implacable, jaillit de ses lèvres :

Rends-moi mon Curiace ¹.

Elle affirme son attachement exclusif pour celui qui était son unique raison de vivre ; elle se pare de ces regrets qu'on lui défend, elle clame son ressentiment vengeur. Elle cherche à blesser à son

1. *Horace*, IV, 5, 1280.

tour, à frapper au point sensible. Et elle maudit le vainqueur dans sa gloire qui lui est si précieuse.

Horace riposte. Il est trop aveuglé pour mesurer ses coups. Il va droit devant lui, comme Camille va droit devant elle, tous deux foncent l'un sur l'autre. A cette amante furieuse qui répète Curiace, lui, le patriote fanatique, répond Rome.

Rome ! la cause réelle de son malheur, la vraie divinité des siens. C'est à Rome qu'on l'a sacrifiée, c'est Rome qu'Horace préfère à tout ; c'est donc sur Rome que Camille dirige sa rage. Elle lance l'anathème contre la Ville ; elle implore des Dieux la ruine complète de la Cité. Que l'invasion, les guerres intestines, le feu du Ciel la détruisent de fond en comble ! Oh ! pouvoir savourer ce spectacle indicible, rassasier sa haine dans la vengeance accomplie ! La joie de Camille en serait trop forte et elle en mourrait de bonheur.

Cette fois, Horace est touché au plus vif de son être. Il est ivre d'indignation. De tels blasphèmes doivent d'autant moins rester impunis qu'ils peuvent attirer sur Rome le courroux des Immortels. Et il poignarde sa sœur, en l'envoyant, dernière insulte, rejoindre « son » Curiace, l'ennemi, le vaincu.

Camille a été une favorite des actrices, ses imprécations donnant lieu à de beaux effets scéni

ques. Quant aux critiques, elle les a moins tentés, la « littérature » de Chimène ou de Pauline est beaucoup plus abondante que la sienne.

Ce n'est pas à dire du reste qu'elle ait été complètement négligée. Nous avons eu à examiner chemin faisant des reproches qui lui furent adressés. Il nous reste à passer en revue quelques remarques d'un caractère plus général.

Voltaire, entre autres, a reproché à Camille de manquer de naturel et de simplicité. Il relève dans son rôle des expressions forcées et tout le monologue du quatrième acte est traité par lui de « vaine déclamation »¹.

Sans doute, la jeune Romaine n'est pas plus exempte que d'autres personnages d'une certaine grandiloquence qui est un défaut cornélien. Mais le sévère « commentateur » exagère. Oui, l'on sent l'effort dans les paroles de Camille lorsqu'elle s'excite à la révolte ouverte contre les siens. Mais c'est cela qui est psychologiquement vrai. Même sous le coup de la plus vive douleur, on ne rompt pas sans aucune difficulté avec sa famille et son pays. La jeune fille que nous avons connue si réservée devant son père et son frère, si respectueuse, en apparence tout au moins, de leur autorité, ne peut sans lutte intérieure, sans tension de

1. *Remarques sur les Horaces*, IV, 4, 1.

sa volonté, devenir la furie vengeresse, capable de tenir tête à Horace victorieux et de le maudire avec tant de rage dans sa gloire et dans sa patrie.

L'usage et l'abus de maximes raffinées et subtiles, l'étalage de ce qu'on a appelé une savante « rhétorique sentimentale », est un autre grief fait à la fiancée de Curiace. Et la critique ne manque pas de justesse. Emphase et préciosité, c'est le costume Louis XIII mis en honneur par l'Hôtel de Rambouillet. Camille le revêt parfois comme Emilie, comme d'autres filles de Corneille. On a le droit de le regretter, sans y attacher pourtant trop d'importance. Camille a une individualité assez puissante pour qu'on ne la juge pas uniquement sur sa robe.

Elle a été d'ailleurs appréciée fort diversement. Certains ont jugé son rôle accessoire ou languissant. La Harpe pense que son amour est assez faiblement exprimé dans les trois premiers actes de la tragédie¹. Voltaire écrit :

« Jamais les douleurs de Camille ni sa mort n'ont fait répandre une larme !³ »

D'autres, bien loin de trouver le personnage

1. Le mot, cité par Félix Hémon, (*Théâtre de P. Corneille*, t. II. Introduction d'*Horace*, p. 53), est de G. Merlet qui l'appliquait à Sabine, (G. Merlet, *Etudes sur les classiques français*, t. I, p. 56.

2. LA HARPE, *Cours de littérature*, tome VII, p. 115.

3. VOLTAIRE, *Remarques sur les Horaces*, IV, 5, 51.

inerte ou froid, ont vu en Camille une nerveuse, une « malade d'amour » et, une névrosée ¹. Autant dire une hystérique, presque une candidate aux asiles d'aliénés.

Nerveuse, Camille l'est sans doute, et à cause de cela mobile et extrême. Mais malade ou neurasthénique, c'est autre chose. On ne veut pas être malade, on se plaint de l'être, on se révolte ou l'on se raidit contre la souffrance. Phèdre est une malade d'amour, car elle lutte contre une passion qui la dévore. Mais Camille aime son Curiace avec la pleine acceptation de sa volonté, avec l'entier consentement de tout son être. En dépit de ses sautes d'humeur, elle a l'inflexible exclusivité d'attachement, la fermeté de résolution des autres membres de sa famille. Et on ne les prend pas, en général, pour des névrosés.

C'est parce que l'âme de Camille est de même trempe que celle de son frère que le conflit est entre eux si terrible. Après la victoire d'Horace, le frère et la sœur, qui ne se sont jamais profondément aimés, les deux fanatiques qui ont choisi des Divinités différentes, se sentent ennemis irréductibles ; chacun voit en l'autre son pire adversaire : celui qui poursuit jusqu'à la mort ce qu'il idolâtre jusqu'à l'immolation. Horace l'emporte

1. Jules LEMAITRE. Voir PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la langue et de la littérature française*, t. 4, p. 286.

parce qu'il a la force physique brutale ; mais Camille est moralement invaincue. Elle tombe, aussi éperdûment éprise de Curiace, aussi affamée de vengeance contre Rome qu'elle l'a jamais été.

Loin de ressembler comme on l'a dit à une femme de Racine « fourvoyée dans une famille de héros », Camille, par la constance et l'intensité de sa passion, par sa puissante *unité* morale, est essentiellement une héroïne cornélienne ¹.

1. Voir le chapitre de conclusion.

ÉMILIE

Emilie, « la belle, la raisonnable, la sainte et l'adorable furie » comme l'appelait le voisin de campagne de Balzac, a inspiré des antipathies et des admirations aussi fortement marquées. Tandis que certains lui ont prodigué les plus grands éloges, d'autres l'on trouvée insupportable et incompréhensible. Cela n'est pas pour surprendre : un personnage si exalté ne laisse guère indifférent, on prend nettement parti, pour ou contre lui.

La fière Romaine possède, avec une sensibilité très vive qui prédispose à la passion, l'imagination qui la nourrit et la volonté qui la sert. C'est un caractère bouillant qui ne peut rien faire à moitié ; elle devait aimer jusqu'à l'idolâtrie ou exécrer jusqu'à la mort. Les circonstances lui ont offert l'occasion de détester avant celle de chérir. Elle s'en est saisie avec l'impétuosité d'un torrent qui se précipite où une issue s'offre à lui. Elle a

voué à l'assassin de son père une haine farouche et altérée de vengeance. Les bienfaits de l'Empereur, loin de l'apaiser, ne firent que l'irriter davantage. Ils n'étaient qu'un aliment de plus pour ce feu intérieur, pour ce brasier dévorant. Auguste eût offert à Emilie, sans la fléchir, même le rang d'impératrice. Elle le dit elle-même :

Je recevrais de lui la place de Livie,
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie ¹.

Elle s'est nourrie, intoxiquée de son aversion, cherchant avec âpreté, pour s'en faire de nouveaux griefs, tout ce qu'il y avait de condamnable dans la conduite d'Octave. Les actes du cruel triumvir, qui fit parfois preuve de tant de férocité froide et raffinée, ne donnaient que trop de prise au reproche. Et Emilie, les yeux fixés avec obstination sur le passé, Emilie qui dans Auguste ne considérerait jamais qu'Octave, a vu dans son ennemi un ambitieux sans scrupules, un criminel sans remords, un tyran oppresseur de la Patrie.

Son ressentiment s'en est accru et modifié. La fille de Toranius n'abhorrerait plus seulement le meurtrier de son père, mais encore le sanguinaire ravisseur de la liberté publique.

C'est là un cas intéressant, et non isolé, de la

1. *Cinna*, I, 2, 81-82.

transformation des sentiments hostiles portés à un usurpateur. L'animosité, inspirée d'abord par des motifs plus ou moins égoïstes, peut s'épurer et finir par se confondre, en tout ou en partie, avec l'amour et le respect du droit. La haine de Victor Hugo pour Napoléon III a passé par ces phases. Le poète en a d'abord voulu à l'homme qui n'avait pas satisfait son ambition ; il s'en est pris ensuite et de bonne foi, à l'auteur du coup d'Etat du 2 décembre et des déportations.

En ce qui concerne Emilie, certains critiques se sont demandé : Est-ce une républicaine, ourdisant un complot contre le tyran au nom de la liberté et pour le bien de l'Etat ? Est-ce une orpheline poursuivant une vendetta d'ordre privé ?

Elle est les deux. Elle enveloppe dans une même aversion le violateur des lois et l'assassin de son père. Ce qu'il entre d'impersonnel dans sa haine l'ennoblit, tandis que les éléments moins désintéressés en entretiennent la vigueur.

Les représailles contre Octave-Auguste devenaient ainsi, aux yeux d'Emilie, une action héroïque entre toutes, la libération de la patrie. C'est son devoir, son double devoir de fille et de citoyenne, qu'elle croit exécuter en tuant l'Empereur. Hypnotisée par cette idée depuis de longs mois, hantée du souvenir des meurtriers de César, de ceux qui furent appelés les Derniers des

Romains, elle travaille sans hésiter à la réalisation d'un dessein qui lui paraît légitime et glorieux.

Le désir de la vengeance, Emilie ne pouvait d'ailleurs manquer de l'avoir, elle est trop énergique pour se contenter d'une haine muette et inassouvie. Elle veut agir :

Quoi ! je le haïrais sans tâcher de lui nuire ! ¹

Elle a souhaité éperdûment la mort de son ennemi. Mais, quoi qu'elle en dise à un certain moment, elle a vu bien vite qu'il lui était difficile de poignarder Auguste elle-même. Outre qu'elle aurait manqué peut-être de la force physique nécessaire, l'empereur était toujours accompagné, toujours défendu ². Il fallait avoir des intelligences dans son entourage. C'était une conspiration à organiser. Un homme y parviendrait beaucoup mieux qu'elle, comme il frapperait le tyran avec plus de chances de succès.

Ainsi, l'idée du vengeur est née dans l'âme d'Emilie. L'acte qu'elle n'était pas capable d'accomplir seule, elle en resterait l'instigatrice, un autre en serait l'agent, un autre, fort et généreux, épris d'elle, qui lui immolerait son ennemi pour

1. *Cinna*, I, 2, 97.

2. Nous devons évidemment nous représenter la cour d'Auguste telle que l'a dépeinte Corneille.

la mériter ; un autre qu'elle aimerait, elle aussi, et qu'elle récompenserait de son exploit en l'épousant.

Elle a cherché alors autour d'elle celui qui conviendrait à ses plans. Cinna était tout désigné : Le seul nom du descendant de Pompée garantissait son courage, en même temps qu'il faisait de lui un ennemi né d'Octave. En outre, le plus intime familial d'Auguste avait, par sa situation, le maximum de possibilités de réussite. Et cette même situation le mettait plus qu'aucun autre en fréquent contact avec la fille adoptive de l'Empereur. C'est donc Cinna qu'Emilie a élu et conquis.

Tout naturellement, l'amour est né dans son cœur pour celui qui devait réaliser son rêve suprême. Sa haine ardente magnifiait Cinna. Il devenait à ses yeux un héros, le plus grand de tous les Romains, le seul digne d'elle. D'avance, elle confondait leurs destinées. Unis dans la même tentative où ils risquaient leurs deux existences, ils partageraient la même fortune, la même tombe ou le même lit nuptial.

L'amour d'Emilie, issu de sa haine, en a d'abord été comme le corollaire ; mais il devient ensuite assez fort pour la contrebalancer parfois.

Au début, Emilie ne doutait guère du succès du complot. Fascinée par l'exemple du meurtre de César, elle envisageait à peine l'éventualité d'un

échec. Son imagination débordante colorait l'avenir au gré de ses rêves, pliait la réalité à sa fantaisie. Non seulement Emilie croyait que les conjurés tueraient l'empereur sans trop de difficulté, mais encore qu'ils n'auraient plus rien à craindre ensuite. Elle prêtait libéralement à tous les Romains son aversion pour Octave, et pensait qu'elle et Cinna seraient regardés comme des libérateurs.

Mais à l'approche du moment décisif, cette belle confiance s'amoindrit. Quand la tragédie commence, Emilie est troublée et irrésolue. La conjuration lui paraît de plus en plus dangereuse et le résultat moins certain : Cinna peut être trahi, ou échouer dans son entreprise, ou périr en l'accomplissant. L'amour, qui lui ouvre les yeux, la domine un instant. Effrayée du péril auquel elle expose son fiancé, elle semble prête un instant à renoncer à ses projets :

Ah ! cesse de courir à ce mortel danger,
Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me
[venger ¹.

Elle se reprend vite du reste ; son amour et sa vie perdraient tout sens pour elle si elle abandonnait l'éclatante satisfaction de sa haine. Et elle se raidit, elle se cuirasse dans sa détermination. Les

1. *Cinna*, I, 1, 35-36.

premières phrases qu'elle adresse à sa confidente indiquent bien, par leurs répétitions nombreuses, la tension de la volonté qui cherche à se fortifier en s'exprimant

Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'a-
[dore,
S'il me veut posséder, Auguste doit périr¹.

Fulvie, en rappelant les bienfaits de l'empereur, en conseillant à Emilie la clémence ou au moins l'inaction, va juste à l'inverse du but qu'elle se proposait. Excitée par la contradiction, la jeune fille n'en est que plus affermie dans son désir de vengeance et de gloire.

La confidente est mieux inspirée en évoquant le péril couru par Cinna. Emilie retombe dans ses hésitations. Une fois encore, l'amour et la haine luttent dans son cœur :

Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose,
Je veux et ne veux pas, je m'emporte et je n'ose,
Et mon devoir confus, languissant, étonné,
Cède aux rebellions de mon cœur mutiné².

Mais, une fois encore, c'est la volonté, mise au service de la haine, qui triomphe :

1. *Cinna*, I, 2, 53-55.

2. *Id.*, I, 2, 121-124.

Tout beau, ma passion, deviens un peu moins
[forte ¹.

Et pour endormir ses craintes, Emilie s'énumère toutes les raisons qu'elle croit avoir de persister dans son dessein.

Quand Cinna paraît, elle est redevenue maîtresse d'elle-même. Tout de suite, elle s'informe du progrès de la conspiration. Elle s'enthousiasme au favorable et brillant récit de la réunion des conjurés. Et Cinna montrant quelque scepticisme au sujet de la célébrité qui l'attend, elle s'efforce de le rassurer par l'exemple des Brutus et des Cassius.

Emilie croit son fiancé plus avide de réputation qu'il ne l'est en effet. Elle ne se doute pas qu'il pense plus à la conquérir qu'à gagner l'admiration des hommes. C'est pourquoi elle insiste complaisamment sur la renommée qui, d'après elle, sera sa récompense. Elle lui plaît davantage en lui rappelant :

Qu'aussi bien que la gloire, Emilie est « son »
[prix ²,

et en l'exhortant à conserver ses jours pour elle.

Evandre survient alors. Il annonce à Cinna que

1. *Cinna*, I, 2, 125.

2. *Id.*, 1, 3, 276.

l'empereur le mande en même temps que Maxime. Emilie croit le complot découvert. Elle se trouble et son premier cri est celui de son amour :

Ah ! Cinna, je te perds ! ¹

C'est la femme éprise et alarmée qui parle d'abord, et ce qu'elle conseille est une faiblesse. Elle recommande la fuite, la fuite maladroite, qui suffirait à tout perdre si la conjuration n'est pas connue. Cinna, plus clairvoyant, s'en rend bien compte et le lui explique. Mais le péril où elle croit son fiancé émeut trop facilement Emilie, pour qu'elle soit de suite convaincue. A cet instant, le souci de l'existence de celui qu'elle aime est plus fort chez elle que le désir de vengeance.

Peu à peu cependant, sur les exhortations de Cinna, elle recouvre sa fermeté. Elle voit que l'évasion est impossible, au cas où la conjuration serait dévoilée. Elle laisse partir son ami et elle va jusqu'à l'encourager à bien mourir, s'il le faut. Pour elle, elle confond son propre sort et le sien : elle obtiendra de Livie la grâce du chef des conjurés ou elle le rejoindra dans la tombe :

Ta mort emportera mon âme vers la tienne ².

Elle est bien décidée à ne pas lui survivre, rien

1. *Cinna*, I, 4, 288.

2. *Id.*, I, 4, 334.

ne la retiendra, pas même le soin de le venger. Et son dernier mot, ce mot qui peut-être est l'adieu suprême, est la sereine affirmation de son attachement inébranlable :

Va-t-en, et souviens-toi seulement que je t'aime ¹.

Mais Auguste ne faisait venir Maxime et Cinna que pour les consulter. Rien n'a transpiré jusqu'ici des plans des conspirateurs. Aussi, lorsqu'Emilie, ses frayeurs dissipées, retrouve Cinna, elle se croit plus près du but que jamais. C'est juste à ce moment que son fiancé, bourrelé de remords, lui demande de renoncer à sa vengeance.

Elle le reçoit assez mal, pour plusieurs raisons. D'abord, Cinna adopte l'attitude la mieux faite pour énerver Emilie ; au lieu d'exprimer nettement sa pensée, il larmoie, il s'interrompt, « il tremble, il soupire ». Rien de tel pour agacer ceux dont la patience n'est pas la qualité dominante.

Ensuite, Emilie n'en est plus à hésiter, elle. Cinna retarde. Et surtout ses incertitudes n'étaient jamais venues de la même cause que celles du jeune homme. Elle craignait d'exposer et de perdre celui qu'elle aimait ; quant au souvenir des bienfaits impériaux, il ne l'avait pas un instant arrêtée. Cinna, en invoquant la bonté d'Auguste, ne peut

1. *Cinna*, I, 4, 354.

pas être compris d'elle. L'Empereur n'est à ses yeux qu'un tyran sanguinaire ; il s'agit bien de bonté vraiment !

Emilie et son fiancé ne regardent plus les choses du même point de vue. Cinna a été désarmé, en fin de compte, par le don d'Emilie que lui a fait Auguste. Quoi, s'est-il dit alors,

Quoi, ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,
Et qu'au prix de son sang ma passion achète,
Pour jouir de ses dons, faut-il l'assassiner ? ¹

Mais ce que Cinna considère comme un bienfait suprême est bien plutôt pour Emilie une suprême insulte : Auguste se permet de disposer d'elle comme si elle lui appartenait.

Elle interrompt donc le malheureux Cinna et elle le détrompe vigoureusement : L'empereur

...Peut faire trembler la terre sous ses pas...
Mais le cœur d'Emilie est hors de son pouvoir ².

Cinna proteste : il ne veut devoir Emilie qu'à elle seule, il est toujours prêt à lui obéir, c'est d'elle qu'il désire obtenir la vie d'Auguste.

Il commence assez bien son plaidoyer ; mais en poursuivant il se fourvoie : il appelle « indigne courroux » ce qui est pour Emilie une colère

1. *Cinna*, III, 3, 889-891.

2. *Id.*, III, 4, 939-940.

sainte et vengeresse ; il voit de la perfidie et de l'ingratitude dans une entreprise qu'elle croit généreuse entre toutes. On ne peut pas être plus maladroit. Il dit juste le contraire de ce qu'il faudrait. Mais il ne s'en doute guère et il continue. Dans le feu de la discussion, il s'exalte, il exagère dans son propre sens, et à chaque réplique qu'il provoque, il va encore un peu plus loin. Il en vient à estimer glorieux d'être l'esclave d'Octave. C'est trop fort. Il ne comprend donc pas que plus il vante Auguste, plus il indispose Emilie contre lui. Elle ne se rendra pas à un éloge du tyran.

Cinna aurait peut-être pu faire appel à sa grandeur d'âme. L'Empereur venait de témoigner une si grande confiance à ceux qui voulaient l'assassiner, il serait beau d'y répondre par le pardon. Cette considération pouvait attendrir Emilie. Mais dès que Cinna entreprend l'apologie d'Octave, le résultat de l'entretien est facile à prévoir. Cinna finira par céder, parce qu'il est le plus faible et le plus épris, et ses malheureux arguments n'auront servi qu'à renforcer les résolutions d'Emilie.

Il s'attire d'abord une violente apostrophe :

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque
[chose ¹.

Puis lorsqu'il déclare s'en remettre au ciel du

1. *Cinna*, III, 4, 990.

soin de punir les tyrans, Emilie, au comble de l'exaspération, renonce à le convaincre. C'est elle qui agira, qui se vengera seule. Dans sa surexcitation, elle s'en croit capable. Elle mourra, sans doute, en frappant sa victime, mais qu'importe ? Cinna l'aura voulu, puisqu'il abandonne lâchement l'entreprise qui lui assurait l'amour et la gloire.

A la fureur, se joint chez Emilie, l'amère souffrance de la désillusion. Elle avait rêvé d'un Cinna héroïque s'illustrant par une action d'éclat. C'est celui-là qu'elle a aimé. Mais les circonstances lui révèlent en son fiancé un homme faible et irrésolu. Un instant, elle le juge avec une entière clairvoyance et elle éprouve alors une cuisante tristesse :

Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis
[trompée,
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux semblant, mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé ¹.

Si la déception est terrible, l'attachement persiste, malgré tout :

Je t'aime, toutefois, quel que tu puisses être ².

Et voilà qui prouve qu'Emilie n'a pas seulement

1. *Cinna*, III, 4, 1029-1032.

2. *Id.*, III, 4, 1033.

pour Cinna l'amour de tête qu'on a prétendu ; elle s'est monté la tête pour l'aimer, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, mais maintenant, le cœur est pris. S'il ne l'était pas, elle déclarerait tranquillement à Cinna qu'elle s'est méprise à son égard, et que le connaissant mieux à présent, elle n'a plus pour lui la moindre affection. Mais c'est exactement le contraire qu'elle lui affirme ; et elle va même jusqu'à calmer les craintes qu'il pourrait avoir : elle l'assure qu'elle ne sera jamais à un autre :

Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs
[tienne ¹.

L'idée ne lui vient pas de chercher un nouveau vengeur. Elle ne dit pas à son fiancé : « Ce que tu ne fais pas, un autre le fera », mais bien : « Ce que tu ne fais pas, moi je le ferai ».

Plus tard, pour braver l'Empereur, elle pourra s'écrier :

Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres ²,
mais ici, elle est trop émue pour combiner des arguments, et dans l'expansive sincérité de la colère, elle exprime bien son sentiment véritable :

1. *Cinna*, III, 4, 1038.

2. *Id.*, V, 2, 1622.

la vie, pour elle, c'est l'amour de Cinna, une fois sa haine satisfaite :

Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me suit qui t'était destinée,
Je meurs en détruisant un pouvoir absolu,
Mais je vivrais à toi, *si tu l'avais voulu* ¹.

Cinna ne peut laisser Emilie courir à sa perte. Ses hésitations, sinon ses remords, sont vaincues. Il part désespéré, en annonçant qu'il frappera Auguste, mais qu'il ne lui survivra pas.

Emilie n'a pas un mot de protestation. Repliée dans un mutisme farouche, elle le regarde s'éloigner...

Fulvie, la première, rompt le silence. Mais elle n'obtient de sa maîtresse qu'une dure et tranchante réponse :

Qu'il cesse de m'aimer ou suive son devoir ².

« Cinna va mourir », insiste la confidente. Alors Emilie fond en larmes. C'est la détente soudaine après la lutte, la réaction nerveuse après l'effort intense qu'elle a soutenu pendant tout l'entretien précédent.

Au fond, Emilie ne croit pas que Cinna attente à ses jours. Elle sait bien qu'il cherchera au moins

1. *Cinna*, III, 4, 1045-1048.

2. *Id.*, III, 5, 1068.

à la revoir et qu'elle pourra alors le dissuader de mourir. Mais elle est déprimée par une trop grande dépense d'énergie, anxieuse pour celui qu'elle aime, et sa volonté vacille.

D'une impulsion irraisonnée, elle envoie sa compagne vers Cinna, sans bien savoir d'abord ce qu'elle va lui faire dire. Elle se reprend vite toutefois, et le message qu'elle formule, pressée par Fulvie, ne trahit guère dans sa concision coupante, les inquiétudes qui l'ont dicté :

Qu'il achève et dégage sa foi

Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi ¹.

Mais de nouveau, l'Empereur fait venir son favori. Emilie l'apprend sans alarmes, ce dont elle est surprise elle-même :

D'où me vient cette joie, et que mal à propos

Mon esprit malgré moi goûte un entier repos? ²

On pourrait s'en étonner aussi. Cependant cette tranquillité est explicable, comme Emilie s'en aperçoit elle-même : Cinna mandé près d'Auguste, les deux esclaves arrêtés, Maxime disparu, cela ne permet guère de douter que le complot ne soit découvert. Emilie est bien certaine que tout est dévoilé, et c'est pourquoi elle est si calme. Ses

1. *Cinna*, III, 5, 1075-1076.

2. *Id.*, IV, 4, 1267-1268.

hésitations, ses anxiétés, ses fureurs, font place à une sérénité profonde. Le trépas semble maintenant l'unique issue, et la volonté de bien mourir soutient Emilie. Elle sacrifie si complètement sa vie qu'elle ne s'irrite même pas de voir l'entreprise échouer à la dernière minute. Elle a tenté tout le possible pour son père et pour Rome, elle est satisfaite. Elle n'a pas réussi, mais sa gloire n'est pas moindre. Le mérite de ses intentions lui reste, et ses ancêtres, qu'elle va rejoindre, auront lieu d'être contents d'elle.

Maxime paraît à l'improviste. Emilie surprise de sa venue s'informe tout de suite de Cinna. Pour préparer son jeu, Maxime lui fait un noir tableau de la situation des conjurés et la menace d'une arrestation imminente. Il lui propose alors de s'échapper.

La jeune fille n'a pas une seconde d'hésitation :

Me connais-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis? ¹

Elle le tutoie dans son emportement. Elle s'indigne qu'on ait pu la croire disposée à s'évader. Mais l'artificieux Maxime colore la fuite du prétexte de venger Cinna. Peine inutile. Emilie répond avec vivacité que :

1. *Cinna*, IV, 5, 1331.

conspiration montrassent à l'Empereur qu'ils savent mourir. Aussi, exhorte-t-elle son soupirant à se conduire en vrai Romain : qu'il mérite ses pleurs, à défaut de son amour. Le blâme, qu'elle ne peut se tenir entièrement d'exprimer, ne vient qu'ensuite et il se tourne vite en un nouvel encouragement à mieux agir.

Le tenace Maxime cherche encore à la convaincre et à l'entraîner. Alors, avec son habituelle franchise, elle lui dit tout net qu'elle perce ses menées. Elle présume bien qu'il est le dénonciateur du complot. Mais elle ne s'emporte pas en récriminations ou en injures, elle n'exprime même pas son dédain. Elle se contente de convier à nouveau le traître à bien mourir et elle le quitte pour aller se livrer à la colère de l'Empereur.

Devant Auguste, elle se déclare hautement l'instigatrice de la conspiration. Elle ne songe pas à demander la grâce de Cinna, car elle ne croit pas que le cruel Octave puisse avoir de la clémence, et elle admet que des conspirateurs soient exécutés. Elle vient périr avec Cinna, non le sauver.

Les reproches d'Auguste ne l'émeuvent pas. Elle répond sans ambages qu'il lui a donné l'exemple de l'oubli des bienfaits et du parricide. Et elle a sur la supériorité des motifs : c'est l'amour filial, non l'ambition qui l'a inspirée.

Elle explique sa conduite, mais elle ne cherche

pas à esquiver le châtiment, elle ne demande qu'à mourir :

Dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir et non pour me défen-
[dre ¹,

dit-elle à Livie. Cela n'est pas entièrement exact ; elle exposait strictement ses raisons d'agir, mais elle va maintenant s'efforcer d' « aigrir » Auguste. Elle le brave, l'invite à la punir, elle qui fait des ingrats de ses favoris mêmes. Ce sont ses amis qu'elle lui enlève, elle recommencera :

Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres ²,
et elle sera d'autant plus dangereuse qu'elle aura
une nouvelle mort à venger.

Cinna regimbe. Par amour, par fierté aussi, il réclame l'initiative de la conjuration :

J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice ³.

Emilie s'étonne que son fiancé ose la contredire, qu'il prétende lui ôter ce qu'elle appelle « l'honneur » d'un si noble dessein. Mais Cinna ne veut pas faire figure de suivant docile et « séduit ». Emilie comprend vite les sentiments qui le pous-

1. *Cinna*, V, 2, 1617 1618.

2. *Id.*, V, 2, 1622.

3. *Id.*, V, 2, 1638.

sent, et elle consent alors à l'associer à la « gloire » de l'entreprise :

Eh bien, prends-en ta part et me laisse la mienne
Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne ¹.

Tous les deux, dit-elle à Auguste, ont formé en même temps le même projet et ils ne demandent qu'à être unis dans la tombe.

Emilie sait bien pourtant que Cinna n'a conspiré que pour elle. Elle n'a pas oublié ses défaillances de la dernière heure, mais elle se garde de les dénoncer ; elle veut lui laisser son prestige entier aux yeux de tous. Partager avec son fiancé la responsabilité du complot quand il ne lui reste plus que le mérite de sa tentative avortée, c'est pour Emilie de l'abnégation ; c'est peut-être la plus grande preuve d'amour qu'elle puisse donner à Cinna.

L'Empereur est prêt à punir impitoyablement les coupables. Mais Maxime paraît, il avoue sa double perfidie. Et lorsque tant de trahisons répétées doivent avoir ulcéré son âme de tristesse, de colère et de dégoût, Auguste se vainc lui-même, il pardonne à ses assassins et les comble de nouvelles faveurs.

1. *Cinna*, V, 2, 1645-1646.

Sa grandeur d'âme désarme Emilie :

Je me rends, Seigneur, à ces hautes bontés ¹.

Le terme est exact, c'est bien d'une capitulation qu'il s'agit. Emilie renonce à sa haine, conquise qu'elle est par la magnanimité d'Auguste. Elle est d'autant plus remuée qu'elle s'attendait moins à la grâce. Elle allait à la mort sans hésiter et l'Empereur semblait bien loin de pencher vers la clémence. La soudaineté de sa résolution surprend Emilie. Et tant de bienfaits accumulés sur Cinna et sur elle étouffent sa haine. Surtout, elle a l'âme trop haute pour ne pas être profondément touchée par un acte qui exige une telle puissance de volonté. Elle est matée par Auguste, elle a trouvé son maître en énergie. Elle se *repent* de son « forfait », ce qui indique une complète transformation de son cœur. L'irréductible ennemie devient pour toujours la plus loyale des sujettes.

Emilie a été souvent comparée aux héroïnes de la Fronde ². Extérieurement elle leur ressemble quelque peu en effet. Elle parle leur langue d'abord. Et elle pousse Cinna contre Auguste,

1. *Cinna*, V, 3, 1715.

2. Voir par exemple SARGEY, *Quarante ans de théâtre*, t. III, p. 39

comme les jolies frondeuses lançaient leurs amants contre le Mazarin.

Mais là se bornent les analogies. Il n'y a plus rien de commun entre cette fière et chaste jeune fille et des aventurières telles que Madame de Longueville ou Madame de Chevreuse. Elles ne conspirent ni pour les mêmes motifs, ni dans le même but, ni de la même façon.

Le meurtre d'une père, l'asservissement de la patrie, voilà les griefs d'Emilie contre l'Empereur. Ce que les Frondeuses reprochaient au Cardinal, c'était de gêner leurs convoitises, de ne pas satisfaire leurs désirs de lucre et de curée, leur soif d'honneur et d'argent. La Romaine croit accomplir son devoir — il suffit qu'elle le croie — ; les ennemies de Mazarin n'avaient que l'intérêt pour guide. Emilie joue sa vie et celle de son fiancé ; les grandes dames de 1648 savaient fort bien que leur existence n'était pas en danger. Et tandis que la fille de Toranius a sa vengeance pour but suprême, les Frondeuses se préoccupaient surtout des fêtes du prochain carnaval.

Il ne faut donc pas exagérer les rapports entre Emilie et les cabaleuses contemporaines de Corneille. Certes, ils sont intéressants et utiles à indiquer ; mais à les marquer avec trop d'insistance, on fausserait le personnage cornélien.

C'est avec raison qu'on a reproché à la fiancée

de *Cinna* son emphase et sa préciosité¹. L'une et l'autre sont en effet très regrettables. Trop d'expressions déclamatoires et forcées déparent le rôle ; non seulement, elles nuisent à la beauté de la forme, mais, ce qui est plus grave encore, en outrant le sentiment qu'elles traduisent, elles le font paraître artificiel et froid. Elles ont grandement desservi *Emilie*.

Cependant il serait injuste de condamner un personnage uniquement pour la façon dont il s'exprime. Un auteur est presque toujours de son temps ; il donne à ses héros le langage de son époque. Corneille n'a pas échappé à la règle commune et *Cinna* est bien de 1640. On y retrouve les mots pompeux qui plaisaient à l'hôtel de Rambouillet. Mais pour juger avec équité, il faut dégager l'essentiel de l'accessoire, négliger ce qu'on pourrait appeler le costume du jour. Autrement, on commettrait de singulières méprises.

Polyeucte, pour citer un exemple frappant, emploie à ses heures des termes précieux :

Sur mes pareils, un bel œil est bien fort².

1. Voir FÉNELON, *Lettre à M. Dacier sur les Occupations de l'Académie française*. Projet d'un traité sur la Tragédie.

VOLTAIRE, *Remarques sur Cinna*, I, 1.

SARCEY, *Quarante ans de théâtre*, t. III, p. 39.

2. *Polyeucte*, I, 1, 87.

Il y aurait pourtant quelque paradoxe à voir en lui un habitué de la Chambre Bleue.

Pour Emilie donc il est permis de déplorer son emphase mais sans trop présumer par là de son caractère.

De même, parmi les critiques qu'on ne lui a pas ménagées, les plus importantes sont celles qui s'adressent, non à sa langue, mais à son âme et à sa conduite. Et voilà les critiques qu'il convient maintenant d'examiner.

On a beaucoup reproché à Emilie d'être restée si longtemps sans conspirer, tout en acceptant jusque-là les bienfaits d'Auguste.

A cela, on peut répondre d'abord qu'il existe dans toute œuvre dramatique une grande part de convention. Les personnages disent et font souvent dans une pièce ce qu'ils auraient pu dire et faire beaucoup plus tôt. Corneille le reconnaît lui-même dans l'un de ses examens ¹.

Cette justification ne serait pas d'ailleurs reçue par tous. Emilie a attendu des années pour se venger, dix ans soutiennent quelques-uns ², trente ans surenchérisent quelques autres ³. Et il n'y a pas

1. Examen de *Polyeucte*, à propos des confidences de Cléopâtre à Charmion.

2. SARCEY, *Quarante ans de théâtre*, tome III, p. 42.

3. VOLTAIRE, *Remarques sur Cinna*, III, 4, 157 et suivants.

de convention qui tienne, trente ans c'est un peu long. Mais pourquoi Emilie aurait-elle attendu trente ans ? Pourquoi ne serait-elle pas une jeune fille d'une vingtaine d'années complotant dès que les circonstances le lui permettent ?

Mais, répondra-t-on, il y a des dates dont on doit tenir compte. C'est que, précisément, on ne peut pas tenir compte des dates pour *Cinna*, elles amèneraient à des conclusions trop saugrenues. Voyons plutôt :

Les proscriptions des triumvirs sont de 43 av. J. C., et c'est en 23 av. J. C. qu'Octave prend le nom d'Auguste. Pour la conjuration de Cinna, — en admettant qu'elle soit historique, — il nous faut choisir, entre les deux dates fournies par les auteurs anciens, celle de Dion Cassius. Dans la tragédie, en effet, Agrippa et Mécène sont morts, Julie, la fille d'Auguste, a été exilée longtemps avant le complot. Et l'Empereur, en pardonnant à Cinna, promet de le faire consul l'année suivante. La version de Dion Cassius concorde seule avec ces données ¹. C'est donc l'an 4 après J.-C. qu'a lieu la conspiration. Et cette année-là, si jeune que l'on supposât Emilie à la mort de son père, elle

1. Agrippa mourut en l'an 12 av. J.-C. et Mécène en l'an 8 av. J.-C. Julie fut exilée l'an 2 av. J.-C., Cinna devint consul l'an 5 de notre ère. La date de Sénèque qui place le complot en l'an 13 av. J.-C. ne peut donc pas être acceptée.

aurait eu à tout le moins quarante-sept ans. Franchement, elle aurait trop attendu pour conspirer.

Mais Emilie n'a pas quarante-sept ans dans la pièce de Corneille. On ne comprendrait pas qu'Auguste, qui s'occupe de la pourvoir d'un mari, ne s'y fût pas pris de meilleure heure. Et il vante la beauté de sa fille adoptive :

En te couronnant roi, je t'aurais donné moins ¹,

dit-il à Cinna, qu'en t'accordant Emilie. Elle-même se targue de faire conspirer qui elle voudrait. Et l'on sent bien qu'elle est une fraîche jeune fille dans tout l'éclat printanier de sa grâce et de ses charmes.

— Alors, on ne s'en tire que par un anachronisme ?

— Oui, certes. Avec Corneille, on peut ne pas avoir de remords, il n'en est pas à un anachronisme près. D'ailleurs, c'est le droit des poètes d'idéaliser, d'embellir, de rajeunir leurs héroïnes. Et, tous, ils usent libéralement de ce droit. La jolie Bérénice de Racine — pour ne citer qu'un exemple — n'a pas, elle non plus, les cinquante ans de la Bérénice de l'histoire.

L'âge d'Emilie se déduit non seulement de raisons poétiques, mais encore de raisons psycholo-

1. *Cinna*, V, 1, 1472.

giques. Elle est jeune, par son enthousiasme, par la naïveté de sa confiance en elle-même, par la fougue de sa passion de vengeance. On voit qu'elle n'a pas encore été à la dure école de la vie, son énergie toute neuve ne s'est pas heurtée aux obstacles, ni assagie dans la lutte. Se la figurer autrement que jeune serait donc un double contresens.

Et alors le reproche qu'on lui fait d'avoir tant attendu pour conspirer ne porte plus ; elle cherche sans doute à venger son père dès que cela lui est possible.

On est mieux fondé à critiquer son outrecuidance¹. Mais, si l'on a le droit de la condamner sur ce chef, il est pourtant de bonne critique de rechercher les causes de sa trop grande présomption.

Orgueilleuse, Emilie l'est d'abord de sa nature, comme tant d'autres personnages de Corneille, parce qu'un esprit ferme, qui sait vouloir, est tenté de s'enivrer de sa puissance, de s'admirer lui-même. Ce n'est pas à l'humilité qu'il faut s'attendre chez les héros cornéliens. Lucides et forts, ils se jugent comme ils jugent les autres et ils s'estiment à proportion. Pauline elle-même, si

1. Voir par exemple VOLTAIRE, *Remarques sur Cinna*. — HÉMON, *Théâtre de P. Corneille*, t. II. Introduction de *Cinna*, p. 27.

réservée cependant, connaît sa propre valeur morale.

Que l'on compare un instant Emilie à ceux qui l'entourent, Auguste excepté. On sera tout de suite frappé de la différence d'énergie qui existe entre elle et eux. Cette comparaison, Emilie l'a faite elle-même, et elle s'en est appréciée d'autant.

Et son orgueil natif s'est développé pour deux raisons : D'abord et surtout, sa manière d'envisager le meurtre d'Auguste l'a conduite à se préoccuper de la « gloire ». Croyant poursuivre un dessein héroïque, noble entre tous, la libération de la patrie, Emilie en est venue à se considérer comme une créature exceptionnelle ; elle a pensé qu'elle mériterait, en accomplissant son projet, l'admiration de tous les Romains. De là, ses fanfaronnades :

Joignons à la douceur de venger ses parents,
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,
Et faisons publier par toute l'Italie,
La liberté de Rome est l'œuvre d'Emilie ¹.

Sa situation à la cour d'Auguste a encore accru sa superbe. Les courtisans prodiguaient les adulations à la fille adoptive de l'Empereur. ce qui ne pouvait guère contribuer à la rendre modeste. Corneille a vu juste en la peignant infatuée d'elle-

1. *Cinna*, I, 2, 107-110.

même. C'est le contraire qui eût été psychologiquement faux.

Voltaire est fort scandalisé d'entendre Emilie dire à Cinna :

...Si pour me gagner, il faut trahir ton maître,
Mille autres à l'envi recevraient cette loi,
S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi ¹.

Voltaire a un peu tort de se fâcher. D'abord, Emilie dit mille comme elle dirait quatre. Elle est au comble de l'exaspération, et la colère est volontiers hyperbolique. Et puis, elle a reçu mainte protestation de dévouement, de fidélité. Comme elle a une haute idée de son mérite, et qu'elle manque d'expérience, elle n'a pas vu que les hommages allaient moins à elle qu'à la puissance d'Auguste. Elle croit de bonne foi que plus d'un soupirant est prêt, pour lui plaire, à attenter aux jours de l'Empereur.

Autant que son orgueil, on lui a reproché la fermeté de ses résolutions et de ses propos, l'énergie de son caractère. On l'a trouvée trop virile. C'est un homme que cette jeune fille-là, a-t-on dit souvent. Et sans doute, elle n'a pas la tendre faiblesse qu'on se plaît à accorder aux femmes ; sans doute encore, elle n'est pas l'impulsive qui paraît

1. *Remarques sur Cinna*, III, 4, 130.

être l'idéal de certains. Malgré tout, il lui reste plus de traits féminins qu'on ne le pense d'ordinaire. D'abord, elle parle beaucoup, ce qui est peut-être une des caractéristiques du sexe les moins discutées. Ensuite, elle a, nous l'avons vu, beaucoup d'imagination, d'imagination non corrigée par les faits. Il lui échappe des inconséquences, comme c'est le cas pour les femmes, même d'intelligence supérieure, qui n'ont pas été formées par la vie pratique, la politique ou les affaires, le labeur quotidien, le contact journalier avec les gens et les choses, avec la variété des événements et la multiplicité des caractères. Emilie voit souvent moins juste que Cinna. Et elle conspire en femme, ou plutôt elle inspire en femme une conspiration. C'est elle évidemment qui conduit Cinna, qui lui dicte ses résolutions, mais quand il faut réaliser le dessein conçu, passer de la théorie à l'application, c'est Cinna qui prend la main, et il accomplit ce qu'elle n'aurait su faire.

Dans les nuances de son orgueil, Emilie ressemble aussi à la plupart de ses sœurs. Elle est sûre de plaire, et elle en tire une vanité qui, pour n'être pas l'apanage exclusif des filles d'Eve, leur est pourtant fort commune.

Emilie est femme enfin, par sa manière de mêler l'amour et la haine. Si elle fait servir l'amour à la vengeance, elle veut aussi faire servir la vengeance

à l'amour. Son ressentiment contre Auguste et son affection pour Cinna agissent et réagissent l'un sur l'autre : ils se joignent, s'opposent, se mêlent de nouveau et mutuellement se fortifient. Emilie, après s'être attachée à Cinna, parce qu'elle haïssait Auguste, est prête un instant à pardonner à son ennemi pour ne pas exposer son fiancé. Elle revient ensuite à son premier dessein, pour plusieurs motifs : Le meurtre de l'Empereur ne satisferait pas seulement son animosité, il illustrerait encore le nom de Cornélius Cinna. Et la fille de Toranius, qui rêve de célébrité pour elle-même, en rêve autant, plus peut-être, pour son futur mari. Elle veut que l'homme qu'elle a élu soit supérieur à tous les autres. Et cela encore est bien un trait du sexe.

Virile, Emilie l'est donc, si l'on entend par là qu'elle a une énergie peu commune et qu'elle se mêle de politique. (Bon nombre d'hommes, en ce cas, sont peut-être des femmes.) Mais il ne faut pas méconnaître tout ce qui reste de féminité dans son caractère, pas plus qu'il ne faut oublier ses hésitations et ses craintes du premier acte. A considérer uniquement sa volonté tendue, on l'a prise pour une « furie » poursuivant de sang-froid sa vengeance et n'ayant pour Cinna ni amour ni pitié. En l'étudiant d'un peu plus près, nous avons vu cependant qu'Emilie n'est pas aussi froide et aussi

sèche qu'on l'a dit souvent. Et s'il est bien légitime de réserver ses préférences à d'autres héroïnes cornéliennes, il est équitable de voir en Emilie, malgré ses défauts non contestés, une âme sincère et ardente, généreuse malgré son désir de vengeance, aimante malgré son orgueil, féminine malgré sa force.

PAULINE

Pauline est la plus complexe des héroïnes cornéliennes, et c'est pourquoi on l'a si diversement comprise et appréciée. Les uns disent avec Madame la Dauphine qu'elle est « la plus honnête femme du monde qui n'aime point du tout son mari » ; d'autres, au contraire, pensent que Pauline n'avait eu pour Sévère qu'un sentiment passager, un « béguin », et que sa véritable et unique affection, c'est Polyeucte. Pour le plus grand nombre, Pauline a vraiment aimé Sévère et Polyeucte. Mais quand se détache-t-elle de Sévère ? Quand se rapproche-t-elle de Polyeucte ? Pourquoi cette transformation ? Autant de questions qu'on résout encore de manière différente.

Il est curieux de remarquer que si l'on fait en général des différences de degré dans l'amour de

Pauline pour Sévère ou pour Polyeucte, on n'en fait pas de *nature*. On ne voit pas que l'un est un fiancé et que l'autre est le mari. Or, c'est là le point capital. Pauline, c'est l'Epouse, avec tout ce qu'elle peut avoir de tendresse, de fidélité, d'abnégation. Pauline est liée indissolublement à Polyeucte parce qu'elle est sa femme, elle le déclare elle-même à Félix :

Nos destins par vos mains rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble ou misé-
[rables ¹.

C'est de là qu'il faut partir pour la bien interpréter. On croit souvent que Pauline commence à s'attacher à son mari au quatrième acte de la tragédie, après l'entrevue de la prison. Et l'on explique l'évolution de ses sentiments, soit par la pitié, soit par l'étonnement et l'admiration que la conduite de Polyeucte lui inspire. Pauline aime son mari parce qu'il est un peu fou, soutiennent les uns. Pauline aime son mari parce qu'il la cède à Sévère, répondent les autres. C'est chercher trop loin peut-être. Pauline aime son mari parce qu'il est son mari, et elle ne l'aime pas seulement quand la pièce finit, elle l'aime déjà quand la pièce commence.

Sans doute, au premier acte, elle n'en est pas

1. *Polyeucte*, V, 3, 1627-1628.

au degré d'exaltation qu'elle atteindra au cinquième. Mais son amour pour Polyeucte existe déjà en puissance. « A mesure que le péril de Polyeucte grandit, a-t-on écrit, grandit aussi l'amour de Pauline. » Il serait encore plus exact de dire : A mesure que le péril de Polyeucte grandit, l'amour de Pauline se révèle et s'affirme. ✓

Une analyse un peu attentive de son caractère permet de comprendre comment Pauline, qui aimait d'abord Sévère, a pu se résoudre à épouser Polyeucte et s'est attachée à lui au point de vouloir le suivre dans la mort.

Pauline est une femme d'un sens moral très élevé, d'une intelligence lucide, d'une grande force de volonté et d'une égale puissance de passion. Elle est tout le contraire d'une impulsive. Aussi n'a-t-elle pas aimé « le premier imbécile qu'elle a rencontré », ce qui, d'après un éminent critique, arrive à la plupart des femmes. Elle a jugé Sévère et elle s'est éprise de lui à cause de ses belles qualités, de sa valeur incontestable :

« ...Jamais notre Rome

N'a produit plus grand cœur ni vu plus honnête
[homme ¹. »

Elle l'a aimé sincèrement, profondément, mais

1. *Polyeucte*, I, 3, 181-182.

aussi avec retenue, en fille obéissante, bien déterminée à se soumettre à l'autorité paternelle. Et lorsque Félix s'est opposé à son mariage, Pauline s'est inclinée. C'était pour elle un axiome que la volonté d'un père ne se discute pas. Elle a souffert, elle a pleuré, mais l'idée de résister ne lui est pas même venue. Docilement, elle suivit Félix en Arménie, et quand il eut décidé de la marier, soumise toujours, elle fit tous ses efforts pour aimer son mari.

Elle y est parvenue, voici pourquoi. D'abord, elle a *voulu* aimer Polyeucte. Aimer parce qu'on veut aimer, c'est sans doute « un joli tour de force de la volonté » ¹, moins extraordinaire cependant qu'il ne le paraît tout d'abord, car il entre dans l'amour une bonne part d'autosuggestion. Pauline a fait de l'autosuggestion consciente, voilà tout.

Il y a dans le *Traité des Passions* de Descartes tout un exposé du mode d'action de la volonté sur les passions :

« Nos passions, dit Descartes, ne peuvent pas directement être excitées ni ôtées par l'action de notre volonté ; mais elles peuvent l'être indirectement par la représentation des choses qui ont coutume d'être jointes avec les passions que nous voulons avoir et qui sont contraires à celles que

1. L'expression est de Jules Lemaître.

nous voulons rejeter. Ainsi, pour exciter en soi la hardiesse et ôter la peur, il ne suffit pas d'en avoir la volonté ; mais il faut s'appliquer à considérer les raisons, les objets ou les exemples qui persuadent que le péril n'est pas grand, qu'il y a toujours plus de sûreté en la défense qu'en la fuite, qu'on aura de la gloire et de la joie d'avoir vaincu, au lieu qu'on ne peut attendre que du regret et de la honte d'avoir fui, et choses semblables »¹.

Voilà qui aide à comprendre comment Pauline a pu s'attacher à Polyeucte parce qu'elle le voulait. Loin de se délecter dans le souvenir de Sévère, elle l'a chassé de son esprit, et elle s'est efforcée de penser à Polyeucte dont elle se vantait les mérites.

Le beau caractère de Polyeucte a été un adjuvant précieux. Car le procédé n'aurait pas donné de résultats s'il se fût agi d'un être vulgaire et médiocre. Pauline, avec sa clairvoyance, ne pouvait manquer de juger le soupirant agréé par Félix ; s'il n'eût été qu'un sot ou un pleutre, sa disproportion avec Sévère aurait difficilement permis à Pauline d'avoir de l'affection pour lui. Mais

1. DESCARTES, *Les passions de l'âme*, première partie, article 45. — M. Lanson a indiqué les rapports de la philosophie de Descartes et de la psychologie cornélienne : G. LANSON, *Hommes et livres*. Le Héros Cornélien et le Généreux selon Descartes.

Polyeucte était un homme supérieur, et Pauline s'en est aperçue :

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais
[choix ¹,

concède Sévère, lorsqu'on lui annonce le mariage de Pauline. Elle aussi a dû répondre de cette façon quand elle a appris que son père voulait la marier à Polyeucte. Mieux vaut lui qu'un autre, s'est-elle dit sans doute.

Et tout l'inclinait à se résigner. Non seulement elle ne *voyait* plus Sévère, mais encore elle le croyait tué.

La mort présumée de son ancien fiancé. la réelle valeur du nouveau prétendant, la volonté bien arrêtée de se soumettre à son père et d'aimer son mari, voilà déjà qui disposait Pauline en faveur de Polyeucte.

Malgré tout, ce n'est pas sans regrets, sans souffrances, sans intimes révoltes qu'elle est devenue sa femme. Mais cela précisément lui a rendu son mari plus cher. On aime les gens pour les sacrifices qu'on leur fait et pour tout ce qu'ils vous doivent. Le don d'elle-même, qui était pour Pauline une immolation, l'a liée à jamais à Polyeucte. Elle saura bien le dire à Félix quand son mari sera en danger :

1. *Polyeucte*, II, I, 419.

Ne m'ôtez pas vos dons, ils sont chers à mes yeux,
Et m'ont *assez coûté* pour m'être *précieux* ¹.

Pauline a tout fait pour aimer Polyeucte ; loin de tenir en bride son affection naissante, elle lui a lâché les rênes. Et elle s'est attachée à son mari, beaucoup plus qu'elle ne le croyait possible. Elle a conçu pour lui un amour profond, absolu, immense, capable de braver la mort et les supplices. « La raison règle et commande » le caractère de Pauline, disait Sainte-Beuve ². Cela est vrai de la fiancée de Sévère, mais non de la femme de Polyeucte. Pauline finit, au contraire, par n'être toute que passion, tant c'est le propre de la passion, lorsqu'elle n'est pas surveillée, d'envahir l'âme tout entière.

Au début de la tragédie, Pauline nous apparaît beaucoup plus tendre que passionnée. C'est que son mari ne court alors aucun danger véritable. Elle est inquiète à cause d'un mauvais rêve et supplie Polyeucte de rester près d'elle ; mais enfin il n'y a pas péril, et Pauline n'est même pas superstitieuse. Parlant de son rêve, elle dit elle-même :

1. *Polyeucte*, III, 4, 975-976.

2. *Port-Royal*, tome I, livre I, page 138. Edition Hachette.

...Ses présages sont vains
Je le sais ¹.

Mais il s'agit de son mari, et elle tremble malgré tout :

...mais enfin, je vous aime et je crains ².

Cette réplique fait penser au doux ami de la fable :

Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime ³.

C'est uniquement parce que le rêve concerne Polyeucte que Pauline s'en préoccupe.

On pourra objecter ici la très grande importance des songes dans la tragédie. Ce ne sont pas de simples rêves, dira-t-on, ils ont une valeur prophétique. Sans doute, mais pour nous. Nous croyons, nous, aux songes de tragédie ; l'expérience nous a montré que le dénouement se chargeait toujours de les réaliser. Mais Pauline n'a pas les mêmes raisons d'y croire aveuglément ; elle n'ajoute pas d'ordinaire foi aux rêves, et nous en avons une nouvelle preuve quand Stratonice lui dit :

1. *Polyeucte*, I, 2, 119-120.

2. *Id.*, I, 2, 120.

3. LA FONTAINE, *Les Deux Amis*, 26-27.

Un songe en notre esprit passe pour ridicule,
Il ne nous laisse espoir, ni crainte ni scrupule,
Mais il passe dans Rome avec autorité,
Pour fidèle miroir de la fatalité ¹.

A ceci, qui tend à justifier l'importance d'un rêve pour une Romaine, Pauline répond en insistant, non sur la véracité des songes en général, mais sur l'horreur du sien.

A un seul moment, la jeune femme semble prendre son rêve à la lettre. C'est après la sortie de Polyeucte, lorsqu'elle s'écrie :

Va, néglige mes pleurs, cours et te précipite,
Au devant de la mort que les Dieux m'ont pré-
[prédite ².

Mais ici, la colère et le dépit grossissent le danger. C'est que Pauline voit s'élever un nuage dans le ciel jusqu'alors complètement serein de sa lune de miel. Pour la première fois, l'amoureux Polyeucte ose lui refuser quelque chose. Le moment est venu où l'homme se reprend de son ivresse initiale, et d'esclave soumis devient maître. Ce changement d'attitude choque Pauline, et d'autant plus que c'était, non par caprice, mais par tendresse pour son mari, qu'elle lui demandait de ne pas sortir. Elle en veut à Polyeucte et il

1. *Polyeucte*, II, 3, 153-156.

2. *Id.*, I, 3, 125-126.

paraît bien plus coupable en affrontant, malgré les pleurs de sa femme, un péril grave. Et c'est le dépit aussi qui la fait généraliser sur l'ingratitude des hommes du siècle.

↙ C'est le lieu de remarquer que depuis leur mariage — et ceci est d'une vérité profonde — Pauline aime davantage Polyeucte ; Polyeucte, s'il n'aime pas moins sa femme, en tout cas l'aime autrement. Il la sacrifiera à son Dieu ; auparavant, c'était Dieu qu'il sacrifiait à Pauline. Car Néarque est un vieil ami de Polyeucte et, depuis longtemps sans doute, il le pressait de se faire baptiser. Polyeucte atermoyait. Il s'est marié d'abord ; maintenant il s'occupe de Dieu. Avant son mariage, il n'eût peut-être pas été de lui-même au-devant de la mort. Corneille l'a pris au moment délicat où son amour satisfait pouvait le laisser penser à Dieu, et où cet amour très vif pouvait porter ombrage à sa piété. La grâce du baptême, en exaltant sa foi, pousse Polyeucte aux extrêmes, sans doute en grande partie parce que le Ciel lui paraît plus facile à gagner d'un seul coup, que lentement, par une sainteté continue. Il est très tendre avec sa femme en revenant de se faire baptiser, ce qui ne fait pas prévoir du tout son élan de fureur sacrée. C'est peut-être parce qu'il se défie de lui et de Pauline qu'il veut aller au paradis par le plus court chemin.

Mais revenons à Pauline. Irritée et inquiète de la sortie de Polyeucte, elle se laisse aller à raconter son rêve à Stratonice. Le rêve appelle les confidences, et Pauline remue les cendres du passé. Elle parle de ce Sévère que le songe de la nuit précédente vient de remettre en son esprit. Elle est nerveuse, troublée par l'angoisse... Juste à ce moment, son père lui annonce que Sévère n'est pas mort et que, dans quelques minutes, il sera devant elle.

Une nouvelle aussi imprévue ne peut manquer d'émouvoir Pauline. Celui qu'elle a aimé avec toute la fraîcheur et l'enthousiasme d'un cœur vierge, celui qu'elle croyait mort, il vit, plus que jamais il est digne d'admiration et d'amour, et dans un instant il va reparaître. Un grand trouble, dont elle a un peu honte, s'empare d'elle. Elle voudrait éviter Sévère, avoir au moins le temps de se remettre. Et Félix la conjure de parler, dès son arrivée, au tout puissant visiteur. Pauline se défie d'elle. Que fera-t-elle en présence de son ancien fiancé ? Elle se le demande avec inquiétude ; elle craint l'épreuve, ainsi qu'il arrive souvent aux forts, et cela d'ailleurs les aide au triomphe : Etre averti du péril, ne pas trop compter sur soi, sont des conditions de la victoire.

Pauline se résigne pourtant à recevoir Sévère, et, comme elle le prévoit en fin de compte, l'entre-

vue sera pour elle sans danger. C'est sans aucun doute, parce qu'elle a une grande puissance de volonté, c'est aussi parce qu'elle n'aime plus Sévère.

Si elle l'aimait encore, elle n'aurait pu si bien se dominer au début de son entretien avec son père. Quand Félix lui a dit : « Sévère n'est pas mort », son amour se fût trahi par un mot, par une exclamation. Mais Pauline a répondu avec calme, calme affecté sans doute, mais cependant, calme qu'une émotion profonde n'eût pas permis. Elle ne perd son assurance qu'en apprenant que Sévère va venir. Mais quand Félix se reproche d'avoir contrarié les premières inclinations de sa fille, elle n'a pas un soupir, pas une parole d'approbation. Et si elle revoyait Sévère « comme si elle l'avait vu la veille » ¹ ainsi qu'on l'a soutenu, ses sentiments ne changeraient pas ; ils changent puisqu'elle dit :

Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse ².

Au fond, Pauline, mariée à Polyeucte, et aimant son mari, ne pensait plus beaucoup à Sévère avant le songe de la nuit précédente. Le brusque retour de son ancien fiancé la surprend et l'agite sans

1. Jules JANIN, *Critique Dramatique*, tome II, édition Jouaust, page 92.

2. *Polyeucte*, I, 4, 342.

aucun doute mais son trouble est beaucoup moins profond et durable qu'elle ne le croit peut-être elle-même.

Il n'est pas à nier d'ailleurs qu'elle ne soit vivement émue quand elle se trouve en présence de Sévère. Pour la première fois depuis leur séparation, elle revoit celui qu'elle avait tant chéri. Et ce n'est plus un chevalier obscur, c'est un triomphateur, c'est le favori d'Auguste, le premier personnage après l'Empereur. Il a réalisé, il a infiniment dépassé les espérances que Pauline avait pu fonder sur lui. Et ce victorieux dont toutes les femmes souhaiteraient les hommages, il revient toujours le même, toujours fidèle, respectueux et fervent. L'orgueil qu'excite en elle l'étonnante fortune de Sévère, l'admiration pour son mérite, le regret d'avoir perdu à jamais un tel homme, la joie et la fierté de le sentir aussi épris, la pitié pour sa douleur, le souvenir de leurs amours, tout cela se mêle dans l'âme de Pauline, se fond en une mélancolique douceur, en une souffrance diffuse qui l'attirent vers Sévère. C'est ce qu'elle analyse très bien, car elle reste lucide, et c'est ce qu'elle traduit par ce vers :

Un je ne sais quel charme encor vers vous
[m'emporte ¹.

1. *Polyeucte*, II., 2, 505.

Ce qu'elle exprime là, est-ce de l'amour ? Non. La langueur des sonorités et du rythme, l'imprécision des termes, indiquent à merveille un sentiment vague et complexe, où il entre de la tendresse sans doute, mais non de l'amour, de l'amour véritable, profond, exclusif. Ah ! si Pauline aimait toujours Sévère, ce n'est pas ainsi qu'elle l'accueillerait. Passionnée comme elle l'est, elle aurait d'autres mots et d'autres intonations. Il n'y a qu'à se rappeler ses derniers entretiens avec son mari pour n'en pas douter. Elle retrouve avec émoi et tristesse l'homme qu'elle a aimé, mais non l'homme qu'elle aime.

C'est cette tristesse, ce sont les larmes et les soupirs de Pauline qui font illusion à certains. L'arrivée de Sévère semble ranimer un amour endormi. Mais ce ne sont que les derniers crépitements de la flamme ; ils pourraient faire croire à une vigueur nouvelle, ils ne sont pourtant que les avant-coureurs de l'extinction prochaine. Pauline franchit l'épreuve décisive : elle revoit Sévère. Ce n'est pas sans trouble, mais ce trouble elle le surmonte. Désormais elle rencontrera Sévère sans émotion. Elle lui demande prudemment de ne plus revenir, et elle a raison sans doute, car il ne faut jamais jouer avec le feu, mais elle est plus près de Polyeucte, plus détachée de Sévère qu'elle ne le suppose. Qu'on songe à la manière dont elle

traitera son ancien fiancé lorsque de nouveau ils seront en présence.

Et après le départ de Sévère, Pauline s'attendrit-elle en de vains regrets ? Non, tout au contraire. Un seul mot de Stratonice la ramène à la pensée de son mari :

Au fort de ma douleur, tu rappelles ma crainte ¹.

Elle s'effraie toujours et malgré toute apparence du danger que peut courir Polyeucte :

Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue ².

Le retour même de son mari ne la rassure qu'à moitié : la journée n'est pas finie et Sévère est revenu.

Il est à noter que Pauline n'a pas parlé de Polyeucte à Sévère, elle a même évité de le nommer. Elle a fait allusion à son devoir « qui la range ici dessous les lois *d'un homme* », substituant ainsi une formule vague au mot précis. C'est sans doute par une sorte de pudeur secrète qu'elle ne veut pas entretenir son ancien fiancé de celui qui maintenant lui est cher. Avec Polyeucte, elle ne se fait pas scrupule de causer de Sévère. Plus ou moins consciemment, elle sent qu'elle peut le faire, car c'est lui qui est l'aimé. ✓

1. *Polyeucte*, II, 3, 578.

2. *Id.*, II, 3, 586.

Elle annonce bien vite à son mari que Sévère ne cherchera plus à la revoir. Et il y a dans son empressement comme une affirmation délicate et détournée que Polyeucte n'a rien à craindre. Affirmation spontanément jaillie d'ailleurs. Polyeucte protestant qu'il n'est pas jaloux, Pauline se récrie : ce n'est pas là du tout ce qu'elle a voulu dire ; et elle expose de beaux préceptes tirés de sa raison ; sa première réponse venait de son cœur.

Dans son anxieuse sollicitude, elle recommande la prudence à Polyeucte lorsqu'il se dispose à aller au temple. Et quand il est parti, ses inquiétudes redoublent. Elle craint que l'entrevue de son mari et de Sévère ne dégénère en dispute et — ceci est à remarquer, — elle n'est préoccupée que de Polyeucte. Si elle aimait toujours Sévère, elle tremblerait également pour lui. Prévoyant une querelle entre les deux rivaux, elle en redouterait l'issue autant pour l'un que pour l'autre. Mais elle ne songe qu'à son mari, et elle confond son propre sort avec le sien, elle se sent menacée autant que lui :

Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine.
Voit tantôt *mon bonheur* et tantôt *ma ruine* ¹.

Une seule interprétation est possible : son bon-

1. *Polyeucte*, III, 1. 729-730.

heur, c'est que Polyeucte revienne sain et sauf, sa ruine, c'est la perte de son mari.

Aussi, avec quelle impatience interroge-t-elle sa confidente lorsque celle-ci revient vers elle. Le mot de chrétiens, les réticences de Stratonice lui rappellent son rêve :

« L'ont-ils assassiné ? » demande-t-elle hale-tante. Elle est si absorbée en Polyeucte qu'elle ne songe pas à le nommer. Tout de suite, elle envisage les pires extrémités ; sur une équivoque d'une phrase de Stratonice, elle croit son mari mort. Rassurée sur la vie de Polyeucte, elle respire enfin et écoute sa suivante sans plus l'interrompre. Elle l'entend prodiguer à Polyeucte les épithètes d'infâme et de rebelle, et annoncer finalement qu'il est chrétien.

Polyeucte chrétien ! Voilà, disent certains, le coup de théâtre qui transforme Pauline ; jusqu'à elle n'avait pensé qu'à Sévère, maintenant son mari devient intéressant et elle va s'attacher à lui à mesure qu'il se détachera d'elle. Mais Pauline, nous l'avons vu, n'a pas pensé qu'à Sévère jusqu'à présent. Bien plus, son calme en apprenant la conversion de Polyeucte, montre qu'elle n'y accorde pas une capitale importance. Aux invectives de Stratonice, elle répond qu'il eût suffi de dire, sans tant l'injurier, que Polyeucte était chrétien. Et l'on sent que Pauline n'y trouverait peut-

être pas tant à reprendre si la vie de son mari n'allait pas, de ce fait, être mise en péril.

Polyeucte chrétien ! Ce n'est pas le coup de théâtre qui fera naître l'amour de Pauline pour son mari, mais c'est le coup de théâtre qui le révèle à tous et à elle-même. Pauline ne se doute pas encore de la profondeur de son affection ; elle en est à croire et à dire qu'elle suit son devoir ; en réalité c'est le sentiment qui la conduit. Sa réplique à Stratonice ne permet pas d'en douter : Polyeucte est coupable, c'est vrai, mais il est son mari, et ses propres obligations subsistent. Elle « hait son erreur » mais elle « chérit sa personne ». Elle l'aime parjure aux Dieux, elle l'aimerait parjure à elle-même :

Je l'aimerais encor quand il m'aurait trahie ¹.

La passion qui s'ignore perce à chaque phrase.

C'est le danger couru par Polyeucte qui préoccupe surtout Pauline. Avant même de demander ce qui s'est passé au temple, elle s'informe de l'attitude de son père. Elle prévoit bien la fureur de Félix, elle espère cependant le fléchir. Mais lorsqu'elle l'aperçoit, sombre et irrité, se trompant sur le sens de ses premières paroles, elle le croit prêt à envoyer sur-le-champ Polyeucte à la mort. Elle tombe à ses genoux. Rassurée, pour un ins-

1. *Polyeucte*, III, 2, 793.

tant au moins, elle évite d'apprécier la conduite de son mari.

Vous savez jusqu'où est allée l'audace de Polyeucte ? interroge Félix.

Elle répond en tournant la difficulté :

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice ¹.

Pauline n'a eu qu'une minute de répit. Elle recommence à trembler en apprenant que Polyeucte devra, pour sauver sa vie, abandonner sa foi nouvelle. Elle ne suppose pas qu'il y consente, « que deux fois en un jour il change de croyance ». Elle pressent que le supplice de Néarque n'abattra pas son courage et qu'il n'est pas homme à reculer devant la mort.

Elle le connaît bien, son Polyeucte. Elle le devine par une intuition de son amour. Lorsque tout le monde croit à une folie passagère, Pauline comprend, avant même de l'avoir revu, que la décision de son mari est bien arrêtée, « que Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu ». Et c'est Félix qu'elle supplie de faire grâce entière à son gendre, à celui qui est devenu son fils, à celui qu'il ne peut perdre sans perdre sa fille en même temps. Et quels accents elle trouve lorsque Félix lui répond qu'elle aime trop « un indigne mari » ! Comme elle légitime son affection par tout ce qu'elle lui

1. *Polyeucte*, III, 3, 878.

a coûté ! Comme elle sait rappeler à son père que c'est pour lui obéir à lui qu'elle s'est attachée à Polyeucte !

Félix est ému et il se renfrogne pour cacher son attendrissement, mais il ne cède pas. Pauline n'a plus qu'un recours : essayer de toucher Polyeucte lui-même. Dans l'obscur tréfonds de son âme, elle espère encore malgré tout. Elle ne se croit pas sans pouvoir sur son jeune et ardent mari. Le souvenir de leurs caresses est trop neuf et Polyeucte la possède trop complètement, pour qu'elle ne pense pas le posséder encore. Mais dans les claires régions de son intelligence, elle juge que la lutte sera dure et elle s'y apprête de son mieux. Elle aiguise ses arguments, les range pour la bataille, et elle n'aborde Polyeucte que lorsqu'elle s'estime armée de toutes pièces.

C'est à un duel qu'elle vient, un duel dont son bonheur est l'enjeu, et elle entend bien le défendre par tous les moyens qui ont chance d'être efficaces.

Elle attaque l'entretien avec un calme et une froideur affectés. Elle a entrepris de discuter posément avec Polyeucte, de le convaincre par une irréfutable logique. Et elle lui énumère en bon ordre les raisons qu'il a de ne pas mourir : sa naissance, ses grandes actions, son beau caractère, la sympathie qu'il inspire à tous, voilà de

quoi le retenir à la vie. L'existence s'ouvre devant lui brillante, pleine de promesses, qu'il n'y renonce pas inconsidérément. Par une modestie délicate et chaste, la jeune femme n'insiste pas sur le fait qu'il est son mari :

Je ne vous compte à rien le nom de mon époux
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand
[pour vous ¹.

Cet éloquent discours reste sans effet. Pauline essaie alors de prendre Polyeucte par ses sentiments d'honneur et de devoir. Il n'a pas le droit, lui dit-elle, de disposer de sa vie qui appartient au peuple, à l'Empereur, et à l'Etat.

Cela non plus ne porte pas. Polyeucte réplique d'un ton péremptoire qu'il se doit d'abord à son Dieu. Pauline cherche maintenant à transiger : Que son mari se contente d'une adoration intérieure, qu'il attende au moins le départ de Sévère.

Mais Polyeucte ne veut même pas faire cette concession. Il aspire au trépas, il y court, il anticipe avec volupté les béatitudes célestes :

Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la
[vie

Et de quelles douceurs cette mort est suivie ².

1. *Polyeucte*, IV, 3, 1177-1178.

2. *Id.*, IV, 3, 1231-1232.

Il apparaît entièrement détaché, tout à fait distant de sa femme :

Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encore touchés ¹.

Cette fois c'en est trop. Pauline admettrait peut-être, à l'extrême rigueur, que Polyeucte se sacrifiât péniblement et à regret ; elle ne lui pardonne pas de rechercher par sa mort une félicité plus grande que celle de l'avoir pour femme. La mesure est comble. Finis, les beaux développements ; oubliés, les arguments si bien préparés. Pauline n'est plus que passion. Elle éclate en reproches contre cet ingrat qui oublie ses serments, qui ne se préoccupe ni de sa femme ni de la souffrance qu'il lui cause ; elle injurie ce cruel qui la quitte avec joie et n'a pas même la pudeur de s'en cacher. C'est surtout cette soif d'être heureux sans elle qui lui est intolérable :

Ton cœur insensible à ces tristes appas
Se figure un bonheur où je ne serai pas ².

Et la plainte suprême jaillit spontanément de tout son être, éclairant d'un jour subit les couches profondes de son âme :

C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée,
Je te suis odieuse après m'être donnée ³.

1. *Polyeucte*, IV, 3, 1233-1234.

2. *Id.*, IV, 3, 1249-1250.

3. *Id.*, IV, 3, 1251-1252.

Ce cri de passion, l'un des plus vibrants et des plus hardis de tout le théâtre classique, n'est pas poussé en vain. Polyeucte est ému, Pauline s'en aperçoit et elle en triomphe, trop vite, trop imprudemment. Polyeucte s'est déjà repris. Il est toujours prêt au martyre, mais il voudrait que sa femme, elle aussi, fût chrétienne. Il est touché de sa douleur, il l'aime encore, mais d'un amour transformé, épuré, immatérialisé ; il l'aime en Dieu et souhaite ardemment sa conversion.

Pauline proteste, mais elle est adoucie, quoi qu'elle en ait, par la constatation que Polyeucte pense à elle et la désire avec lui dans l'éternel séjour.

Mais le ciel pour elle est problématique ; elle n'y croit pas. La félicité tangible est ici, sur cette terre. Que Polyeucte répudie ses chimères, ses visions, qu'il l'aime tout simplement.

Et Polyeucte refuse toujours.

Alors, sa colère bouillonne à nouveau contre cet homme qui veut la mort à tout prix, qui se dérobe à l'affection qu'il a fait naître :

Va cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais ¹.

Polyeucte ne proteste même pas ; il lui souhaite d'être heureuse et lui demande de le « laisser en paix »

1. *Polyeucte*, IV, 4, 1289.

— Oui, je t'y vais laisser, ne t'en mets plus en
[peine,
Je vais... ¹

Elle ne songe pas du tout à abandonner son mari ; mais elle ne croit pas, elle ne peut pas croire la situation désespérée et elle se flatte encore de fléchir Félix.

Sévère paraît à ce moment, mal à propos pour lui. Sa vue choque Pauline. Elle s'imagine qu'il vient braver Polyeucte et elle le lui reproche vivement.

C'est Polyeucte qui disculpe son rival ; il fait plus, il lui cède Pauline.

Resté seul avec la jeune femme, Sévère, qui ose à peine croire à tant de bonne fortune, s'empêtre en de longs compliments. Pauline, d'abord pétrifiée de stupeur par l'acte de Polyeucte, retrouve enfin la parole. Elle n'a pas la patience d'écouter son soupirant jusqu'au bout, elle l'interrompt sèchement :

Brisons là, je crains de trop entendre ².

Il a fait fausse route, le malheureux, elle le lui dit sans ambages ni réticences :

Sévère, connaissez Pauline tout entière ³.

1. *Polyeucte*, IV, 4, 1291-1292.

2. *Id.*, IV, 5, 1332.

3. *Id.*, IV, 5, 1335.

Elle clame son amour pour son mari :

Mon Polyeucte touche à son heure dernière ¹.

C'est Sévère qui sans le vouloir est cause de sa mort. Mais qu'il ne se leurre pas, il n'a rien à espérer, elle sera fidèle à la mémoire de Polyeucte. Plutôt que d'épouser Sévère, elle accepterait de gaîté de cœur les pires supplices infernaux. Qu'il se le tienne pour dit ou il encourra sa haine.

La première explosion de colère passée, Pauline se calme. Elle sent qu'elle va trop loin dans la maladroite sincérité de sa passion. Sévère peut être le meilleur, le seul appui de Polyeucte, il faut donc le ménager. Alors elle change de ton, elle supplie, elle flatte. Elle fait appel au beau caractère, à l'affection de son ancien fiancé : Sévère est généreux, qu'il sauve Polyeucte. Abnégation difficile sans doute, mais qui n'en est que plus méritoire, que plus digne de lui seul. C'est la femme qu'il a aimée, qu'il aime peut-être encore, qui le conjure de lui conserver « ce qu'elle a de plus cher ».

Ici, Pauline se trahit naïvement une fois de plus ; mais vite elle recommence à louer Sévère. Puis, se gardant bien de lui demander une ré-

1. *Polyeucte*, IV, 5, 1336.

ponse, elle le quitte sur une phrase qui doit lever ses hésitations dernières.

Adieu, résolvez seul ce que vous voulez faire,
Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,
Pour vous priser encore, je le veux ignorer ¹.

Elle sait bien, la fine mouche, que pour mériter l'estime, l'admiration, la reconnaissance de Pauline, Sévère se résoudra à tous les sacrifices. Elle a été habile, persuasive, presque coquette : C'est que l'existence de Polyeucte est en jeu.

Et Sévère intercède pour son rival. Mais c'est en vain. Félix, prenant pour une ruse, cette démarche désintéressée, persiste à envoyer Polyeucte à la mort s'il n'abjure pas sa nouvelle religion. Pauline, palpitante d'angoisse, implore à nouveau son père et son mari, les deux êtres qui devraient la chérir, la protéger contre la douleur et qui sont ses bourreaux. Félix la renvoie sèchement à Polyeucte qui n'a qu'un mot, qui pour elle est une injure :

Vivez avec Sévère ².

Elle se cabre sous l'insulte :

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager ³.

1. *Polyeucte*, IV, 5, 1364-1366.

2. *Id.*, V, 3, 1584.

3. *Id.*, V, 3, 1585.

Polyeucte réitère : Que Pauline l'oublie, qu'elle se console avec Sévère. Elle l'aimait autrefois, il le lui rappelle avec ses propres expressions. Aussi voit-elle une rancune jalouse dans ce qui n'est, chez le martyr, que dévouement et immolation. En cherchant à se flageller dans sa plus vive affection terrestre, Polyeucte blesse Pauline au plus profond d'elle-même. Etre renvoyée à Sévère, dont elle est si complètement détachée, par celui qui est sa préoccupation exclusive et qu'elle souhaite sauver à tout prix !

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée
s'écrie-t-elle ¹.

Mais, loin de renoncer à la lutte, elle se fait un argument de ce Sévère que Polyeucte lui reproche : Oui, elle l'aimait. mais elle a dompté ses premières inclinations, pour être toute à son mari. Qu'il lui en sache gré au moins et qu'il l'imité ; qu'il lutte lui aussi contre lui-même pour se conserver à elle. Qu'il vive pour trouver en elle la docilité d'une esclave, l'ardeur d'une amante, la constance d'une épouse :

Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie ².

1. *Polyeucte*, V, 3, 1592.

2. *Id.*, V, 3, 1603-1604.

Qu'il ait au moins pitié d'elle et de sa douleur infinie :

Ne désespère pas une âme qui t'adore ¹.

Polyeucte, bien qu'attendri, persiste dans sa foi. Il ne propose toujours à Pauline que deux alternatives :

Vivez avec Sévère ou vivez avec moi ².

Elle comprend qu'elle ne gagnera rien sur lui et c'est vers son père qu'elle se tourne. C'est Félix qu'elle conjure de toutes ses forces, de tout son être. Sans doute, Polyeucte est coupable et fou, mais Félix est bon, il chérit sa fille, il ne veut pas qu'elle meure et c'est elle qu'on frappe en frappant Polyeucte. Les dieux mêmes ne peuvent approuver un châtiment qui atteint l'innocente en même temps que le criminel :

Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire,
Et pour l'en séparer, il faut qu'on le déchire ³.

Et Félix, ému, tente de fléchir Polyeucte. Il joint ses supplications à celles de Pauline. Mais le martyr résiste à toutes les sollicitations. Il se raidit, il s'exalte, il se fortifie contre les autres et

1. *Polyeucte*, V, 3, 1607.

2. *Id.*, V, 3, 1609.

3. *Id.*, V, 3, 1631-1632.

contre lui-même en adorant son Dieu, en confessant sa croyance. Il cherche à en finir, car la mort est moins pénible pour lui que ces luttes réitérées qui le crucifient chaque fois. Il brave Félix, il rappelle ce qu'il a fait, il se déclare prêt à recommencer :

Je le ferais encor si j'avais à le faire ¹.

Il répète avec insistance qu'il est chrétien et Félix, furieux, hors de lui, l'envoie à la mort.

Pauline s'attache à son mari :

Je te suivrai partout et mourrai si tu meurs ².

Tout à son Dieu maintenant, après l'avoir revu suprême adressé à sa femme, le martyr la repousse encore :

Ne suivez point mes pas ou quittez vos erreurs ³.

Pauline ne se rebute pas ; elle marche avec son Polyeucte vers le lieu du supplice et elle le voit expirer à ses yeux...

Polyeucte est mort. Pauline n'a plus rien à ménager. Evanoui, disparu, son ancien respect pour Félix. Elle n'est plus la fille obéissante, docile au point d'éteindre un amour profond, soumise jus-

1. *Polyeucte*, V, 3, 1671.

2. *Id.*, V, 3, 1681.

3. *Id.*, V, 3, 1682.

qu'à épouser l'homme choisi par son père. C'est une femme enivrée de désespoir et de rage par la mort de son mari. Elle crie sa haine contre Félix qui n'est plus pour elle à cette heure que le meurtrier de Polyeucte, elle clame sa foi : Elle est chrétienne elle aussi, et elle veut le martyre, elle veut la mort, elle veut le Ciel, c'est-à-dire qu'elle veut Polyeucte qui pour elle est tout le paradis.

Sans doute, elle se croit touchée par la grâce divine :

Ce n'est point ma douleur que par là je fais
[voir,
C'est la grâce qui parle et non le désespoir.

dit-elle à Félix ¹.

Mais Pauline s'abuse ; c'est l'amour qui la dirige à son insu. Polyeucte n'est plus ; il lui avait indiqué un moyen d'aller le retrouver, ce moyen elle s'en empare avec joie. Son mari lui a annoncé l'éternel séjour comme un lieu de délices, soit ; mais il lui eût prédit les pires tourments avec l'unique consolation de le voir, qu'elle n'hésiterait pas davantage. Elle a textuellement déclaré préférer l'enfer à une union avec Sévère. Ce que Pauline demande uniquement au Ciel, c'est Polyeucte ce n'est que de lui qu'elle est préoccupée, elle ne prononce même pas le nom de Dieu. Elle a été

1. *Polyeucte*, V, 5, 1741-1742.

baptisée par le sang de Polyeucte, et c'est Polyeucte qu'elle voit, les bras tendus, l'appelant à lui. Polyeucte, toujours Polyeucte. Pauline est l'illuminée de la grâce conjugale.

CLÉOPATRE

La Cléopâtre de *Rodogune* a sa place marquée dans la galerie des grands personnages cornéliens. Son indomptable énergie et l'intensité de sa passion font d'elle une individualité des plus puissantes.

Sans doute, nous voici loin avec elle de ces tendres héroïnes créées elle aussi par le génie de Corneille et dont nous avons précédemment étudié les plus célèbres. Nous voici loin de ces fiancées, épouses ou amantes, si vibrantes d'affection exclusive et désintéressée. La reine barbare appartient à une lignée bien différente. Elle est de ces ambitieuses que l'écrivain s'est souvent plus à nous dépeindre, de ces démons femelles consumés par le désir de dominer, prêts à tout ruiner pour se satisfaire et à périr même plutôt que d'accep-

ter la défaite. De ces harpies funestes, Cléopâtre est sans contredit celle qui a le plus d'ampleur et d'originalité. On peut donc la choisir comme prototype du genre.

Pour assouvir son goût effrené du pouvoir, elle combine, en véritable Orientale, la violence et la perfidie. Assez audacieuse pour tromper d'abord ses enfants et jusqu'à sa confidente, elle lève le masque avec hardiesse quand elle croit l'heure venue de tout oser, elle le reprend avec habileté, quand la ruse lui semble devoir réussir mieux que la force ouverte. Sans scrupules, sans affections, meurtrière de son mari et de ses fils¹, elle sait parler à s'y méprendre le langage de la plus tendre sollicitude maternelle. Pourtant, dans cette épouse assassine, dans cette mère dénaturée que la soif de régner dévore, gronde encore parfois la sourde voix des entrailles. Cléopâtre immole ses enfants, mais elle ne peut s'empêcher d'en frémir, et son trouble — il ne s'agit pas de remords — la rend plus tragique en lui conservant quelque chose d'humain. Mais elle étouffe cette agitation importune, marche de crime en crime, se précipite sans hésiter à sa propre perte pour

1. Cléopâtre ne tue pas son fils Antiochus, mais son intention était bien de l'empoisonner ainsi que Rodogune. Elle poursuit son but sans défaillance et si on la juge sur ses intentions, on peut lui imputer l'assassinat de son second enfant.

perdre ses fils ennemis avec elle, et trahie trop tôt par le poison trop rapide, meurt, l'imprécation à la bouche, dévoilant enfin toute sa haine furieuse, cherchant encore à nuire par sa malédiction de marâtre. Vaincue par les circonstances plutôt que par ses adversaires, elle conserve dans sa chute toute sa fierté hautaine, et cette reine scélérate atteint par sa volonté inflexible et son mépris de la mort à une sombre grandeur.

Fille des potentats d'Egypte, souveraine de Syrie par son mariage, Cléopâtre a d'abord exercé l'autorité suprême pendant l'absence et la captivité de son premier époux. Mais un usurpateur lui disputant la couronne, elle a vite compris, en politique avisée, qu'il fallait sacrifier l'enseigne du pouvoir pour le conserver en fait. Remariée à son beau-frère, elle eut vite raison du prétendant. Les sujets qui ne voulaient pas obéir à une femme, revinrent loyalement au frère de leur monarque. Elle sut bien alors rester la maîtresse véritable en éloignant ses fils et en menaçant Antiochus de leur retour. Pendant des années, elle put savourer paisiblement les délices de l'ambition satisfaite. Gouverner est devenu pour elle une nécessité impérieuse, sa seule joie, sa seule raison d'exister. Rien ne comptait plus, ni mari ni en-

fants, ou plutôt ils ne valaient que comme moyens de dominer.

Mais voici que Démétrius, le vrai roi, s'avise de revenir de chez les Parthes. Il triomphe de la résistance d'Antiochus, qui périt dans la bataille, et outragé de l'infidélité de Cléopâtre, il annonce son intention de la répudier. C'est la belle princesse Rodogune qui la remplacera sur le trône.

Cléopâtre connaît alors toutes les fureurs de la colère et de la haine. Ce n'est pas la femme qui souffre dans son amour-propre ; ce n'est pas l'épouse qui brûle de jalousie en se voyant préférer une rivale, c'est l'ambitieuse qui veut conserver le premier rang :

Sans violence aucune,
J'aurais vu Nicanor épouser Rodogune,
Si content de lui plaire et de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner ¹.

Tout est mort en elle, sauf son amour hypertrophié du pouvoir. Mais pour garder cette couronne qui lui est si chère, elle ne reculera pas devant le meurtre. Son mari est prêt à l'évincer, elle le supprime, elle le fait massacrer dans une embuscade. Cependant tout péril n'est pas écarté encore : les Parthes menacent de venger leur allié. Cléopâtre met alors en usage toute sa diplomatie

1. *Rodogune*, II, 2, 463-466.

de politique rompue aux intrigues. Elle se sert habilement de sa rivale, le précieux otage qu'en dépit de son aversion elle a su réserver. Elle s'engage par des serments solennels à rappeler ses fils, les héritiers de Démétrius. L'aîné deviendra roi et il épousera Rodogune.

Elle réussit à endormir les soupçons du roi parthe. Il s'éloigne et les jeunes princes rentrent d'exil.

Une fois encore, Cléopâtre doit faire un roi ; mais une fois encore, elle espère donner seulement les signes extérieurs de l'autorité et en retenir la jouissance effective. Elle compte aussi se venger de cette Rodogune qui a osé prétendre à la supplanter, de cette audacieuse qui de nouveau se dresse sur sa route :

C'est encor, c'est encor cette même ennemie,
Qui cherchait ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi ¹.

La reine juge l'instant propice aux représailles. Elle a su arrêter son « immortel courroux » tant que sa sécurité le lui commandait. Mais le danger est passé maintenant et elle peut rejeter tout déguisement inutile :

1. *Rodogune*, II, 1, 415-417.

Recours des impuissants, *haine dissimulée*,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Eclatez, il est temps, et voici votre jour ¹.

C'est là le cri de volupté triomphante de la passion, longtemps comprimée, et qui s'échappe enfin. Une telle animosité, dominée par une aussi grande maîtrise de soi, nous fait pressentir, dès les premiers actes de la tragédie, de quoi Cléopâtre sera capable.

Elle n'est pas certaine de garder le pouvoir, mais elle entend du moins satisfaire son ressentiment, employer ses dernières heures de souveraineté à tirer de son « imprudente rivale » une éclatante vengeance.

Croyant n'avoir plus besoin de ménagement, elle découvre sans vergogne ses projets à sa confidente. Elle n'a pas fait connaître jusqu'ici lequel de ses fils était l'aîné afin de gouverner à leur place :

Aucun des deux ne règne et je règne pour eux.

Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre at-
[tende,

De crainte de le perdre aucun ne le demande ;

Cependant je possède, et leur droit incertain,

Me laisse avec leur sort, leur sceptre dans la
[main ².

1. *Rodogune*, II, 1, 404.

2. *Id.*, II, 2, 446-450.

Elle doit maintenant « dévaler » du rang suprême ; mais elle a encore le privilège d'élire son successeur : ce sera celui qui deviendra l'instrument de sa haine :

...Je ferai régner qui me voudra servir ¹.

Toute l'âme de Cléopâtre se dévoile dans cette confession cynique, où elle se vante de ses crimes et de ses intrigues devant sa confidente terrifiée. Elle s'emporte contre cette « âme basse et grossière » qui n'avait rien su voir de ses menées, et qui condamne ouvertement ses cruels desseins.

Mais ses fils paraissent. Pour cette entrevue décisive, la reine ne veut négliger aucun moyen de réussite. Elle reprend le masque un instant ôté. Cette femme qui vient d'avouer son ambition sans mesure, sa haine inexorable, sa violence meurtrière ne paraît plus être que douceur et abnégation maternelle,

Son premier mot : « Mes enfants » semble un cri jailli du cœur. Il doit préparer les jeunes princes à accepter de bonne foi la profession de dévouement qu'elle leur détaille en comédienne consommée.

Elle meurt d'impatience de leur remettre enfin le sceptre si péniblement conservé pour eux, au prix de tant de sacrifices. Elle ne les a exilés que pour

1. *Rodogune*, II, 2, 502.

les soustraire aux embûches de Tryphon ; elle ne s'est remariée que parce que la révolte du peuple l'y obligeait et elle a bien pris soin de choisir son beau-frère, afin qu'il rendît ensuite la couronne aux fils de Démétrius. Quelle douleur elle a ressentie lorsque Antiochus, trompant son attente, s'est obstiné à rester roi !

Mais voici qui est plus difficile à faire admettre aux jeunes gens : l'assassinat de leur père. Aussi Cléopâtre, fourbe experte, ne présente-t-elle pas un essai de complète justification. Sa voix se brise ; l'émotion, regret du premier époux, chéri quand même, ou remords du meurtre accompli, l'oblige à s'interrompre. Elle ne peut sans trembler se souvenir du « coup » qui arrêta les poursuites de Nicanor ; elle n'ose pas non plus le qualifier. Fut-elle coupable ? Fut-elle vertueuse ? elle l'ignore. Mais elle est bien assurée de n'avoir agi que pour ses enfants :

Soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis ¹.

Quel autre mobile aurait-elle eu ? Elle est lasse du pouvoir et de ses misères, fatiguée de la vie et de ses tristesses ; elle eût trouvé un asile en Egypte auprès du roi son frère. Mais elle n'a pu supporter que les princes, après tant d'efforts de sa part, fus-

1. *Rodogune*, II, 3, 561-562.

sent frustrés de leur héritage. Nicanor voulait les déposséder au profit des enfants qui naîtraient de son second mariage, elle n'a pas hésité :

Je me crus tout permis pour garder votre bien ¹.

Et elle termine son habile plaidoyer par une invocation aux Dieux : Que ses fils aient tout l'avantage de son acte ; si cet acte appelle un châtiment, qu'elle seule le reçoive :

Daigne du juste Ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
Et n'épandre sur vous que des prospérités ².

C'est d'une hypocrite passée maître en son art. Aprippine ne fera pas mieux dans l'entretien célèbre de *Britannicus* où elle essaie de convaincre Néron qu'elle n'a travaillé que pour lui ³.

Aussi les princes se déclarent-ils « charmés » par un tel récit et prêts tous deux à laisser encore le pouvoir à Cléopâtre.

L'astucieuse souveraine ne croit pas beaucoup sans doute à un tel désintéressement ; mais elle voit dans la réponse de ses fils la possibilité d'un acheminement vers la proposition qui lui tient au

1. *Rodogune*, II, 3, 574.

2. *Id.*, II, 3, 579-582.

3. Dans ses *Remarques sur Rodogune*, Voltaire note que Racine a pu s'inspirer de cette scène.

cœur. Elle feint de penser qu'ils se dérobent par haine de Rodogune. Elle se reconnaît avec bonheur dans cette aversion pour la princesse parthe qui, transformée en victime expiatoire, devient tout-à-coup l'unique coupable. C'est à cause d'elle que Nicanor reniait ses enfants ; c'est à cause d'elle que Cléopâtre dut se défaire de son mari :

Rodogune, mes fils, le tua par ma main ¹.

Qu'on la punisse donc, et la reine, justifiée, retrouvera son innocence. C'est aux enfants de Démétrius que revient le soin de la vengeance et Cléopâtre la leur a réservée.

Le sophisme est bien un peu fort et Cléopâtre ne doit guère compter le faire admettre. Mais elle a trouvé la transition qu'elle cherchait entre son personnage de tendre mère et le meurtre qu'elle va réclamer.

Les travaux d'approche sont terminés. Elle a tout mis en œuvre pour stimuler l'amour filial des jeunes gens, pour les prévenir contre sa rivale. Elle en arrive maintenant aux arguments qui sont pour elle péremptoirs. Elle parle sans ambages et explique nettement le marché :

...Pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.

1. *Rodogune*, II, 3, 630.

Entre deux fils que j'aime avec même tendresse
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aî-
[nesse ¹.

Et pour être sûre d'être bien comprise, elle ajoute, martelant ses mots :

La mort de Rodogune en nommera l'aîné ².

La stupeur des deux princes lui montre bien qu'elle n'a pas partie gagnée. Mais elle ne lit pas encore dans leurs âmes et elle leur suppose des préoccupations politiques qu'ils sont loin d'avoir. Peut-être redoutent-ils le roi parthe. Elle s'empresse de les rassurer. Ses mesures sont prises, elle a des soldats tout prêts, et d'ailleurs le frère de Rodogune est retenu par d'autres ennemis.

Antiochus et Séleucus persistent dans leur mutisme et leur pâleur est significative. Cléopâtre perd patience ; sa violence native se fait jour. Elle interroge avidement ses fils. S'intéressent-ils à son esclave ? Haïssent-ils leur mère ?

Les princes se taisent toujours. La reine en vient tout de suite aux reproches et aux menaces. Elle traite ses enfants d'ingrats, veut leur faire craindre sa puissance. Elle a déjà fait un roi, elle est capable d'en refaire un autre.

Séleucus essayant de discuter, elle l'interrompt

1. *Rodogune*, II, 3, 641-644.

2. *Id.*, II, 3, 645.

au premier mot. Elle exige la gratitude, l'affection et l'obéissance de ses fils. Qu'ils suppriment Rodogune, proie méprisable sans doute, mais qu'importe, puisque c'est la victime qu'elle demande. A ses fils de la satisfaire. Et elle les quitte en leur rappelant la condition de l'accès au trône :

Point d'ainé, point de roi, qu'en m'apportant
[sa tête ¹.

L'autorité étant les « délices de son cœur » elle croit que la perspective de la couronne est le meilleur levier pour triompher des scrupules de ses enfants.

Elle se trompe dans ses calculs. Les jeunes princes ne sont pas tout à fait exempts d'ambition, mais l'amour l'emporte dans leur âme. Et la femme dont ils sont épris tous deux, c'est précisément cette Rodogune que leur mère leur commande d'immoler.

Cléopâtre, qui, dans ses plans, n'avait pas prévu cet obstacle, le soupçonne peut-être assez vite et elle va bientôt en avoir la révélation, par la bouche même de l'un de ses fils.

Elle a d'abord signifié son ultimatum aux deux princes réunis. Maintenant, appliquant la devise d'une autre ambitieuse célèbre : « Diviser pour

1. *Rodogune*, II, 3, 672.

régner », elle va entreprendre ses fils séparément et essayer de les jeter l'un contre l'autre.

C'est par Antiochus qu'elle commence. Elle lui demande d'une manière assez ambigüe si Séleucus est roi. Un moyen lui resterait à lui, moyen « fâcheux » et « incertain » de reconquérir le sceptre.

Elle se garde bien de préciser. Elle veut seulement sonder Antiochus, éveiller sa jalousie contre son frère et faire germer en lui, s'il se peut, la pensée d'un crime.

Mais la tentative n'a aucun succès. Antiochus, sans chercher à voir dans les finesses de la reine, sans perdre le temps en questions vaines, va droit à son but. Il croit encore qu'une mère ne pourra se résoudre à désespérer ses fils. Il essaie donc de fléchir Cléopâtre en lui découvrant son amour et celui de son frère pour Rodogune.

La reine prend un tel aveu pour une insulte. Antiochus est-il devenu insensé pour lui parler ainsi ? Elle lui reproche impétueusement son « aveugle fureur ».

Mais Antiochus n'est pas à bout d'arguments. Avec habileté, il s'autorise de Cléopâtre elle-même afin de justifier son attachement pour Rodogune. L'affection est née au cœur des jeunes gens sur l'ordre même de la reine qui leur présentait son otage. Leur devoir filial et leur ambition les pous-

saient ainsi vers cette princesse que l'un d'eux allait épouser pour rétablir la paix.

Cléopâtre admet que ce raisonnement n'est pas sans force ; mais elle rappelle que Rodogune fut d'abord une dangereuse ennemie pour les fils de Démétrius. Les princes auraient dû s'en souvenir. Enfin aujourd'hui, elle, leur mère, supplie et exige qu'on la venge :

Je presse, sollicite,
Je commande, menace et rien ne vous irrite ¹.

Comment pourrait-elle chérir encore des « fils dénaturés » qui la sacrifient à leur passion ?

Antiochus se disculpe et expose nettement sa ligne de conduite. Il ne méconnaît pas sa mère. Lui et son frère sont prêts à s'immoler pour elle, mais à s'immoler aussi pour Rodogune.

Qu'ils meurent donc pour cette ennemie, réplique Cléopâtre. Elle n'aura pour des ingrats ni larmes ni regrets.

Le jeune homme n'est pas ébranlé. Fils respectueux autant qu'amant fidèle, il se soumet à l'autorité de sa mère. Qu'elle le fasse périr s'il lui plaît, mais, qu'elle ne l'oublie pas, les armes de sa révolte n'auront été « que de faibles soupirs et d'impuisantes larmes ».

La reine comprend qu'il est inutile d'insister :

1. *Rodogune*, IV, 3, 1319-1320.

Ce ne sera jamais Antiochus qui la délivrera de Rodogune. Elle change alors de tactique. La force échoue, la perfidie réussira mieux peut-être. Elle feint de s'attendrir, de se rendre aux prières du prince :

Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs,
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs ¹.

Elle pardonne à Rodogune et l'accorde ainsi que le sceptre, à son fils bien-aimé :

C'en est fait, je me rends, et ma colère expire.

Rodogune est à vous aussi bien que l'Empire ².

Antiochus est d'abord un peu étourdi de tant de bonheur ; mais sa nature confiante l'entraîne vite à croire en Cléopâtre. La reine l'envoie vers sa princesse, non sans avoir tiré de lui une information précieuse : elle apprend qu'il est le préféré de Rodogune. Mais comment le naïf Antiochus se défierait-il de cette tendre mère qui comprend si bien l'impatience des amants et fixe au soir même la cérémonie nuptiale ?

Laonice, la bonne suivante de Cléopâtre, admire que la reine ait « vaincu sa colère ». Celle-ci ne veut plus d'autre confidente qu'elle-même et continue à jouer son rôle de femme compatissante à la douleur de ses enfants.

Une fois seule, elle donne libre cours à sa fureur,

1. *Rodogune*, IV, 3, 1353-1354.

2. *Id.*, IV, 3, 1355-1356.

verse des « pleurs de rage » et se promet de triompher de ce fils trop ingénu, de cette princesse trop adorée. Tout son ressentiment bouillonne et elle s'apprête à « plonger » ses victimes « en de nouveaux malheurs ».

Voici justement un allié possible : Séleucus, qu'elle a tenu à informer elle-même de l'avènement et du mariage de son frère. Elle va reprendre avec lui la manœuvre vainement essayée sur Antiochus. Elle tâche d'exciter la rancune du jeune homme, deux fois frustré dans ses affections et dans son désir du pouvoir. Mais la haine et le courroux de Cléopâtre sont trop forts pour qu'elle puisse les dominer entièrement ; elle joue moins serré qu'avec Antiochus. Aussi Séleucus, déjà moins crédule et moins bien disposé, n'a-t-il pas de peine à éventer la mine.

La reine lui annonce avec violence qu'elle a octroyé l'empire et Rodogune à Antiochus, malgré son droit d'aînesse à lui, afin de se venger de son attachement pour la princesse parthe et de son refus de servir sa mère. Elle lui prodigue les noms d'ingrat, de perfide et de lâche et appuie sur la préférence donnée par elle à Antiochus, pour bien retourner le poignard dans la plaie.

Mais Séleucus ne paraît pas autrement ému. Il avait déjà sacrifié le trône et Rodogune à l'amitié fraternelle.

Tant d'abnégation semble incroyable à Cléopâtre. Pour elle le calme de Séleucus est une feinte. Elle s'acharne donc à envenimer le dépit de son fils contre un rival qui l'emporte injustement sur lui.

Elle y met même trop d'insistance, et Séleucus voit dans son jeu. Pourquoi la reine s'efforce-t-elle de l'aigrir contre son frère ? Pourquoi surtout, si elle le punit, lui Séleucus, de sa passion pour Rodogune, récompense-t-elle Antiochus pour la même passion ?

Cléopâtre réplique qu'elle cherche seulement à connaître, pour la prévenir, la jalousie de Séleucus. Mais la seconde question est plus embarrassante et la reine ne peut plus que se retrancher derrière son caprice et son droit absolu. Enfin, passant de la défensive à l'attaque elle reproche sévèrement à Séleucus de se permettre de l'interroger :

D'ou vient qu'un fils, vers moi noirci de trahi-
[son,

Ose de mes faveurs me demander raison ? ¹.

Séleucus ne s'intimide pas. Il fait comprendre à la reine qu'il a deviné ses intentions et il se retire en lui affirmant qu'il restera loyal envers Antiochus.

1. *Rodogune*, IV, 6, 1465-1466.

Cléopâtre est atterrée. Elle escomptait bien que l'ambition et l'amour déçus lui donneraient un auxiliaire en Séleucus. La mutuelle affection des princes déjoue tous ses calculs :

Leur amour m'offensait, leur amitié m'accable,
Et contre mes fureurs, je trouve en mes deux fils,
Deux enfants révoltés et deux rivaux unis¹.

Quel est donc le prestige de cette Rodogune qui sait ainsi conserver deux soupirants fidèles et dévoués, même en sacrifiant l'un à l'autre ? La haine de Cléopâtre redouble. Elle avait détesté d'abord la rivale qui, en lui aliénant son mari, allait la précipiter du trône et la ravalier au rang de sujette. Maintenant elle abhorre bien davantage la femme qui lui ravit ses enfants. Cléopâtre a d'une mère, sinon la tendresse, du moins la foi en son autorité, en son droit de possession. Ses fils, qu'elle a créés, lui appartiennent ; ils sont son bien, ses instruments. Et voici qu'une étrangère, déjà son ennemie, les lui enlève. La jalousie gronde en elle ; l'éternelle jalousie de la mère contre l'amante de son fils, contre l'intruse qui prend la première place dans un cœur où elle régnait jusque-là. Et cette jalousie bien féminine vient compliquer le ressentiment de la dominatrice menacée dans sa puissance.

1. *Rodogune*, IV, 7, 1476-1478.

Un furieux désir de vengeance emporte Cléopâtre. Elle châtierà l'audacieuse impudente. Elle sait bien que pour y réussir, elle devra atteindre ses fils ; mais cela même ne l'arrête pas. Elle est résolue, malgré la révolte de l'instinct qui lui remontre sourdement qu'elle va frapper sa propre chair :

Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéissent,
Fais-les servir ma haine ou consens qu'ils périssent.^{1.}

Pour s'étourdir, elle ne veut plus voir en ses enfants que les fils d'un époux détesté, qu'elle a immolé déjà :

J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux^{2.}

Le soin de sa conservation s'ajoute encore à sa colère. Il faut qu'elle se hâte, puisque déjà Séleucus découvre sês menées. Elle se lance donc frénétiquement dans la voie impie. Le vertige des grandes passions dévastatrices s'est emparé d'elle, et ses dernières lueurs d'attachement maternel sombrent dans la trouble ivresse du meurtre qu'elle médite :

Allons chercher le temps d'immoler mes victimes
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes^{3.}

1. *Rodogune*, IV, 7, 1491-1492.

2. *Id.*, IV, 7, 1490.

3. *Id.*, IV, 7, 1495-1496.

Bien vite, elle se débarrasse de Séleucus qu'elle transperce d'une flèche. Après l'assassinat, elle n'éprouve aucun remords ; elle est toute à la joie d'avoir supprimé l'un de ses trois adversaires :

Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un en-
[nemi ¹.

Déjà, la moitié de son œuvre est accomplie ; elle triomphe d'un fils comme elle avait triomphé de son père. Au poison maintenant de la délivrer d'Antiochus et de Rodogune, de lui assurer la tranquille jouissance du trône.

Mais sur le point d'immoler son dernier enfant, pour lequel elle avait peut-être une préférence inavouée, elle ne parvient pas à étouffer tout frémissement de pitié, d'affection ou d'horreur. Elle s'emporte contre ce « ridicule retour d'une sotte vertu ». Elle insulte cette « tendresse dangereuse autant comme importune » ; mais elle n'oublie pas pour cela qu'Antiochus est son unique rejeton, les « restes de « son » sang ». Pour lutter contre son agitation, elle s'efforce de ne voir en son fils que l'époux et le soutien de sa rivale, l'héritier d'un mari coupable et détesté. Son intérêt personnel l'oblige aussi à empêcher qu'Antiochus ne soit roi :

1. *Rodogune*, V, 1, 1497.

...C'est trop me négliger

Que te laisser sur moi père et frère à venger ¹.

Elle va donc achever son dessein, même si elle court à sa propre ruine. Son peuple, le roi parthe, les dieux même pourront la punir de son forfait, mais qu'importe, si elle abat sa rivale :

Tombe sur moi le ciel pourvu que je me venge ².

Cléopâtre, qui a d'abord exécré Rodogune par amour de l'autorité, est maintenant prête à perdre la couronne et la vie pour satisfaire sa haine. Par un phénomène psychologique bien connu, ce qui était d'abord moyen ou conséquence, devient l'intérêt prédominant. Cléopâtre ne respire plus que vengeance ; sa propre mort ne l'effraie pas si elle l'emporte sur ses adversaires :

Il est doux de mourir après ses ennemis ³.

Le sort le plus terrible serait pour elle de devenir la sujette de Rodogune ; le trépas n'est rien à côté.

Mais voici Laonice qui annonce l'approche des époux radieux :

D'une grâce en tous deux tout auguste et royale

Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale ⁴,

la coupe même que Cléopâtre a empoisonnée.

1. *Rodogune*, V, 1, 1521-1522.

2. *Id.*, V, 1, 1532.

3. *Id.*, V, 1, 1534.

4. *Id.*, V, 2, 1543-1544.

Le récit complaisamment fait par la confidente de la joie du peuple, impatient d'avoir ses jeunes souverains, doit être une torture pour la reine-mère, si oubliée dans l'allégresse générale. Déjà, elle est dépossédée.

Rien ne décèle pourtant sa colère. Elle est toute armée pour la grande scène d'inexpiable fourberie qui va s'ouvrir. Avec une tendre sollicitude, elle s'est enquisse de l'arrivée des fiancés :

Viennent-ils, nos amants? ¹

Lorsqu'ils entrent, elle les reçoit avec la douce émotion d'une femme joyeuse et fière de la grandeur de son fils :

Approchez mes enfants ².

Dès maintenant, Rodogune est une fille pour elle, et elle espère bien gagner son cœur. Quant au respect, c'est Cléopâtre qui le doit aux nouveaux monarques.

Et la cérémonie commence, dont le décorum contraste avec les protestations d'obéissance d'Antiochus : Cléopâtre se place au-dessous des deux fauteuils royaux, juste au même rang que l'ambassadeur des Parthes. Ce léger détail ne passe pas

1. *Rodogune*, V, 2, 1539.

2. *Id.*, V, 3, 1559.

pour elle inaperçu. C'est l'instant où elle envoie Laonice chercher la coupe fatale.

Jamais l'ambitieuse n'a été plus maîtresse d'elle-même. A l'heure où elle joue sa suprême partie, elle ne trahit aucune hésitation, aucune défaillance. D'une voix ferme, en présence du peuple réuni, du représentant des alliés, elle remet solennellement le pouvoir à son fils. Jamais discours officiel ne fut moins sincère, plus majestueux et plus artistement présenté. Et l'ambassadeur, convaincu de la bonne foi de la reine, est prêt à en informer son gouvernement.

Cléopâtre presse maintenant la célébration du mariage. Alliant dans son geste la dignité royale à l'affection maternelle, souriante, sans remords, elle présente à son fils le breuvage mortel :

Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la loi conjugale.
Puisse-t-elle être un gage envers votre moitié
De votre amour ensemble et de mon amitié!¹

Elle sait que les minutes sont comptées ; aussi pousse-t-elle Antiochus à faire hâte. Le souverain s'étonne de l'absence de Séleucus. Cléopâtre qui avait prévu la question, a une réponse toute prête : Le jeune homme n'ose pas supporter la vue du bonheur de son frère.

1. *Rodogune*, V, 3, 1591-1594.

Antiochus prend la coupe ; mais Timagène, le gouverneur des deux princes, apparaît. Cléopâtre comprend aussitôt que ce qu'elle redoutait s'est produit : Le meurtre est découvert. Elle veut imposer silence à l'arrivant ; mais le roi lui ordonne de parler, et Timagène annonce que Séleucus n'existe plus.

La reine paie d'audace. Elle étale son chagrin à la nouvelle de ce coup de désespoir qu'elle craignait : Son fils n'aura pu survivre à la perte de celle qu'il chérissait trop.

C'est là une interprétation vraisemblable et qu'elle devait tenir en réserve. Mais la victime a parlé avant d'expirer. Le témoin écarte donc l'hypothèse avancée par Cléopâtre. Conservant toute sa présence d'esprit, elle cherche à parer ce nouveau coup, à faire soupçonner Timagène lui-même.

Mais Antiochus connaît son gouverneur de longue date et s'en rapporte au récit qu'il lui fait des dernières paroles de Séleucus. Paroles mystérieuses et troublantes. Le moribond accusait « une main qui... fut bien chère » à son frère et à lui-même.

Une telle phrase ne peut désigner que Rodogune ou Cléopâtre. Le roi les suspecte l'une et l'autre et il exhale sa douleur et son incertitude.

Les deux femmes se récrient. Pour Antiochus, accablé de la mort de son frère, atterré plus encore

d'apprendre que sa fiancée ou sa mère est si criminelle et d'ignorer laquelle est la coupable, il veut mettre fin à ses jours. Il évitera ainsi un nouveau forfait à son ennemie et la servira contre lui-même.

Rodogune et Timagène préviennent son emportement. Pour Cléopâtre, quand elle est certaine qu'on empêchera le jeune prince d'attenter à sa vie, elle le conjure elle aussi de « régner ».

Mais c'est pour lui un tourment intolérable d'avoir toujours à redouter sa femme ou sa mère. Qu'on dissipe ses doutes ou qu'on lui permette de périr.

C'est une mise en demeure de justification. Cléopâtre s'empresse de prendre la parole pour se défendre et attaquer. Elle met en œuvre toute sa fertilité d'esprit. Elle, qui a essayé d'abord de faire croire au suicide de Séleucus, puis d'orienter les soupçons vers Timagène, va clairement démontrer maintenant que le prince n'a pu être assassiné que par Rodogune.

Dans un préambule habile elle rappelle à Antiochus qu'elle vient de le nommer roi. Elle peint sa douleur d'infortunée, privée d'un enfant, et n'ayant pas même le réconfort des consolations de l'autre. Bien plus, elle doit se justifier, tout comme une étrangère — elle oublie de dire que cette étrangère est une fiancée. — Mais elle s'incline avec respect devant son fils, son juge et son roi.

Ayant ainsi pris soin d'émouvoir la reconnaissance et la compassion du prince, de se concilier son amour-propre, elle passe à l'offensive. Elle accuse formellement Rodogune, l'adversaire qui, en dépit des apparences, n'a pas pardonné. Cléopâtre prévoyait de tels malheurs, mais Antiochus n'a pas voulu l'en croire, et elle a cédé à ses vœux.

Elle s'adresse maintenant à Rodogune, lui reprochant de la priver de son « unique et faible appui », elle, pauvre « mère opprimée ». Elle n'aura plus à qui recourir, puisque son juge appartiendra à Rodogune. Hélas peut-être ne se gardera-t-il pas lui-même des embûches d'une épouse traîtresse.

Cette insinuation perfide doit éveiller chez le jeune homme le souci de sa propre existence et le disposer favorablement pour sa mère.

Celle-ci se pare de son titre, elle s'en protège comme d'une cuirasse, en même temps qu'elle flagelle Rodogune de l'évocation des inimitiés premières :

Enfin, je suis leur mère et vous leur ennemie ¹.

Le passé témoigne en faveur de la reine contre la princesse Parthe :

1. *Rodogune*, V, 4, 1727.

J'ai recherché leur gloire et vous leur infamie,
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez
Votre abord en ces lieux les eût déshérités ¹.

C'est donc Rodogune qu'Antiochus doit présumer coupable. Cléopâtre croit son argument sans réplique et elle met son antagoniste au défi de le réfuter.

Bien qu'elle affirme que « l'innocence étonnée » ne sait pas se défendre, la princesse est pourtant de taille à répondre. Elle relève les contradictions de Cléopâtre qui, après avoir accusé Timagène, accepte son récit lorsqu'elle le trouve favorable. Elle ne manque pas non plus d'ajouter que si la reine s'est déjà dé faite d'un mari, elle a bien pu sacrifier un fils.

Antiochus n'est convaincu ni par l'une ni par l'autre. Il n'oublie pas que Rodogune, elle l'admet d'ailleurs de bonne foi, lui avait demandé la tête de sa mère. Elle lui paraît à cette heure aussi capable du crime que Cléopâtre. Mais il renonce à éclaircir un mystère si terrible. Il veut marcher les yeux fermés vers son destin ; il sera frappé lui aussi, mais il s'y résigne. Et il prend la coupe pour commencer la cérémonie nuptiale.

Rodogune s'interpose. Elle consent à être suspecte au même titre que la reine, mais qu'Antio-

1. *Rodogune*, V, 4, 1728-1730.

chus se garde des deux. La coupe vient de Cléopâtre, il faut s'en défier.

A la minute où elle allait accomplir son dessein, Cléopâtre trouve donc sa rivale en travers de sa route. Elle bouillonne de colère, s'indigne d'une telle audace :

Qui m'épargnait tantôt, ose enfin m'accuser¹.

C'est le duel sans merci entre les deux femmes. Rodogune ne recule pas. Elle exige qu'on essaie le breuvage sur un esclave.

La reine n'a pas une seconde d'hésitation. Elle se saisit de la coupe fatale et la porte à ses lèvres. Elle est bien certaine de faire ainsi périr ses ennemis avec elle. Une seule idée semble la préoccuper : Démentir les soupçons de Rodogune :

...Eh bien, redoutez-vous

Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?

J'ai souffert cet outrage avec patience².

Persuadé par son geste, Antiochus allait la suivre, mais le poison trop rapide révèle trop tôt son œuvre. La reine, confondue, va expirer sans avoir exécuté sa vengeance.

A se trouver impuissante et vaincue, Cléopâtre s'emporte jusqu'à la fureur. Toute sa haine inas-

1. *Rodogune*, V, 4, 1785.

2. *Id.*, V, 4, 1793-1794.

souvie se démasque et se dégorge. La misérable repousse son fils qui veut la secourir, lui crache au visage son regret de ne pas l'entraîner dans sa perte. Elle a du moins la joie

De ne voir point régner « sa » rivale en « sa »
[place ¹.

Le sceptre qu'Antiochus va enfin posséder, elle le lui lègue comme un présent funeste, goûtant une volupté satanique à lui jeter à la face tous les meurtres qui lui ont donné le trône :

Règne, de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père et d'un frère et de moi ².

Râlant d'agonie et toute couverte de la sueur des mourants, elle cherche encore à blesser. Elle n'a plus que la ressource de former des vœux. Mais le ciel exauce, dit-on, les imprécations d'une mère. Avec une ivresse de damnée, elle appelle sur ses enfants détestés le courroux des dieux : Qu'ils soient punis de ses propres forfaits, que leur union soit pour eux une longue suite de tourments. Et dans un atroce raffinement de cruauté elle aspire à plus encore : Revivre dans la postérité d'Antiochus :

1. *Rodogune*, V, 4, 1816.

2. *Id.*, V, 4, 1817-1818.

...Pour vous souhaiter tous les malheurs ensem-
[ble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressem-
[ble! ¹.

Il ne lui reste qu'à mourir et elle le désire éper-
dûment :

Je maudirais les Dieux s'ils me rendaient le
[jour ².

Dans sa rage brûlante et son orgueil toujours
entier, elle n'éprouve qu'une crainte : celle de
s'abattre devant ses ennemis. Et elle demande à sa
confidente qu'on l'emporte :

Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds ³.

Cette héroïne d'une énergie et d'une superbe si
cornéliennes a, comme on le sait, un original his-
torique. Le poète n'a pas manqué, à son habitude,
de citer ses auteurs, qu'il utilise d'ailleurs sans les
copier servilement.

Sa Cléopâtre était fille d'un roi d'Egypte, un
certain Ptolémée Philométor qui l'unit d'abord en
grande pompe à un Alexandre Bala ⁴. Ainsi la
reine eut trois maris et les historiens lui reconnais-

1. *Rodogune*, V, 4, 1823-1824.

2. *Id.*, V, 4, 1826.

3. *Id.*, V, 4, 1830.

4. JOSÈPHE. *Antiquités judaïques*, XIII, IV-1.

sent quatre ou cinq enfants¹. Mais Corneille simplifie ; il s'en tient aux deux époux et aux deux fils indispensables à sa tragédie.

Pour le mariage de Cléopâtre avec Antiochus, le poète avait le choix entre deux interprétations. D'après Appien, c'est le dépit qui inspira la reine, elle voulut se venger de l'union contractée par Démétrius avec Rodogune. Selon Josèphe, Cléopâtre épousa son beau-frère par nécessité politique, pour résister à l'usurpateur Tryphon :

« Comme le frère de Démétrius, Antiochus, surnommé Soter, errait sans qu'aucune ville le reçut, à cause de Tryphon, Cléopâtre l'appela auprès d'elle en lui offrant sa main et la royauté. Elle faisait à Antiochus ces propositions en partie sur le conseil de ses amis, en partie dans la crainte que quelques habitants de Séleucie ne livrassent la ville à Tryphon² ».

C'est cette version que Corneille, guidé par la logique du rôle, adopte dans ses grandes lignes. Une ambitieuse telle que Cléopâtre doit n'avoir qu'une préoccupation, conserver le pouvoir.

Tous les historiens n'imputent pas non plus à Cléopâtre le meurtre de son mari. Justin et Josè-

1. JUSTIN, *Histoires philippiques*, XXXVIII, parle d'une fille de Démétrius qui accompagnait Antiochus dans son expédition et que Phraates, le roi des Parthes, épousa. Justin ne nomme pas la mère de cette princesse ; on peut conjecturer que c'est Cléopâtre.

2. JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, XIII, VII

phe disent seulement qu'elle l'abandonna après sa défaite. Mais d'après Appien, la jalousie poussa Cléopâtre à assassiner Démétrius, comme elle l'avait incitée à se remarier ¹.

Ici encore l'auteur adopte et modifie l'hypothèse qui donne le plus de cohérence à son personnage. On voit avec quelle indépendance de jugement et quelle sûreté de psychologue, il suit tour à tour l'une ou l'autre de ses autorités.

Enfin, il transforme à son propre gré les conditions de la mort de Cléopâtre. On sait qu'Antiochus obligea sa mère à boire la coupe empoisonnée qu'elle lui tendait. Corneille a remplacé l'assassinat par un suicide volontaire et il nous donne lui-même ses raisons :

« Si j'eusse fait voir cette action (la mort de Cléopâtre) sans y rien changer, c'eût été punir un parricide par un autre parricide : on eût pris aversion pour Antiochus, et il a été bien plus doux de faire qu'elle-même, voyant que sa haine et sa noire perfidie allaient être découvertes, s'empoisonne dans son désespoir à dessein d'envelopper ces deux amants dans sa perte en leur ôtant tout sujet de défiance ² ».

Le poète eût pu ajouter, ce qu'il sous-entend d'ailleurs peut-être, que Cléopâtre, se précipitant elle-même à sa ruine pour entraîner ses ennemis

1. APPIEN, *Histoire romaine. Les guerres de Syrie*, XI.

2. *Discours de la Tragédie et des moyens de la traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire.*

avec elle, prend beaucoup plus d'ampleur et de tragique beauté.

Pour terminer l'examen des matériaux que Corneille pouvait puiser dans ses auteurs, ajoutons qu'il rencontrait chez eux de nombreux exemples du rôle important joué par les femmes, par les veuves surtout, en Egypte, en Syrie et en Palestine au temps de Cléopâtre, c'est-à-dire au deuxième siècle avant Jésus-Christ.

Un grand-prêtre juif donne en mourant toute l'autorité à sa femme. Leur fils l'emprisonna et la laissa mourir de faim, parce qu'elle lui disputait le pouvoir.

Un Ptolémée d'Egypte lègue son royaume à son épouse et à celui de leurs fils qu'elle préférerait. Ce fait a pu inspirer au poète une particularité importante de *Rodogune*, le privilège qu'a Cléopâtre de désigner l'aîné de ses enfants, en réalité de choisir celui qu'elle veut nommer roi.

La souveraine égyptienne dont nous venons de parler, une Cléopâtre elle aussi, lutta sans trêve contre son fils. Elle tramait sa mort quand il la prévint et la fit tuer.

Mais si Corneille trouvait chez les historiens l'atmosphère de sa tragédie et les éléments constitutifs de son héroïne, il lui restait à lui donner la vie. Cléopâtre n'a pas, chez Justin ou chez Appien, le relief et l'individualité puissante qu'elle prend

dans *Rodogune*. Elle se confond presque au contraire avec son homonyme et d'autres reines aussi féroces et aussi effrénément éprises du pouvoir. Rivalités d'ambition, divorces, assassinats d'une femme ou d'un mari, d'un fils ou d'une mère, par le fer, le poison ou la faim, ce sont jeux de princes chez les Syriens et les Egyptiens leurs alliés. Dans cette monotone accumulation de forfaits, Cléopâtre se distingue à peine.

Aussi comprend-on assez facilement la prédilection avouée par le poète pour *Rodogune*. Il trouvait en effet dans ses sources les conditions d'une pièce selon son goût : assez de renseignements pour fournir une base solide à son œuvre, assez peu pour qu'il ait toute liberté de créer ses personnages. On se rappelle que Corneille ne se pique pas d'être historien. Ce qu'il demande à l'histoire, c'est la justification des êtres et des faits exceptionnels qu'il aime à représenter¹. Mais en véritable artiste, il se plaît à modeler ses héros à son gré, à les marquer de sa griffe.

1. « Les grands sujets qui remuent fortement les passions et en opposent l'impétuosité aux lois du devoir ou aux tendresses du sang doivent toujours aller au-delà du vraisemblable et ne trouveraient aucune croyance parmi les auditeurs, s'ils n'étaient soutenus ou par l'autorité de l'histoire qui persuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces mêmes auditeurs déjà tout persuadés. » — *Discours de l'utilité et des parties du poème dramatique*.

Les critiques littéraires ont surtout considéré Cléopâtre comme appartenant en propre à Corneille et à ce titre ils l'ont quelquefois jugée fort sévèrement.

Les objections qu'on lui a faites peuvent se ramener à deux chefs, d'ailleurs voisins : On lui a reproché d'être trop odieuse, et de ne pas agir selon la vraisemblance.

Voltaire, qui pour la circonstance, affecte une vertueuse candeur, déclare ne pouvoir admettre autant de scélératesse :

« Je ne vois aucune nécessité pressante, écrit-il, qui puisse forcer Cléopâtre à se défaire de ses deux enfants. Antiochus est doux et soumis, Séleucus ne l'a point menacée. J'avoue que son atrocité me révolte et quelque méchant que soit le genre humain, je ne crois pas qu'une telle résolution soit dans la nature ¹ ».

Mais Voltaire oublie que le personnage est historique. Corneille, s'il complique l'intrigue, ne prête pas plus de forfaits à son héroïne que les historiens ne lui en attribuent.

Autant que Voltaire, Lessing montre un scepticisme indigné. Cléopâtre n'est pas conforme à son idéal féminin. Passe encore si l'amour déçu l'inspirait ; mais une reine ambitieuse n'est pas « naturelle » :

1. *Remarques sur Rodogune*, IV, 7, 16.

« La nature a formé le sexe féminin pour l'amour et non pour la violence ; il doit éveiller la tendresse et non la crainte ; il doit tirer sa puissance de ses charmes ; il ne doit régner que par les caresses et ne doit prétendre à la domination qu'autant qu'il est capable d'en jouir ¹ ».

La barbare orientale jugée d'après ce canon amoureux ! Lessing n'évite pas ici les deux écueils qui menacent les commentateurs : le ridicule et l'incompréhension. Libre à lui de préférer à une souveraine criminelle une douce amante, mais condamner un personnage parce qu'il n'est pas construit selon vos goûts propres, c'est tout simplement méconnaître la première règle de la critique, qui est de s'objectiver.

Si Lessing avait un peu feuilleté l'histoire, s'il s'était borné même à la lecture de Justin ou d'Appien d'Alexandrie, les sources de Corneille, il aurait vite acquis la certitude que des femmes telles que Cléopâtre se rencontrent « plus d'une fois en mille ans ». Sans doute elle reste une créature d'exception, mais c'est le droit du poète de choisir ses modèles parmi les types humains les plus répandus ou les plus rares.

Il n'y a donc pas lieu de blâmer, comme on l'a fait, « la cruauté gratuite que l'auteur prête à Cléo-

1. *Dramaturgie de Hambourg*, 35^{me} soirée, trad. Crouslé, p. 149.

pâtre » ¹. Corneille n'a pas noirci à plaisir son personnage et il était parfaitement justifié à en faire, non une épouse dépitée comme le voulait Lessing, mais une orgueilleuse affamée de domination. Le critique allemand reproche au poète de n'avoir pas suivi l'histoire où la jalousie inspirait tous les crimes de Cléopâtre. Pour soutenir une telle affirmation, Lessing appelle sans doute l'histoire, l'unique passage reproduit par Corneille dans l'avertissement et l'examen de *Rodogune*. On se rappelle que les historiens n'interprètent pas de la même façon les actes de la reine de Syrie. Si Appien voit en elle une femme irritée de l'abandon de son mari, Justin la considère comme une ambitieuse. Selon ce dernier, elle tua son fils Séleucus parce qu'il avait pris la couronne sans son consentement. Quant à Antiochus, elle le nomma roi en comptant bien conserver pour elle toute l'autorité. Plus tard, elle complota contre lui parce que sa victoire sur un certain Alexandre lui portait ombrage. C'est alors qu'il l'obligea à boire elle-même le poison qu'elle lui destinait ².

N'est-ce pas là exactement la reine sans scrupules et assoiffée de pouvoir que Corneille a voulu peindre ?

1. A. MÉZIÈRES, *Introduction à la Dramaturgie de Hambourg* de Lessing, trad. Crouslé, p. xiii.

2. JUSTIN, *Histoires philippiques*, XXXVI.

Une fois admise la cruauté foncière de la reine de Syrie, il reste à examiner d'autres objections exprimées par La Motte, Voltaire, l'inévitable Lessing et La Harpe, qui répète Voltaire¹. Ces critiques visent principalement l'offre faite par Cléopâtre à ses fils : tuer Rodogune pour devenir roi. La reine n'avait nul besoin de se défaire de Rodogune, remarque Voltaire. D'ailleurs elle aurait dû soupçonner l'amour de ses enfants pour la princesse parthe. De plus, comment espérait-elle que des princes vertueux consentiraient à un crime horrible : « Est-il possible que Cléopâtre, qui doit connaître les hommes, ne sache pas qu'on ne fait point de telles propositions sans avoir de très fortes raisons de croire qu'elles seront acceptées... Cléopâtre n'est point réduite à faire assassiner Rodogune et encore moins à la faire assassiner par ses fils »².

Geoffroy, Hémon et Faguet ont répondu à ces objections³. Ce n'est pas par *besoin*, mais par

1. LA MOTTE, *Les Paradoxes littéraires de Lamotte*, édition Jullien, page 487. — VOLTAIRE, *Commentaire sur Rodogune*. — LESSING, *Dramaturgie de Hambourg*, 35^{me} soirée, trad. Crouslé, p. 152 et suivantes. — LA HARPE, *Cours de littérature*, t. VII, p. 170.

2. VOLTAIRE, *Remarques sur Rodogune*, II, 3, 122.

3. GEOFFROY, *Cours de littérature dramatique*, t. 1, p. 166 et suivantes. — HÉMON, *Théâtre de P. Corneille*, t. III. Introduction à Rodogune, p. 41. — FAGUET, *Propos de théâtre*, tome II, p. 82 et suivantes.

haine, que Cléopâtre veut perdre Rodogune. Aveuglée par sa passion, elle pouvait ne pas s'imaginer que ses fils allaient s'éprendre de leur ennemie. Et c'est précisément parce qu'elle connaît les hommes qu'elle pensait que l'offre d'un trône séduirait les deux jeunes gens. Certes elle avait la ressource de se venger sans l'aide des princes, mais elle cherchait à s'attacher par le meurtre celui de ses enfants qui allait lui succéder. « Un moyen de le dominer, c'est de le lier à elle par un crime. Désormais elle le tiendra comme le criminel tient le complice ⁴ ».

Ajoutons que Cléopâtre est *obligée* de quitter le pouvoir. Elle ne semble guère avoir la faveur populaire ; les Syriens attendent impatiemment leur nouveau monarque. Elle a donc tout intérêt à s'assurer avant de transmettre la couronne, des dispositions de celui qui la remplacera. Si elle peut faire de lui l'instrument de sa haine, elle est bien certaine de l'impunité et du maintien de son influence.

Il faut franchement reconnaître certaines invraisemblances dans l'intrigue de *Rodogune*, par exemple le mystère, à demi éclairci seulement, sur le meurtre de Séleucus. Il faut confesser aussi que

1. FAGUET, *Propos de théâtre*, tome II, page 84.

les règles du théâtre classique resserrent en quelques heures des événements qui, moins précipités, paraîtraient plus admissibles. En ce qui concerne le rôle même de Cléopâtre, on peut encore concéder à Voltaire et à Lessing que les confidences de la reine à Laonice sont assez imprudentes. Les conventions de la tragédie appelaient ces confidences pour nous montrer la reine sous son vrai jour avant que nous la voyions mentir et dissimuler devant ses fils. Un peu d'imprudence ne mesied d'ailleurs point à cette femme emportée qui ne sait pas toujours maîtriser sa passion. Admettons encore avec Voltaire que Cléopâtre — ou Corneille — abuse parfois du monologue. Mais là s'arrêtent les reproches justifiés. Sur le point essentiel de la discussion, la proposition de la reine à ses fils de tuer Rodogune pour obtenir le sceptre, on peut soutenir que Corneille triomphe. Cette proposition était tout à fait vraisemblable, étant donnés le caractère du personnage et les circonstances où il se trouve.

Mentionnons en terminant notre étude l'ingénieuse interprétation d'Emile Faguet qui voit en Cléopâtre une femme toujours éprise de son premier mari et poursuivant Rodogune par haine d'épouse délaissée. Cléopâtre et Rodogune se détestent d'après lui, parce que toutes deux aimaient Nicanor :

« Cette haine pure, cette double haine pure, prenant sa source dans un souvenir et non pas dans une réalité, prenant sa source donc dans l'âme et non pas dans les yeux ou dans les sens, cette double haine est d'une grandeur tragique incomparable, c'est de l'Eschyle ¹ ».

C'est de l'Eschyle peut-être, mais notre analyse détaillée du rôle montre assez que cela ne nous paraît pas être du Corneille. En choisissant parmi les indications contradictoires des historiens, le poète pouvait faire de Cléopâtre, soit une femme jalouse, soit une ambitieuse affamée d'autorité. Il nous semble qu'il s'est décidé pour la seconde. Cléopâtre déclare textuellement qu'elle ne recherche que le pouvoir, les « délices de son cœur », et qu'elle n'avait cure de l'amour de Démétrius pour la princesse parthe ².

Certes, au cours de sa première entrevue avec ses fils, elle semble se troubler au souvenir de Nicanor. Mais on ne peut pas plus ajouter foi à ce reste apparent de tendresse conjugale qu'à ses protestations d'amour maternel si vite et si terriblement démenties. Lorsque Cléopâtre ne dissimule pas, qu'elle parle à cœur ouvert, à sa confidente ou à elle-même, *jamais* elle ne confesse d'attachement

1. *Ouvrage cité*, page 82.

2. Revoir les vers cités : « Sans violence aucune... » II, 2, 463-466.

pour Démétrius. Seule, la puissance a ses désirs et ses regrets.

Au témoignage de la reine, on peut ajouter celui de Corneille lui-même. Il appelle Cléopâtre une « ambitieuse mère » ¹. Il dit qu'elle veut assassiner ses enfants « de peur de leur rendre leur bien » ². Et voici qui est encore plus formel :

« Cléopâtre dans *Rodogune* est très méchante ; il n'y a point de parricide qui lui fasse horreur, pourvu qu'il la puisse conserver sur un trône qu'elle préfère à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent » ³.

Pas plus que Cléopâtre ne nous semble une épouse irritée, elle ne nous paraît une héroïne racinienne. Faguet découvre dans *Rodogune* « vingt ans avant Racine... une tragédie toute racinienne ». Il y voit « la passion pure menant l'être humain rudement et brutalement, droit vers son but » ⁴.

Mais Cléopâtre, tout comme Camille, une passionnée elle aussi, est selon nous, essentiellement cornélienne par l'accord, on pourrait presque dire l'identité de sa volonté et de sa passion. Elle est

1. *Examen de Rodogune*.

2. *Discours de la tragédie et des moyens de la traiter selon le vraisemblable ou le nécessaire*.

3. *Discours de l'utilité et des parties du poème dramatique*.

4. Ouvrage cité page 87.

un des plus éclatants exemples de ces « passionnés volontaires » ¹, si fréquents dans le théâtre de Corneille, et qui en sont pour nous le personnage type. Nous y reviendrons dans notre conclusion.

1. L'expression est de M. Lanson.

BÉRÉNICE

C'est une héroïne peu connue que la Bérénice de Corneille. Entre le personnage historique et la jolie création de Racine, elle disparaît, enveloppée dans le mépris où l'on tient *Tite et Bérénice*. Le procès de la pièce est fait depuis longtemps ; beaucoup se croient quittes envers elle en répétant que le vieux Corneille ne fit que donner à son jeune rival l'occasion d'un facile triomphe sur un sujet si complètement racinien.

Il ne s'agit pas ici sans doute d'une tentative de complète réhabilitation. Il est indéniable que la tragédie de Racine est supérieure, dans son ensemble, à celle de Corneille. Mais tout n'est pas à dédaigner dans l'œuvre du vieux lion, et le caractère de Bérénice mérite certes d'être étudié.

Personnage essentiellement cornélien par sa

fierté et sa volonté souveraine, elle l'est encore par la qualité de son affection. C'est une sœur aînée des Chimène et des Pauline, plus altière parce qu'elle est reine, plus résignée parce qu'elle a plus vécu, mais aussi tendre, aussi généreusement dévouée que la fiancée de Rodrigue ou l'épouse de Polyeucte.

Le poète nous la présente d'ailleurs à un autre moment de sa vie sentimentale. Chimène n'en était qu'au printemps de l'amour, elle en éprouvait les impatiences et les désirs juvénils ; Pauline, en plein été de la passion, en ressentait les ardeurs brûlantes ; Bérénice est arrivée à l'automne, elle savoure ses splendeurs fragiles, elle en connaît aussi les mélancolies, les regrets et les tristes appréhensions de l'hiver proche et glacé.

Il est lointain déjà le temps où la belle Juive, dans sa luxueuse cour de Césarée, subjuguait le jeune général romain et s'attachait à lui sans retour. Alors, dans les premiers ravissements du bonheur, avide de tout donner avec elle-même à celui qui la charmait, elle dépensait pour lui sans compter ses trésors, son crédit, son armée ; elle méprisait sa nation et son Dieu, aussi emportée que la Camille d'*Horace*, méconnaissant comme elle sa patrie, et plus coupable puisqu'elle est souveraine.

Elle caresse bientôt le projet, imprudent et

généreux, d'élever son héros plus haut qu'elle, plus haut que tous les autres. Elle cherche à faire de lui un héritier d'empereur, le futur maître du monde. Et ce n'est pas sans doute l'ambition personnelle qui l'inspire, c'est avec l'orgueil de la femme qui rêve la gloire de l'Elu, la joie de contribuer à sa grandeur.

Dévouement et fierté, deux des fibres les plus profondes qui vibrent dans un cœur d'amoureuse. Peut-être est-ce par survivance ancestrale, par obscur ressouvenir des temps lointains où la femelle était la proie du mâle le plus fort, que la femme désire si souvent la supériorité de l'homme dont elle est éprise. Elle veut qu'il soit le plus beau, le plus valeureux, le plus habile ou le plus puissant. Quelle que soit d'ailleurs l'origine du sentiment, ce qu'il importe surtout de remarquer, c'est sa force et sa permanence sous ses expressions multiples et diverses. La fille de ferme se réjouit que son prétendu soit le meilleur laboureur du village, une reine souhaite pour son amant la couronne impériale.

A l'orgueil, se joint fréquemment la soif de se dévouer. L'amour, qui peut en venir à tant d'égoïsme exigeant et féroce, est cependant altruiste dans son essence, car il demande en fin de compte à l'individu de renoncer, au moins partiellement, à son bien-être, pour la longue et lourde tâche

d'élever les petits. Aussi éveille-t-il dès ses débuts les possibilités latentes de générosité. C'est une remarque banale que les amoureux sont libéraux. Et la « manie de donner », comme l'appelle Guy de Maupassant, n'est pas particulière à l'homme, la femme l'éprouve aussi, et parfois avec plus de tyrannie encore. Ce n'est pas pour surprendre : n'est-ce pas elle, en définitive, qui se sacrifie davantage ?

Sans doute, il y a les déviées, celles qui trop choyées, trop chéries, reçoivent les adorations avec l'insensibilité d'une idole. Mais Bérénice n'est pas du nombre. Pour elle, dans la fougue et la sincérité de son affection, elle s'enivre de la volupté de tout prodiguer pour Titus.

Elle emploie donc toute son influence à servir la cause des Flaviens ; grâce à son intervention les princes syriens, les alliés de sa famille reconnaissent Vespasien empereur. Puis, c'est le siège de Jérusalem, où pour assurer la gloire de Titus, elle travaille de tout son pouvoir à la perte de sa nation, à la destruction sacrilège du temple sacré.

La passion de Bérénice étouffe en elle le patriotisme, qui, en d'autres circonstances, aurait pu s'affirmer tenace et fidèle. Elle est bien la race de ces fanatiques, qui dans les décombres de leur temple en flammes, luttaient sans espoir contre l'assiégeant impie et mouraient, l'imprécation à la bou-

che. Mais toutes les énergies de son âme ont été drainées par l'amour :

Si j'ai vu sans douleur mon pays désolé,
C'est à Tite, à lui seul, que j'ai tout immolé.
Sans lui, sans l'espérance à mon amour offerte,
J'aurais servi Solyme ou péri dans sa perte ¹.

« L'espérance à « son » amour offerte » semble d'abord se réaliser magnifiquement. Bérénice rejoint à Rome le jeune vainqueur qui va jusqu'à divorcer pour être tout à elle. Logée dans le palais, traitée par tous avec égards comme la future impératrice, chérie par Titus, elle savoure la délicieuse récompense de ses efforts, de ses sacrifices et de sa tendresse.

Mais, avec le temps, les Romains s'enhardissent à murmurer contre la faveur continue de l'Etrangère, deux fois impopulaire, puisqu'elle est Juive et reine. Vespasien est tout disposé à écouter ces plaintes, à les rapporter, grossies même, à son fils aîné, qui, lui aussi, leur prête l'oreille. Oh ! Bérénice lui est toujours chère, mais sa passion, apaisée par de longs mois de possession tranquille, le laisse assez docile aux injonctions de Vespasien qui, en homme avisé, a su attendre l'heure de la sévérité. Et Titus se résigne à exiler sa reine.

1. *Tite et Bérénice*, IV, 1, 1085-1088.

Les deux amants se quittent, croyant bien que leur séparation n'est que momentanée. Ils sont certains de leurs cœurs et ils comptent sur l'avenir. Ils se retrouveront plus tard, quand Titus sera le maître du monde. Cet espoir les soutient dans leur « adieu si cruel et si tendre ». Ni l'un ni l'autre ne se doutent alors que c'en est fait de leur bonheur. Le temps les guette sans qu'ils songent à lui. Quand les circonstances ne s'opposeront plus à leur union, ce seront eux-mêmes qui auront changé.

Leurs vies sont maintenant déliées, dissemblables. Les distractions de la ville impériale, les soucis de la politique, les visées de l'ambition absorbent Titus. Pour Bérénice, dans l'humiliation de son bannissement, dans la tristesse morne de sa solitude, elle languit et traîne, le long des jours vides et lents, le poignant souvenir des joies disparues.

Titus et Bérénice, fort différents de nature et placés dans des conditions opposées, se modifient donc diversement :

Lui, faible et inconsistant, circonvenu et occupé de mille manières, oublie tout doucement Bérénice. Une fois empereur, il ne la rappelle pas auprès de lui. Domitie, qu'il avait courtisée d'abord pour complaire à Vespasien, lui paraît maintenant tout à fait digne d'être élevée au trône.

Son mariage avec elle est annoncé, préparé, imminent. Pourtant, il hésite encore, par irrésolution foncière, et aussi à cause de Bérénice. Il n'a plus pour sa belle Juive une passion ardente, mais elle est toujours un joli souvenir et un troublant remords. César-Auguste connaît trop bien les hommes et les choses pour ne pas voir clair dans le jeu, d'ailleurs bien peu dissimulé, de Domitie. Il n'ignore pas que celle-là n'en veut qu'à sa couronne et il regrette la tendre maîtresse qui le chérissait pour lui-même. Selon ses ordres, leur appartement est resté intact, et il lui redit les plaisirs de leurs amours.

Et puis, Titus se reproche, malgré tout, de trahir ses serments en épousant Domitie. Il n'a pas la stricte et intransigeance conscience d'un saint — ce qu'on ne saurait exiger d'un homme politique, — mais il garde la mémoire de ses engagements, ce qui est déjà remarquable. Il se demande ce que devient Bérénice dans son Orient lointain. Si elle ne pense plus à lui, si elle se console dans les bras d'un autre, il est libre de pourvoir à sa sécurité personnelle par un mariage diplomatique qui lui sourit de plus en plus. Mais si elle est fidèle, il est bien coupable d'être parjure. Pourquoi n'est-elle pas revenue à Rome, ce qu'il craignait et désirait tout ensemble. Trop flottant pour prendre l'initiative du rappel de Bérénice, il souhaite par-

fois, sans oser se l'avouer, qu'elle assume la responsabilité du retour. A d'autres heures, il la voudrait perfide, pour se débarrasser de ses propres scrupules.

Mais Bérénice n'a pas oublié Titus. Aussi ferme qu'il est indécis — comme on comprend bien qu'elle se soit attachée à lui — et n'ayant pas ses raisons de s'exciter à changer, elle lui garde encore le même culte fervent. Il est toujours pour elle « ce miracle vivant, cette âme sans égale » dont elle s'était éprise. Cependant, elle se transforme elle aussi, sous l'œuvre lente des jours. Son amour demeure aussi tenace, mais il s'épure et se résigne. La séparation définitive, qu'elle aurait jugée d'abord inadmissible et intolérable, peu à peu, aux heures de découragement, se présente à son esprit comme possible, comme probable même. Elle est partie de Rome, sûre d'y rentrer, d'y retrouver son ami pour jamais. Mais la certitude n'est plus qu'une espérance, qu'elle croit de moins en moins réalisable. Un moment vient où Bérénice est prête pour le renoncement...

Il faut l'intervention de l'ami de Domitian pour qu'elle se décide à reparaitre à Rome. Elle y arrive, dans le doute et l'inquiétude, ignorant même si elle sera reçue, si elle n'aura pas fait en vain ce long et humiliant voyage. Mais elle est poussée

par le désir de revoir Titus au moins une fois et de lire dans ses yeux s'il l'aime encore.

Elle n'ose pas annoncer sa venue et, l'audience demandée pour ses ambassadeurs étant ajournée, elle se présente à l'improviste.

Muette d'émotion et d'incertitude, se sachant observée par les assistants, par sa rivale surtout, elle attend que Titus donne le ton à leur entretien en l'engageant lui-même.

Dès ses premiers mots, elle comprend qu'elle sera au moins traitée avec déférence, en reine amie, qui rend visite à César-Auguste. C'est d'une entrevue officielle qu'il semble s'agir ; Bérénice peut donc se servir du prétexte, d'apparence plausible, qu'elle a préparé. Elle a voulu être la première parmi les souverains alliés, à rendre hommage au nouveau César. Excuses de s' « être rappelée », assurances de fidélité, de dévotion à la grandeur impériale, rien ne manque au beau discours d'apparat qu'elle débite avec une dignité toute royale.

Mais les yeux des deux amants tiennent un autre langage que leurs lèvres. Bérénice voit bien vite se ranimer dans les regards d'Auguste son ancienne tendresse. L'émotion l'emporte elle aussi et son ton change brusquement. Ce n'est plus la reine qui parle, c'est la femme, oublieuse des écoutants, qui se plaint des « langueurs » de son long et cruel exil.

Titus l'interrompt, gêné surtout par la présence de Domitie qui le guette. Evitant de se prononcer sur ses sentiments actuels, il donne des ordres pour qu'on assure le repos de sa reine et pour qu'elle soit magnifiquement servie.

Cette première entrevue laisse Bérénice fort perplexe. Titus l'a éloignée bien vite, mais il la loge dans le palais, et dans l'appartement de leurs amours ; son langage n'a été que galant et cérémonieux, pourtant ses yeux « lui promettaient assez de plus doux entretiens ». Que va-t-il résoudre maintenant ? Quand viendra-t-il ?

Son incertitude augmente lorsque, au lieu de l'Empereur, elle voit paraître Domitian. Et l'incertitude se change en dépit quand son visiteur lui fait une déclaration d'amour. Elle soupçonne Titus de lui députer son frère pour s'autoriser lui-même au changement.

Blessée au vif et tenaillée de jalousie, elle s'emporte à dénigrer ouvertement sa rivale, moins constante et moins désintéressée qu'elle-même. Elle renvoie Domitian à cette Domitie, désirée par les deux frères et qui entre eux ne choisit que la puissance et le titre. Une rage froide s'est emparée de Bérénice. Elle répond par le sarcasme à une offre qui l'insulte : Un Romain est trop bon pour elle, reine et étrangère ; un esclave affranchi suffirait à relever son sort.

L'accès de colère passé, elle cherche à connaître les raisons de la démarche de Domitian. Elle ne suppose pas qu'il soit venu de son plein gré. Qui l'envoie ? Domitie ou Titus ?

Elle interroge anxieusement, sans diplomatie, sans fierté. L'altière souveraine, si soucieuse d'égards, laisse voir à nu son cœur pantelant.

Domitian s'explique : il s'agit seulement d'éveiller la jalousie de Titus, qui reviendra bien vite à sa chère Bérénice.

Celle-ci respire enfin. Rien n'est perdu encore et ce n'est pas l'abandon qu'elle redoutait.

L'expédient proposé ne lui paraît pas inefficace, mais dans son orgueil retrouvé, elle se refuse à en faire usage. Elle ne veut pas s'abaisser à feindre, à « mendier lâchement » l'amour de l'Empereur. N'a-t-elle pas droit d'ailleurs, à sa reconnaissance ?

A Domitian, comme un peu plus tard à Domitie, Bérénice rappelle que Titus est son obligé. Et ce n'est pas sans doute par vanité béate ; elle cherche à justifier aux yeux des autres la tendresse que Titus peut avoir pour elle. Elle sait bien, en son for intérieur, que la gratitude ne commande pas l'amour, et elle n'aura jamais la naïveté ou l'indélicatesse de demander à Titus son affection pour prix des services rendus. Tout au plus, osera-t-elle déplorer en sa présence de l'avoir élevé

trop haut, d'avoir travaillé contre son propre bonheur. Mais de tels regrets n'accusent qu'elle-même.

La visite de sa rivale doit causer à la belle Juive autant de satisfaction que de surprise. Allons, Titus n'a pas encore prononcé !

La plus nerveuse pendant l'entrevue, c'est bien Domitie. Elle craint que l'Empereur ne lui échappe et, par surcroît, elle trouve Domitian auprès de Bérénice. La reine pourrait aisément se permettre un jeu cruel et laisser croire à l'impétueuse Romaine que son premier soupirant ne lui est plus fidèle. Mais elle a l'âme trop fière pour descendre à aucun mensonge comme à aucun stratagème. A la question ingénue de Domitie : Quoi, Madame, Domitian vous aime ? elle répond par une phrase tranquillement méprisante : « Non, mais il me le dit, Madame » ¹.

La Romaine semble si outragée d'une telle audace de la part de Domitian que Bérénice perd un peu patience. La colère et le dépit couvent maintenant dans ses répliques ; ils n'éclatent pas cependant.

Mais Domitian intervient et il s'attire de la part de son amoureuse ce qu'on peut appeler une belle scène. Il la cherchait d'ailleurs et n'est pas fâché

1. *Tite et Bérénice*, III, 2, 768.

de constater que Domitie n'a pas encore pour lui l'indifférence qu'elle affecte. La voyant alarmée, ramenée vers lui par la jalousie, il risque une nouvelle tentative. Il la supplie de renoncer aux chimères des grandeurs vaines, de ne pas faire quatre malheureux ; il l'assure de la constance de son affection, et il se retire en conjurant Bérénice de joindre ses efforts aux siens.

La reine balance un instant. Il en coûte à son orgueil d'implorer cette rivale qu'elle bravait à mots couverts il y a quelques secondes à peine. Il est humiliant de devoir Titus à son bon vouloir. Mais qu'importe après tout, si c'est le moyen de l'obtenir. Domitie semble ébranlée par l'appel de Domitian, le moment est propice peut-être pour la faire changer de résolution.

Bérénice se résout donc à prier, elle aussi. Elle le fait avec mesure et dignité, admettant de bonne foi qu'elle est trop intéressée à la cause pour pouvoir insister beaucoup. Elle se borne à présenter une seule considération : Que Domitie prenne garde au « long repentir » qui suivrait le sacrifice de l'amour à l'ambition.

C'est bien en vain que la reine a fléchi sa fierté. Domitie a pu être remuée une seconde par la fervente exhortation de Domitian, mais sa muette émotion disparaît avec lui. Elle n'a plus avec sa rivale que hauteur dédaigneuse, insultant sar-

casme, jalousie inquiète et irritée. Elle recouvre, il est vrai, le tout d'un voile transparent de fausse soumission. Elle n'ignore point d'ailleurs que Bérénice n'est pas dupe ; en annonçant qu'elle a voulu présenter ses hommages à la reine, elle ne songe qu'à donner un prétexte à sa visite. Ce qu'elle recherchait au fond, dans cette entrevue, c'est le plaisir dont les Italiens sont, dit-on, si friands, de la conversation de l'ennemi ; c'est aussi la possibilité de surprendre, dans les paroles ou l'attitude de Bérénice, les intentions de l'Empereur.

Ces dispositions, Bérénice ne les connaît pas encore et ne fait pas difficulté de l'avouer. Elle ne se vante pas d'un pouvoir dont elle n'est plus certaine et ne cache pas non plus qu'elle n'a pas quitté la partie. Et avant les engagements décisifs, elle propose à son adversaire que la victorieuse traite l'autre comme elle voudrait l'être elle-même.

Ici percent les craintes de Bérénice. Elle sait bien qu'en venant à Rome, elle a risqué l'ignominie d'un second bannissement, et une rivale du caractère de Domitie est capable, si elle triomphe, de l'abreuver d'humiliations. Aussi la Juive cherche-t-elle à ménager sa retraite, « elle pense à sa sortie », comme on dit familièrement. Elle est préparée à perdre Titus, les longs mois d'exil l'ont accoutumée à cette perspective ; mais elle désire-

rait au moins quelques égards. La femme se résigne à souffrir en secret, mais la reine tient à sauver les apparences.

Aucun mot blessant ne lui échappe. Elle ne revendique aucune supériorité d'esprit ou de charme, elle ne paraît compter que sur la reconnaissance de Titus et elle rappelle avec franchise tout ce qu'elle a sacrifié pour lui.

Mais, loin de désarmer Domitie, Bérénice ne fait que la courroucer davantage. Et la Romaine a beau jeu pour répondre que les services rendus à Titus, ces services dont se vante l'Etrangère, étaient des crimes envers sa patrie et envers son Dieu.

Cette fois, la patience de Bérénice est épuisée. Elle ne réplique rien, mais ses regards montrent clairement à Domitie qu'elle est allée aussi loin qu'il était permis. L'heure de partir a sonné et les deux femmes se quittent sur une dernière bravade.

La Juive se demande pourquoi sa rivale est venue lui montrer « un si cuisant souci ». Elle interroge son confident sur la conduite de Titus après son départ. Aurait-il rudoyé Domitie ?

Il n'en est rien, l'Empereur s'est borné à prendre congé d'elle, encore plus rapidement qu'il ne l'avait fait de la reine.

Bérénice s'absorbe dans ses perplexités. Une fois encore, elle se répète les mots qu'a employés

Titus en la congédiant. Elle les a retenus textuellement, ces mots-là, elle les tourne et les retourne pour en découvrir le véritable sens. Il y a surtout un temps imparfait qui la tourmente. L'Empereur a ordonné qu'on la servît comme elle le fut

Alors qu'elle *faisait* le bonheur de « sa » vie ¹.

Cela peut signifier qu'il ne l'aime plus. Elle trouve aussi que « l'ordre de sortir » était bien « prompt » et bien « sévère ». Et la rigueur n'en peut plus être imputée à Vespasien, Titus est maintenant le maître.

Mais Bérénice s'abandonnait trop vite au désespoir. Le voilà enfin, son Titus ! Débarrassé de témoins gênants et un peu remis de sa première surprise, il vient enfin la retrouver.

Elle l'accueille d'une phrase où l'espoir et le reproche se fondent dans la vénération et la tendresse :

Me cherchez-vous, Seigneur, après m'avoir chas-
[sée ? ²

Titus ne prend guère de peine pour se justifier, il a compris, à l'accent et aux regards de Bérénice, qu'il était déjà pardonné.

Pourtant, elle a contre lui un autre grief : Non

1. *Tite et Bérénice*, II, 5, 644.

2. *Id.*, III, 5, 903.

content de l'abandonner, peut-il songer à la céder à un autre ?

Il se disculpe encore moins. A quoi bon ? Ne voit-il pas, dans toute l'attitude de son amoureuse, qu'elle ne lui garde pas rigueur de ce qu'il a pu faire ou dire.

Toutes les colères, toutes les rancœurs de Bérénice sont évanouies. Il n'a eu qu'à paraître, ce Titus oublieux et parjure, pour qu'elle l'absolve, pour qu'elle prenne son parti contre elle-même :

A peine je vous vois que je vous justifie,
Vous me manquez de foi, vous me donnez, chas-
[sez.

Que de crimes ! Un mot les a tous effacés ¹.

Les mornes tristesses de l'exil, les années d'attente, les affres de la jalousie, rien ne compte plus, puisque Titus est là, auprès d'elle.

Bérénice parle maintenant sans beaucoup d'ordre ni de suite. Elle répète deux ou trois fois ce qu'elle a déjà dit, signe de son trouble extrême. Parfois, en effet, sous le coup d'une agitation intense, l'esprit semble se vider, une seule pensée flotte encore et la volonté s'y accroche comme à une ancre de sauvetage.

Un moment même, Bérénice en vient à prononcer des phrases sans signification très précise,

1. *Tite et Bérénice*, III, 5, 916-918.

balbutiements de la passion montante et qui en trahissent la puissance.

Titus est muet, terrassé par l'émotion, divisé, craignant peut-être de s'engager trop avant. Moins languide que lui, Bérénice lutte contre le silence, trop lourd et trop plein, qui tombe sur eux. Elle demande à Titus de parler, de la sauver « du désordre » qu'elle sent grandir en elle. Qu'il prononce quelques paroles, qu'il lui reproche même son « trop parfait amour ».

César continue à se taire. Bérénice devine combien il est repris par elle et elle s'enhardit à critiquer les « chimères d'Etat », les « indignes scrupules » qui les ont si longtemps séparés.

Elle n'est pas très combative d'ailleurs, submergée qu'elle est par l'infinie douceur de la minute présente :

Du bonheur de vous voir, j'ai l'âme si remplie,
Que pour peu qu'il durât, j'oublierais Domitie ¹.

Mais le nom de sa rivale ranime ses craintes, un instant calmées. Elle se souvient que les secondes passées avec Titus sont fugitives ; bientôt, il doit s'unir à Domitie. Cette pensée lui est une torture, et elle le supplie de l'épargner :

1. *Tite et Bérénice*, III, 5, 931-932.

Pourrez-vous l'épouser dans quatre jours, ô
[cieux !

Dans quatre jours, Seigneur, y voudrez-vous mes
[yeux ? ¹

Elle présente, oserait-il se marier avec une autre ? Mais ce serait l'assassiner. Aurait-il cette force cruelle ? Est-il insensible à « l'excès de « sa » douleur ? »

Le désespoir de Bérénice arrache un soupir à l'Empereur, qui rompt enfin le silence et s'attendrit, beaucoup moins sur elle que sur lui-même. Il avoue avec candeur que le retour de la belle Juive lui semble bien inopportun. Il l'oubliait tout doucement, il goûtait même dans la société de Domitie les apparences, sinon la réalité du bonheur...

N'achevez point, c'est là ce qui me tue ²,
interrompt Bérénice. Volontiers elle s'écrierait comme la Pauline de *Polyeucte* :

Ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas ³.

Et non seulement Titus pourrait être heureux sans elle, mais il le serait avec une autre. Bérénice

1. *Tite et Bérénice*, III, 5, 933-934.

2. *Id.*, III, 5, 955.

3. *Polyeucte*, IV, 3, 1249-1250.

tient à rester l'aimée, l'unique, l'éternelle regret-tée. Elle le laisserait bien se marier, s'il devait par là être « *puni* de son manque de foi » Mais Domitie est belle, séduisante, et Titus finira par l'aimer. Déjà, elle ne lui déplait plus, bientôt, elle lui plaira tout à fait. Une fois impératrice, elle saura le conquérir complètement :

Elle aura votre cœur et l'aura tout entier ¹.

Il ne pensera plus alors à la pauvre Bérénice. C'est le tourment qu'elle le supplie de lui éviter. Qu'il épouse une Romaine puisqu'il le faut, mais pas Domitie, n'importe qui, excepté elle. Entraînée par la passion, Bérénice ne voit pas que Domitie ne lui paraît si dangereuse que parce qu'elle est la fiancée de l'Empereur. Sulpitie, Camille ou Sabine lui semblerait aussi redoutable si elle était à la place de la fille de Corbulon.

Titus cherche à rassurer sa reine : Domitie n'en veut qu'à sa puissance et pour lui, il est tout entier repris par Bérénice.

La belle Juive n'est pas convaincue. Elle a appris à ses dépens que Titus peut oublier ; elle lui rappelle même son abandon et cette fois-ci avec un peu plus d'amertume :

1. *Tite et Bérénice*, III, 5, 970.

Vous avez un cœur fait à changer de maîtresse.
Vous ne savez que trop l'art de manquer de foi :
Ne l'exercerez vous jamais que contre moi ?¹

Mais c'est à l'ancienne fiancée de son frère que César doit s'unir pour raisons politiques, c'est elle que Rome a désignée.

A ce nom de Rome, Bérénice s'emporte ; ses rancunes se réveillent contre la ville qui a exigé son exil. Ce qui l'irrite surtout, c'est que l'Empereur, le souverain du monde, se laisse dicter sa conduite par l'opinion publique. Est-il maître ou esclave enfin ?

César est tout près de reconnaître qu'il est esclave. Lui, omnipotent à d'autres égards, il est obligé de se conformer aux injustes et tenaces préjugés des Romains. S'il faisait sa belle Juive impératrice, il mettrait en danger leurs deux existences.

Cette fois, l'argument est décisif. La reine réparait dans l'amoureuse, elle comprend les nécessités du pouvoir. Les souverains n'ont pas le droit de risquer leur vie par amour et d'agir comme de simples particuliers :

...Ces vertus d'amant ne sont pas d'empereur².

1. *Tite et Bérénice*, III, 5, 980-982.

2. *Id.*, III, 5, 1014.

Ce n'est pas seulement le devoir d'Etat qui la dispose au renoncement, c'est plus encore l'affection pour Titus. Elle ne craint pas personnellement la mort, mais elle ne voudrait pas exposer Auguste :

Il m'est trop précieux pour le mettre au ha-
[sard ¹.

Elle, qui a tout prodigué pour Titus, ne peut maintenant contribuer à sa perte. Hélas ! elle a trop travaillé pour lui, elle a élevé elle-même la barrière qui s'oppose à leur union. Si elle avait été moins zélée ou moins aimante, Titus serait encore à elle dans son royaume de Judée :

Vous seriez moins puissant, mais vous seriez à
[moi ;
Vous n'auriez que le nom de général d'armée,
Mais j'aurais pour époux l'amant qui m'a char-
[mée ;
Et je possèderais dans ma cour en repos,
Au lieu d'un empereur, le plus grand des hé-
[ros ².

Ce ne sont pas des reproches que Bérénice adresse ici à Titus : elle le justifie au contraire puisque c'est elle qu'elle condamne.

Mais si elle ne reproche, si elle ne réclame rien,

1. *Tite et Bérénice*, III, 5, 1017.

2. *Id.*, III, 5, 1022-1026.

Titus se rappelle, et les services qu'elle lui a rendus, et les jours heureux passés auprès d'elle dans cette Césarée qu'elle évoque. Le désir lui vient de revivre ces heures d'amour et il se dit prêt à quitter l'Empire, prêt à suivre Bérénice dans l'Orient lointain

Où « ses » bras amoureux seront « sa » seule
[chaîne ¹.

Il n'en ferait rien d'ailleurs et serait bien embarrassé si la reine le prenait au mot. Il est sincère sans doute, mais il ne parle que sous l'impulsion du moment, et la Juive sait par expérience que Titus ne tient pas tout ce qu'il dit. Elle envisage la situation avec clairvoyance. A la proposition de César, elle répond par un triste et fatidique :

Il n'est plus temps ².

L'abdication de Titus ne mettrait pas son existence à l'abri : un ancien empereur serait toujours dangereux, toujours soupçonné et entouré partout d'assassins.

Que faut-il donc faire ? demande Titus, abandonnant à son amante l'initiative de la détermination.

1. *Tite et Bérénice*, III, 5, 1032.

2. *Id.*, III, 5, 1035.

La minute du renoncement total a sonné pour Bérénice. Depuis l'arrivée de Titus, elle a été secouée par une série d'émotions intenses et parfois contradictoires : surprise heureuse et joie indicible de la réunion, désespoir de la séparation prochaine et définitive, jalousie torturante, révolte contre l'abandon de Titus et l'injustice des préjugés romains, puis résignation à la raison d'Etat et tendres regrets du passé. Elle en est enfin venue à admettre la nécessité de son sacrifice. Elle qui a déjà tant fait pour Titus va faire plus encore. Elle veut qu'il vive, qu'il jouisse en paix du pouvoir :

Et s'il y faut enfin la main de Domitie... ¹

Elle n'a pas le courage d'achever sa phrase, mais son consentement n'en est pas moins donné. Il est vrai que la seconde suivante, elle se défend de prendre la responsabilité de la décision :

...sur ce point si vous pouvez douter,
Ce n'est pas moi, Seigneur, qu'il en faut consul-
[ter ².

Et elle se retire à bout de forces, sans trop prendre garde aux protestations de fidélité que sa grandeur d'âme arrache à Titus.

Cette délicieuse et poignante entrevue des deux

1. *Tite et Bérénice*, III, 5, 1044.

2. *Id.*, III, 5, 1045-1046.

amants, — l'un des plus belles scènes de tendresse féminine qu'on puisse trouver dans toute notre littérature, — n'amène pas pour eux de résolution définitive. Titus se réserve, partagé entre son ancien amour et son intérêt lié à son devoir de souverain. L'attitude de Rome et du Sénat est aussi importante à connaître, elle pourra peser sur la détermination impériale.

Bérénice le sait fort bien. Aussi a-t-elle chargé Philon, son confident, de se renseigner sur l'opinion publique, et il lui transmet les résultats de son enquête : la Ville est assez indulgente au retour de la reine, elle n'oublie pas que Bérénice a été une alliée fidèle et utile de la politique romaine. On est tout prêt à lui accorder des titres, des distinctions, de nouveaux Etats même. Mais quant à faire d'elle une impératrice, on n'y songe pas. C'est un honneur qui revient à Domitie, la fille du général tant aimé.

Ce n'est pas là le compte de Bérénice. Que lui importent les récompenses qu'on est disposé à lui prodiguer ; elle n'a rien fait pour Rome d'ailleurs :

Elle ne me doit rien, je n'ai servi que Tite ¹.

C'est pour lui seul que la Juive a trahi sa nation

1. *Tite et Bérénice*, IV, 1, 1084.

et son Dieu, ce Dieu juste et vengeur, qui la punit maintenant en animant contre elle la haine des Romains.

Il faut noter que Bérénice est loin d'être dépourvue de sentiment religieux ; mais elle a « tout immolé », religion et patrie, à son amour.

Philon continue son rapport : On parle de la nécessité politique du mariage de Titus avec Domitie. S'il ne l'épouse pas, elle deviendra la femme de Domitian, déjà sujet à caution, et elle le poussera aux conspirations ou à la rébellion ouverte. Enfin, le Sénat va s'assembler en vue des mesures à prendre à la suite de l'éruption du Vésuve ; et les partisans de Domitie pourraient bien profiter de l'occasion pour amener les Sénateurs à délibérer sur le sort de Bérénice.

La colère s'empare de la reine. Son orgueil se cabre contre le verdict possible du Sénat, serviteur complaisant de son ennemie. Si on la renvoie, elle restera quand même,

...ils n'ont qu'à me bannir

Pour trouver hautement l'art de me retenir ¹.

On voit que si l'esprit de contradiction est un apanage féminin, Bérénice est bien de son sexe.

Elle s'exalte, vante son ascendant sur l'Empereur, peut-être pour s'en convaincre elle-même.

1. *Tite et Bérénice*, IV, 1, 1117-1118.

Elle reconnaît pourtant que son union avec César attirerait sur eux de nombreux périls ; mais elle entend du moins triompher de sa rivale, lui « ôter » Titus, et choisir elle-même l'impératrice. Toute son énergie combative est excitée, elle trépigne et répète : « Je veux, je veux », avec l'insistance d'une pauvre femme, jalouse et désespérée, qui en dépit de ses bravades a le sentiment de son impuissance.

Mais voici un allié qui lui arrive : Domitian dont les intérêts s'accordent avec les siens.

Elle entame l'entretien en allant droit au fait : A-t-il au Sénat des amis assez influents pour y combattre une « insolente ligue » qui se forme contre elle ? Ce n'est pas pour elle-même, ô la bonne âme, qu'elle craint l'exil auquel elle est « accoutumée » ; c'est pour servir l'amour de Domitian qu'elle voudrait rester à Rome.

Sans même relever le transparent subterfuge, Domitian expose franchement la situation. Son parti pourra tenir en échec celui de son « ingrate », à la condition que l'Empereur reste neutre. Mais s'il semble pencher pour le renvoi de la reine, le Sénat se conformera à ses désirs.

La hauteur de Bérénice tombe en un clin d'œil ; les supercheries de son amour-propre sont oubliées et elle révèle dans un cri ses sentiments les plus intimes :

Ah! prince, je mourrai de honte et de douleur
Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur ¹.

Etre bannie par Titus lui-même ! Ce serait le comble du chagrin et de l'humiliation. Mais la reine se repent aussitôt de son aveu. Pour atténuer l'impression produite, elle affiche maintenant une sécurité excessive. Elle déclare qu'elle règne toujours sur Titus :

Je n'ai qu'à le voir pour calmer ces alarmes ².

Il est temps d'agir, insiste Domitian.

Par fierté et par politique, — les demi-vainqueurs trouvent plus d'appui que les demi-vaincus, — Bérénice ne confesse plus aucune crainte. Elle se targue au contraire de son empire sur César et met au défi les dieux mêmes :

Je vous réponds de tout pourvu que je le voie,
Et je ne crois pas même au pouvoir de vos dieux
De lui faire épouser Domitie à mes yeux ³.

L'excès de la vantardise prouve que la belle Juive est loin d'avoir la certitude qu'elle affecte, comme son apparent dédain de l'arrêt du Sénat montre qu'en réalité elle le redoute fort. Aussi lorsqu'elle quitte Domitian avec un royal « Adieu,

1. *Tite et Bérénice*, IV, 2, 1157-1158.

2. *Id.*, IV, 2, 1159.

3. *Id.*, IV, 2, 1168-1170.

pensez à vous » ¹, il n'a pas de peine à comprendre qu'il ne lui faut rien négliger dans leur intérêt commun.

Pendant qu'il agit de son mieux, Titus encore en pleine hésitation attend les événements. Tout ce qu'il décide, c'est de revoir encore Bérénice pour « l'en aimer davantage et ne résoudre rien » ².

Quant à la reine, en dépit de la superbe confiance étalée devant Domitian, elle juge la partie perdue. Le Sénat va la bannir ignominieusement ; elle redoute les avanies qu'on lui prépare et voudrait que Titus les lui épargnât du moins. Aussi lui demande-t-elle de la recevoir.

Cette nouvelle entrevue est bien différente de la première. Bérénice a parcouru beaucoup de chemin en quelques heures. Elle n'éprouve plus cette capiteuse ivresse de la réunion qui lui faisait tout oublier ; elle ne se révolte plus contre les obstacles qui s'opposent à son bonheur. Dégrisée par l'inquiétude, soumise, suppliante, aimant toujours, mais dans l'abnégation et la tristesse, elle comprend en souveraine la terrible raison d'Etat. Loin d'elle la pensée de vouloir en épousant Titus

Mettre au moindre péril des jours si précieux ¹.

1. *Tite et Bérénice*, IV, 2, 1174.

2. *Id.*, V, 1, 1426.

3. *Id.*, V, 4, 1602.

Elle songe aussi à la réputation de l'Empereur et à la sienne. Sans doute elle a été imprudente de reparaitre à Rome, mais c'est « l'ardeur » de revoir Titus qui l'a poussée. Elle mérite peut-être quelque indulgence.

Souffrez qu'un peu d'éclat, pour prix de tant
[d'amour,

Signale ma venue et marque mon retour.

Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie

De ne vous avoir vu que pour me voir bannie ? ¹

Qu'il lui évite cette honte et ne lui refuse pas la joie d'être auprès de lui :

Laissez-moi la douceur de languir en ces lieux

D'y soupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux ².

Sa mort viendra bientôt :

Ma douleur est trop vive,

Pour y tenir longtemps votre attente captive ³.

Et si elle est trop lente « à mourir de douleur », elle s'en ira volontairement expirer loin de lui. Mais qu'elle puisse désigner elle-même « la funeste journée ». Enfin, la suprême requête, celle qui tient le plus à son cœur d'amoureuse : qu'il ne se marie point avant son départ :

1. *Tite et Bérénice*, V, 4, 1613-1616.

2. *Id.*, V, 4, 1617-1618.

3. *Id.*, V, 4, 1619-1620.

Et du moins jusque-là, Seigneur, point d'hy-
[ménée ¹.

Titus ne prévoyait pas tant de résignation, et toujours impulsif, il se déclare incapable de supporter les adieux de la reine. Il la suivrait plutôt dans son royaume, abandonnant l'Empire sans regret.

Mais c'est là une entreprise impossible, indigne d'ailleurs d'un souverain, et Bérénice le dit franchement. En véritable héroïne cornélienne, elle veut pouvoir admirer celui dont elle est éprise :

Si j'avais droit par là de vous moins estimer,
Je cesserais peut-être aussi de vous aimer ².

L'Empereur, sentant trop bien qu'elle a raison, lui remet pour la deuxième fois le soin « d'ordonner » ce qu'il doit faire.

Bérénice avait demandé d'abord à ne pas partir, puis à ne partir qu'à son heure ; maintenant elle est résignée à l'exil, pour le lendemain même s'il le faut. Mais que Titus décide lui-même :

Que ce soit vous, Seigneur, qui le vouliez pour
[moi
Et non votre Sénat qui m'en fasse une loi ! ³

1. *Tite et Bérénice*, V, 4, 1624.

2. *Id.*, V, 4, 1645-1646.

3. *Id.*, V, 4, 1649-1650.

La fière Bérénice n'admet pas l'ingérence du Sénat dans ses affaires de cœur. Amante et reine, elle est tour à tour capable de soumission et d'orgueil, d'infinie douceur et de hauteur dédaigneuse. Esclave pour Titus, souveraine pour les autres.

Que le Sénat se rappelle qu'elle est « son amie et non pas sa sujette » ¹. Elle n'obéira qu'à Titus :

Tout mon amour ne m'asservit qu'à vous ².

Titus risque un timide « peut-être ». Si le Sénat se prononçait en faveur de Bérénice, les obstacles seraient aplanis. Mais la reine, qui a compris sa pensée avant qu'il ne l'exprime, l'interrompt avec impétuosité. Elle s'oppose à un arrêt du Sénat, même favorable :

S'il en décide, il se fait voir mon maître,
Et dût-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ai point choisi pour juge de mes vœux ³.

Titus, en « amant fidèle », va donc ordonner au Sénat d'ajourner sa délibération. Mais il est trop tard : le verdict est déjà rendu, et voici Domitian qui l'apporte : l'auguste assemblée conjure l'Empereur d'épouser Bérénice que Rome adopte d'un vote unanime.

1. *Tite et Bérénice*, V, 4, 1652.

2. *Id.*, V, 4, 1654.

3. *Id.*, V, 4, 1656-1658.

Ah ! si une telle résolution avait été prise un peu plus tôt, quand elle est arrivée à Rome, frémissante encore d'espoir, Bérénice ne se fût pas fait prier sans doute pour accepter la félicité qui s'offrait. Mais maintenant, elle a déjà trop franchi d'étapes dans le calvaire de son renoncement pour pouvoir revenir en arrière. Nous ne sommes pas toujours disposés à être heureux :

« Les choses les plus souhaitées n'arrivent point, dit La Bruyère, ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir ¹. »

Et quand « les choses les plus souhaitées » viennent trop tard, c'est nous qui n'en voulons plus.

Bérénice l'expérimente. Maintenant que son union si désirée avec Titus est rendue possible, c'est elle qui la refuse.

La décision du Sénat lui procure une vive jouissance d'amour-propre. Elle est fière de se dire qu'elle n'a « qu'à le vouloir pour être impératrice » ². Elle, qui « tremblait sous « la » haine » et redoutait les affronts, elle triomphe « et dans Rome et de Rome » ³

Mais précisément parce que son orgueil est satisfait, il ne l'entraîne à aucune imprudence.

1. *Les Caractères*. Chapitre *Du Cœur*.

2. *Tite et Bérénice*, V, 5, 1680.

3. *Id.*, V, 5, 1720.

Bérénice, comme beaucoup de grands volontaires, comme Auguste par exemple, se contente de la certitude de son pouvoir, sans avoir besoin de l'exercer. Elle est de ceux qui sont le plus modérés lorsqu'il leur est loisible de tout entreprendre.

N'étant pas aveuglée par l'honneur qu'elle reçoit, elle juge clairement la situation : la complaisance des sénateurs est bien prompte, et le grand corps s'est montré, pour d'autres empereurs, aussi inconstant que flatteur empressé. Même s'il n'y a rien à craindre du Sénat, il faut compter avec d'autres. Beaucoup n'approuveraient pas le mariage de César avec une reine, et il suffit d'un fanatique pour un assassinat.

Au souci de ne pas risquer les jours de Titus, se joignent chez Bérénice d'autres considérations : d'abord le respect des lois romaines. Elle veut répondre à la générosité de Rome par autant de magnanimité et sauver à la Ville « la gloire de ses lois ». Puis elle songe à la responsabilité encourue envers l'avenir :

D'autres, sur votre exemple, épouseraient des
[reines,
Qui n'auraient pas, Seigneur, des âmes si romai-
[nes,
Et lui feraient peut-être avec trop de raison
Haïr votre mémoire et détester mon nom ¹.

1. *Titus et Bérénice*, V, 5, 1703-1706.

Mais c'est évidemment la crainte d'exposer Titus qui domine ; c'est elle qui donne à Bérénice la force de repousser les supplications de l'Empereur. La belle Juive se contente d'être aimée :

Votre cœur est à moi, j'y règne, c'est assez ¹.

Son renoncement lui coûte plus d'ailleurs qu'elle ne l'avoue, et elle sent bien qu'elle pourrait fléchir. Aussi demande-t-elle la permission de s'éloigner pour se mettre à l'abri de tout revirement :

Ma gloire ne peut croître et peut se démentir ².

Et pour se donner le courage des adieux, elle exalte cette gloire qui vient de s'affirmer, elle cherche à s'étourdir de son triomphe, mais elle n'étouffe pas tous les murmures de la passion qu'elle maîtrise :

Si je vous en croyais, *si je voulais m'en croire*,
Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins
[de gloire ³.

Elle achève maintenant l'immolation, elle cède l'Empereur à sa rivale :

Epousez Domitie, il ne m'importe plus
Qui vous enrichissiez d'un si noble refus ⁴.

1. *Tite et Bérénice*, V, 5, 1714.

2. *Id.*, V, 5, 1718.

3. *Id.*, V, 5, 1727-1728.

4. *Id.*, V, 5, 1729-1730.

Ce n'est pas indifférence, c'est au contraire qu'elle aime davantage Titus, d'une tendresse plus pure, plus désintéressée, plus héroïque.

C'est à force d'amour que je m'arrache au vô-
[tre ¹.

Elle sait que son affection dépasse la mesure commune et elle en est fière :

...Je serais à vous si j'aimais comme une autre ².

Mais l'émotion la gagne, il est temps de s'éloigner :

Adieu, Seigneur, je pars ³.

Titus soupire et Domitian proteste. Cependant celui-ci n'a rien à craindre. L'Empereur, soulevé par l'action de Bérénice, veut l'égaliser dans la grandeur d'âme. Il ne se mariera pas. lui non plus, il restera fidèle au souvenir de sa reine.

Une telle détermination doit plaire au cœur de la belle Juive. Pourtant, elle a le courage de la combattre. Par délicatesse et par complet renoncement, elle s'était gardée de dire qu'elle n'épouserait jamais personne. Elle craignait d'inciter l'Empereur à des engagements réciproques que lui défendent l'intérêt dynastique et celui de l'Etat :

1. *Tite et Bérénice*, V, 5, 1731

2. *Id.*, V, 5, 1732.

3. *Id.*, V, 5, 1733.

Vous vous devez des fils et des Césars à Rome
Qui fassent à jamais revivre un si grand hom-
[me ¹.

On voit que jusqu'au bout, la reine conserve son admiration passionnée pour Titus.

Mais l'Empereur n'est pas convaincu par ses raisons. Il se contentera de la renommée que tous deux s'acquièrent pour jamais en renonçant volontairement à leur union. Il croit de bonne foi y être pour quelque chose.

Il ne reste plus qu'à décider Domitie à épouser Domitian. Si elle ne devient pas la femme de l'Empereur, elle sera du moins l'impératrice présomptive, et le rôle a de quoi contenter son orgueil. Bérénice est toute prête à s'employer auprès de l'ambitieuse Romaine. Ce sera son dernier triomphe de conquérir jusqu'à sa rivale et sa « gloire en croîtra de moitié » ². Il faut bien qu'elle s'amuse avec le hochet de la gloire, puisqu'elle s'est refusé les joies de l'amour. Mais pour elle, comme pour d'autres femmes, la gloire n'est peut-être « qu'un deuil éclatant du bonheur ».

Ce n'est pas là sans doute la Bérénice de l'histoire, de treize ans plus âgée que Titus, deux ou

1. *Tite et Bérénice*, V, 5, 1751-1752.

2. *Id.*, V, 5, 1769.

trois fois mariée, mère de deux enfants ¹, et qui atteignait la quarantaine quand elle fit la connaissance de Vespasien et de son fils. Ce n'est pas la princesse, fastueuse et corrompue, accusée d'inceste avec son frère Agrippa, celle qui n'épousa Polémon, le roi de Cilicie, que pour faire taire ces rumeurs fâcheuses et qui le laissa bientôt pour n'être pas gênée dans ses débordements ².

Il est essentiel de rechercher en quel sens et pourquoi Corneille, usant avec raison de son droit de poète, a modifié son héroïne et les données historiques, d'ailleurs un peu incertaines, sur la séparation des deux amants.

Remarquons d'abord qu'il conserve à son personnage un certain nombre des traits de l'original : la beauté extrême et renommée, le très grand prestige exercé sur Titus, le sens de l'intrigue et la pénétration politique si profitables au général romain, la piété même, reconnue par Josèphe à la sœur d'Agrippa, et que Renan, assez peu suspect de crédulité, lui concède aussi ³. Et nous avons précédemment noté en elle une obstination qui la révélait de la même race que les fanatiques défenseurs de Jérusalem.

1. JOSÈPHE, *Antiquités des Juifs*, XIX, IX-1, *Guerre des Juifs*, II, XI-6.

2. *Id.*, *Antiquités des Juifs*, XX, VII-3.

3. RENAN, *l'Antéchrist*, page 503.

Aussi franchement que le permettait le decorum de la tragédie française au dix-septième siècle, Corneille accepte aussi la liaison de Titus et de Bérénice. Alors que Racine nous assure dans sa préface que son héroïne n'a pas « avec Titus les derniers engagements que Didon avait avec Enée », Corneille donne pour frontispice à sa tragédie les textes non équivoques qui mentionnent les libres amours du fils de Vespasien et de la belle Juive installée par lui au Palatin, l'hôtel particulier digne d'être offert par un César associé à l'empire.

C'est en partie pour des raisons d'ordre poétique et d'ordre moral, les mêmes qui ont inspiré à Racine des changements analogues, que Corneille rajeunit Bérénice, l'absout de son passé trop chargé, la tient quitte de ses nombreux maris et de ses grands enfants.

Mais d'autres transformations sont dictées à l'écrivain par son propre génie. Ayant pris ou accepté pour thème les adieux de Titus et de Bérénice, Corneille entend que ce soit précisément la victime qui ait l'initiative et le mérite de la décision. Cette vue bien cornélienne domine la pièce, elle en fait la grandeur, explique certains de ses défauts, et quelques-unes de ses caractéristiques, comme elle justifie le *moment* choisi par le poète dans la vie de son héroïne. Il s'agit en effet du second et définitif départ de la reine juive. Le

sacrifice volontaire de Bérénice eût été quelque peu surprenant peut-être, quand elle a dû quitter Rome pour la première fois ; il est beaucoup plus admissible alors que le temps et l'exil ont déjà fait leur œuvre et que la belle étrangère ne revenait que pour risquer une tentative désespérée.

Les scènes finales sont historiquement inexactes — les intrigues de Domitian en faveur de la reine et la délibération du Sénat étant des inventions du poète — Titus est indécis et pusillanime, indigne vraiment de la couronne impériale, pour que tout conspire à rehausser le caractère de Bérénice.

Et ce caractère est conçu d'après les mêmes idées directrices. Tandis que la Bérénice de Racine n'a d'une souveraine que le titre et les couronnes, celle de Corneille est à la fois reine et amoureuse. C'est la reine qui admet la raison d'Etat et persuade l'amoureuse de la nécessité de son immolation. Corneille rappelle les services rendus à Titus en Orient, il admet la liaison publiquement étalée, parce que ce sont autant de preuves de l'affection profonde et exclusive de Bérénice. Pour que son abnégation soit vraisemblable et héroïque, il faut que sa passion pour Titus soit infinie, et l'ait entraînée même à d'imprudentes et criminelles faiblesses. Et c'est pour cela aussi que Titus est son unique amour.

Sans doute, on doit confesser toutes les imper-

fections de la tragédie de Corneille, mais il faut reconnaître que la manière dont le poète a compris son sujet l'a amené à faire de Bérénice l'une de ses créations les plus émouvantes et les plus riches de vérité humaine. Supérieure à tous les autres rôles de la pièce, elle les écrase par son énergie, par sa tendresse immuable et désintéressée, par l'absolu de son renoncement. Et l'on serait tenté de s'écrier avec Madame Bossuet : « C'est grand dommage qu'un seul personnage ne puisse pas faire une bonne pièce ¹ ».

Nous ne nous arrêterons pas longuement aux objections faites à l'héroïne cornélienne par l'Abbé de Villars dans sa *Critique de Bérénice* et par l'auteur de la comédie les *Bérélices*. La précédente étude détaillée du personnage nous semble réfuter ces objections.

Au dire de l'abbé de Villars, Bérénice et Domitie se querellent comme « deux harengères. » Ce sont vraiment des harengères de bon ton. Et l'abbé se demande s'il était « de l'art du poète d'exagérer ainsi ce que Bérénice a fait d'impiétés et de sacrilèges contre la ville et le temple de son Dieu. » Mais nous avons vu que les « impiétés » et les « sacrilèges », que du reste Corneille n'exagère

1. Lettre à Bussy-Rabutin, au sujet de la *Bérénice* de Racine, 28 juillet 1871.

pas, révèlent l'intensité de la passion de Bérénice et valaient par là d'être rapportées.

Le même censeur trouve le dénouement invraisemblable. Il ne cache pas d'ailleurs qu'il est à peu près seul de son avis ; il avoue que Corneille « a été loué universellement d'avoir bien fini, qu'on dit qu'il s'est surpassé lui-même dans le dénouement et que sa catastrophe a été admirée de tout le monde en un sujet où elle était si difficile ». Mais pour l'abbé, il ne comprend pas que Bérénice renonce à son mariage quand il est possible. « Venait-elle du bout du monde pour n'épouser Titus que malgré le Sénat ? Et est-elle si capricieuse que si son mariage n'excite point de guerre civile, elle ne le veut pas ? ¹ »

Voilà bien le jugement qu'on pouvait attendre d'un observateur superficiel. Cependant l'évolution de Bérénice, pour complexe et subtile qu'elle soit, nous a paru à l'analyse explicable et vraie.

Dans la comédie anonyme des *Bérénices*, la résolution finale de la belle Juive est également blâmée et considérée comme « la plus bizarre fantaisie du monde ». On y reproche encore à Bérénice de s'opposer seulement au mariage de Titus avec Domitie, qui est fort belle, et de consentir à ce que l'Empereur épousât une femme laide. C'est

1. Abbé DE VILLARS, *La critique de Tite et Bérénice*.

vraiment ne rien entendre aux sophismes de la passion que d'aller faire au poète de telles chicanes. Mais l'auteur des *Bérénices* a plus de verve que de sens psychologique, ou même de simple compréhension. Ne va-t-il pas jusqu'à accuser Bérénice d'aimer tour à tour Titus et Domitian ? « On est tout étonné que Titus parle d'amour à cette Domitie plus clairement peut-être qu'il n'avait fait à Bérénice et que Domitie lui offre de l'aimer, et que d'un autre côté Domitian et Bérénice en font autant ensemble et sont prêts aussi de s'épouser si on veut... Les uns ni les autres ne savent pas trop bien s'ils aiment ou s'ils n'aiment point, qui ils aiment ni qui ils n'aiment pas. »

Si ce n'est pas là une interprétation maligne de la pièce, ce n'en est certainement pas un compte-rendu exact. A aucun moment, la Juive n'hésite entre l'Empereur et son frère, et elle se refuse toujours au stratagème proposé par Domitian.

Il n'y a pas lieu de s'attarder davantage à de telles critiques. Qu'il nous suffise de leur répondre en bloc par ce jugement de Saint-Evremond :

« Corneille n'a pas plu à la multitude en ces derniers temps, pour avoir été chercher ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs, ce qu'il y a de plus exquis dans le sentiment et de plus délicat dans la pensée. Après avoir comme usé les passions ordinaires dont nous sommes agités, il s'est

fait un nouveau mérite à toucher des tendresses plus recherchées, de plus fines jalousies et de plus secrètes douleurs ; mais cette étude de pénétration était trop délicate pour les grandes assemblées, de sorte qu'une découverte si précieuse lui a fait perdre quelque estime dans le monde, quand elle devait lui donner une nouvelle réputation ¹. »

1. SAINT EVREMOND, *Œuvres choisies*, édition Gidel, p. 317.

L'HÉROÏNE CORNÉLIENNE

Il nous est permis maintenant de tirer quelques conclusions de nos précédentes analyses. Sans doute, il s'en faut que nous ayons passé en revue toutes les femmes cornéliennes et l'on pourrait nous accuser d'avoir laissé de côté, pour les besoins de notre cause, les moins intéressantes et les moins sympathiques. Mais c'est toute de même sur leurs chefs-d'œuvre qu'on doit juger les écrivains. Après avoir étudié toute la production de Corneille pour essayer de le bien comprendre, il est légitime de concentrer son attention sur les grandes pièces qui ont fondé notre tragédie. De plus, ni Cléopâtre ni Bérénice ne sont d'ordinaire très appréciées, ni même très connues. Nous échappons donc au reproche de ne nous en tenir qu'à quelques rôles de tout premier plan. Enfin, nous signalerons à l'occasion certains traits d'héroïnes auxquelles nous n'avons pas cru devoir consacrer tout un chapitre.

Depuis que Brunetière et M. Lanson ont démontré que Corneille est surtout le chantre de la volonté, la vieille idée de Corneille « poète du

devoir » n'est plus aussi ouvertement soutenue. Mais elle domine encore cependant la conception habituelle du personnage cornélien sacrifiant délibérément ses passions à son devoir ou à son orgueil. Et l'on traite d'exception tous ceux qui ne cadrent pas avec la théorie adoptée. L'on arrive ainsi à des conclusions assez surprenantes : Pour un critique pourtant aussi pénétrant et subtil que Jules Lemaître, Chimène est une exception, Pauline est tout à fait le contraire d'une héroïne cornélienne, Camille « semble une femme de Racine... fourvoyée dans une famille de héros » ¹.

C'est-à-dire que trois sur quatre des principales héroïnes de Corneille, les trois plus émouvantes, dont deux au moins, Chimène et Pauline, ont été le plus généralement admirées, ne rentrent pas dans la définition donnée. Ne vaudrait-il donc pas mieux changer la définition ?

Essayons d'en trouver une qui s'applique et à Chimène et à Emilie, à Pauline et à Cléopâtre. Il va sans dire qu'il nous faut nous garder de trop de rigueur. Les êtres vivants et ceux que les poètes créent à leur image sont trop complexes pour se laisser emprisonner dans une formule. Les femmes cornéliennes ne sont pas toutes, heureu-

1. Voir PETIT DE JULLEVILLE : *Histoire de la langue et de la littérature française*, t. IV, p. 276 et suivantes ou Jules LEMAITRE, *Impressions de théâtre*. T. I.

sement, la réplique d'un même type, il serait vain de vouloir les caractériser toutes à la fois et en quelques mots. Mais il est possible de dégager les traits marquants de leur psychologie et d'indiquer en quoi elles se ressemblent.

Éliminons d'abord la notion de personnage vertueux, qui ne convient ni à Camille, ni à Cléopâtre, ni même à Bérénice.

Le premier élément commun à nos héroïnes, et aussi le moins contesté, c'est l'énergie. Toutes sont des volontaires. Mais les psychologues modernes nous apprennent que la volonté n'a pas d'existence propre et qu'on ne peut l'abstraire des sentiments et des idées, elle n'est que leur résultante, elle leur doit sa direction et son plus ou moins d'intensité. Ce qui fait sa puissance, c'est une idée dominatrice ou un sentiment exclusif. Un grand volontaire est donc, en dernière analyse, un grand passionné. Telle est Camille, enragée d'amour pour son Curiace ; c'est dans sa passion qu'elle trouve l'oubli de sa famille et de sa patrie, et la force de braver Horace victorieux. Telle est Cléopâtre, affamée du pouvoir et qui lui sacrifie son mari, ses enfants et elle-même.

On parle toujours des passionnées de Racine, il serait tout aussi juste de parler des passionnées de Corneille. Pour peu qu'on aimât le paradoxe, on soutiendrait même qu'il y a plus de passion

chez Corneille que chez Racine, où c'est surtout l'impulsion qui triomphe. La différence essentielle entre les deux théâtres est là, et là se trouve la clef de la psychologie cornélienne.

Chez l'héroïne de Corneille, un accord initial s'établit entre la volonté et le sentiment qui deviendra la passion maîtresse. Sans cet accord, la volonté tuerait le sentiment dans l'œuf, lorsqu'il n'est qu'embryonnaire ; par cet accord, le sentiment éclôt, grandit, et la volonté le sert docilement. Un moment peut arriver où l'être, gouverné par sa passion, serait incapable de lui résister. Mais il n'y songe pas, car il s'est identifié à elle. C'est le cas de Camille, de Cléopâtre, de Pauline même après la mort de Polyeucte. Pauline est particulièrement intéressante à étudier, car nous surprenons en elle la genèse de la passion. Nous voyons comment la volonté, si elle n'a pas créé l'amour, l'a du moins sollicité, appelé à la vie et encouragé. Et le faible courant de sympathie qui rapprochait Pauline de Polyeucte, bien moins puissant d'abord que son affection pour Sévère, mais renforcé par l'énergie, alimenté par toutes les tendances, toutes les idées et tous les sentiments qu'il captait, a grossi jusqu'à devenir le torrent de passion qui balaie chez la veuve du martyr tout respect filial, et qui l'entraîne frémissante à la conversion et à la mort.

Il est banal de dire que l'héroïne cornélienne est volontaire, mais on méconnaît en général ce caractère envahissant de la passion, acceptée ou favorisée d'abord, et qui finit par tout dominer. On méconnaît ce développement des personnages de Corneille, et l'on oublie qu'à l'instar de leurs modèles, les êtres vivants, ils évoluent et ne restent pas identiques et immuables. C'est ainsi que l'amour d'Emilie pour Cinna, né de son désir de vengeance, et d'abord fonction de sa haine, s'en affranchit ensuite, s'oppose en partie à elle et la contrebalance même parfois.

Le poète lui-même nous explique par la bouche de Camille sa psychologie de l'amour :

On peut lui résister quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu
[maître,

Et que l'aveu d'un père engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime roi.

Il entre avec douceur mais il règne par force,
Et quand l'âme une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il
[veut¹.

Ces vers sont à méditer pour comprendre Corneille. Son théâtre est le champ d'action de la volonté triomphante. Jamais hymne plus riche n'a

1. *Horace*, III, 4, 919-926.

exalté l'énergie humaine. Virtuoses qui tiennent à se prouver qu'ils se dominant comme Attila ou Alidor ; scélérats qui ne reculent devant aucun crime et meurent invaincus comme Cléopâtre ; stoïques qui bravent leurs oppresseurs, impassibles et dédaigneux comme Nicomède ; amantes qui se dévouent jusqu'au renoncement total comme Bérénice ; martyrs qui immolent à leur Dieu leurs affections les plus chères, comme Polyeucte ; tous semblent vraiment les maîtres d'eux-mêmes, et de taille à résister à l'univers. Et pourtant Corneille indique les limites de cette volonté toute puissante. Elle commande d'abord, mais si elle rend la bride, le sentiment la gouverne à son tour, elle n'est plus qu'esclave.

Voilà pourquoi les personnages de Corneille sont autre chose que des fanfarons d'orgueil, d'impossibles abstractions sans cœur ni sens. Plus forts que l'humanité moyenne, ils restent pourtant soumis aux mêmes lois : Vainqueurs si leur volonté contrôle la passion à ses débuts, ils sont incapables de la maîtriser quand ils lui ont une fois passé la main.

Cette psychologie, dont M. Lanson a montré l'accord avec la philosophie de Descartes, est plus vraie qu'on ne le pense communément. Nulle passion ne se développe sans que la volonté consente ou s'efface. Il y a toujours une minute où l'être,

qui pourrait refuser, acquiesce ou s'abandonne. Cette minute écoulée, la passion gouverne et devient parfois invincible.

Energie et unité morale ; telles nous semblent donc être les premières caractéristiques de la femme cornélienne. Loin de supprimer la passion, elles la supposent. Les héroïnes types à cet égard sont Cléopâtre ou Camille, non pas des malades ou des vaincues, ainsi qu'on l'a dit, mais des volontaires pleinement conscientes, pour qui rien n'existe plus que leur passion hypertrophiée.

Mais ce sont là des *limites*. La passion n'atteint pas toujours ce degré extrême ; il arrive qu'un sentiment prédomine sans tout anéantir. Aussi d'autres personnages sont-ils moins simples et plus déchirés, telles Chimène, Pauline ou Bérénice. Chimène, par exemple, profondément éprise de Rodrigue, chérit pourtant son père et garde la préoccupation de ce qu'elle lui doit. L'amour, la piété filiale, le soin de sa « gloire » luttent en elle ; d'où des contradictions, des défaillances et des remords. Malgré tout, Chimène accomplit ce qu'elle a résolu ; elle préfère Rodrigue, mais elle agit comme si elle le sacrifiait à don Gormas.

La volonté sert donc parfois la passion effrénée, comme chez Camille, ou elle lui fait équilibre, comme chez Chimène. Reste encore une troisième possibilité : celle de la passion métamorpho-

sée par un revirement subit de l'intelligence et de la volonté. C'est le cas d'Emilie. Elle poursuit d'abord Auguste d'une haine furieuse ; puis domptée par la grandeur d'âme de son ennemi, elle se « rend », éteint la vieille inimitié, et sera désormais la plus fidèle des sujettes. De même Arsinoé voit dans la perte de Nicomède l'unique moyen de faire régner Attale et elle persécute son beau-fils avec toutes les ressources d'un esprit inventif et perfide. Mais les événements lui donnent tort ; c'est au contraire Nicomède qui pourvoira son cadet d'une couronne. L'odieuse marâtre se change alors en mère dévouée.

Aucun exemple d'ailleurs d'une telle transformation de l'amour, en dépit des apparences qui pourraient le faire croire, en ce qui concerne Pauline. Ce n'est pas par un simple déplacement de volonté que Pauline, d'abord éprise de Sévère, s'attache ensuite à Polyeucte jusqu'à désirer le suivre dans la mort. Son affection pour son mari est née de causes autrement complexes. Et jamais Pauline ne s'était laissée complètement aller à son penchant pour Sévère¹. Elle gardait cette intime

1. Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère,
J'attendais un époux de la main de mon père,
Toujours prête à le prendre, et *jamais ma raison*,
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison. (*Polyeucte*, I, 3,
193-196).

résistance de l'être qui se réserve, et n'avait pas franchi l'étape, où, les rênes lâchées, la passion s'emporte à sa guise. C'est justement ce qui lui permet de conquérir sa première inclination. Pour Polyeucte au contraire, elle a secondé le sentiment qui devient ensuite plus puissant qu'elle.

Ces intimes rapports de la volonté et de la passion expliquent les caractéristiques de celle-ci chez l'héroïne de Corneille. C'est d'abord l'intensité, déjà observée et dont on pourrait donner tant d'exemples. C'est ensuite la lucidité. La femme cornélienne sait où elle va. Elle éprouve parfois l'ivresse consciente que la lutte ou l'intensité de l'émotion peuvent causer ; mais elle n'est jamais torturée, comme certaines héroïnes de Racine par la trouble incertitude, par le vertige d'une volonté défaillante, près de s'abîmer dans la folie toute proche. Jamais elle ne s'écrie comme Phèdre :

Insensée, où suis-je et qu'ai-je dit! ¹

ou comme Hermione :

Où suis-je, qu'ai-je fait? Que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit? ²

Car, si l'impulsive agit d'élan et obéit à des forces obscures, la volontaire, qui a pesé d'abord

1. *Phèdre*, I, 3, 179.

2. *Andromaque*, V, 1, 1393-1394.

ses décisions et mesuré leurs conséquences, garde la vision nette de sa conduite.

Médée ou la Cléopâtre de *Rodogune* vont jusqu'à tuer leurs propres enfants et pourtant elles préméditent leurs forfaits, et le crime consommé, elles ne se reprochent rien. De tous les sentiments humains, le regret est celui qui se rencontre le moins souvent chez les personnages de Corneille. Chimène le connaît, et aussi Bérénice, mais ni Camille, ni les grandes ambitieuses ne le ressentent.

La clairvoyance ne va pas sans l'analyse de soi-même. C'est pourquoi les héroïnes cornéliennes sont *raisonneuses*. On leur en a fait un grief, sans toujours comprendre qu'il y a dans leurs monologues autre chose qu'une vaine déclamation. Elles ont besoin de se confesser à elles-mêmes, de s'avouer leurs sentiments divers, leurs préférences secrètes. Même quand leur résolution est prise et qu'elles en poursuivent l'accomplissement, elles s'observent comme un navigateur consulte sa boussole pour voir s'il n'a pas dévié. Et quand la détermination est douloureuse ou difficile à réaliser, elles nourrissent leur courage de toutes les représentations favorables à ce qu'elles veulent exécuter. C'est ainsi que Chimène combat sa tendresse pour Rodrigue et étaye sa piété filiale en contemplant ses vêtements de deuil, funestes marques de la mort de don Gormas :

Vous qui rendez la force à mes ressentiments
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornements,
Pompe où m'ensevelit sa première victoire,
Contre ma passion, soutenez bien ma gloire,
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir
Parlez à mon esprit de mon triste devoir¹.

Parce qu'elle est lucide, capable de jugement et de réflexion, la femme de Corneille demande à admirer pour aimer. Nous n'irons pas jusqu'à dire avec un éminent critique² qu'elle *déplace* son amour d'un homme à l'autre, si elle trouve le second supérieur au premier. C'est à Pauline surtout que se rapportait cette remarque et il nous a semblé que son évolution sentimentale n'était pas uniquement due à des facteurs intellectuels. Mais l'admiration joue un grand rôle dans la genèse de l'amour cornélien. L'héroïne recherche le plus digne, et elle le distingue en général, à cause de sa clairvoyance. « L'estime » soutient ensuite une affection qu'elle justifie. Chimène, par exemple, en dépit de la mort de son père et de sa propre poursuite, chérit de plus en plus Rodrigue dont les circonstances lui révèlent toute la valeur³

Il s'en faut bien d'ailleurs que ces femmes fortes

1. *Le Cid*, IV, 1, 1136-1140.

2. LANSON : *Corneille*, p. 111.

3. On aigrit ma douleur en l'élevant si haut

Je sens ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut. (*Le Cid*, IV, 2, 1163-1164.

ne se méprennent jamais : Bérénice a vu en Titus un « miracle vivant », une « âme sans égale », digne de la pourpre qu'elle a contribué à lui faire obtenir. Elle persiste dans son culte, même quand la conduite du César aurait pu la détromper. Pourtant, lorsque Titus se déclare prêt à abdiquer pour la suivre en Orient, elle ne saurait consentir à une velléité de lâcheté et elle s'en explique sans ambages :

Si j'avais droit par là de vous moins estimer,
Je cesserais peut-être aussi de vous aimer ².

Emilie s'est éprise de Cinna parce qu'il était le « neveu de Pompée ». Elle découvre ensuite qu'il n'a sans doute pas, comme elle le supposait, l'âme intrépide de son aïeul, mais son attachement subsiste malgré tout :

Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être ³.

Il serait donc excessif d'affirmer que la femme cornélienne mesure exactement sa tendresse au mérite de celui qu'elle a élu. Elle s'abuse parfois comme Bérénice, ou reste fidèle comme Emilie quand ses yeux sont décillés. Et par cela, elle est plus humaine ; ses sentiments ne naissent ni ne meurent en un clin d'œil, sur une simple injonction.

1. *Tite et Bérénice*, V, 4, 1645-1646.

2. *Cinna*, III, 4, 1033.

de sa volonté ; une fois formés, ils ont leur existence propre et souvent tenace. Mais il reste qu'au moment du choix, l'héroïne fait de son mieux pour juger nettement. Elle n'aime pas par pure impulsion sensuelle, mais avec le consentement de son intelligence, de sa volonté et de son cœur. C'est pourquoi l'on rencontre à plusieurs reprises dans le théâtre de Corneille le couple assorti, l'homme et la femme de même grandeur d'âme et rivalisant d'héroïsme : Rodrigue et Chimène, Polyeucte et Pauline, Nicomède et Laonice. « Il n'y a peut-être que Corneille, écrit M. Lanson, qui ait su rendre l'objet égal à la passion qu'il inspire ». La lucidité que le poète donne à ses personnages n'est sans doute pas sans y contribuer.

Cette même lucidité, qui s'efforce de guider l'amour, peut aussi, dans une âme généreuse, modifier la haine. Ce n'est pas chez Emilie que nous en trouverons un exemple frappant, car Emilie, jusqu'à sa reddition soudaine et définitive a voulu s'aveugler sur la personnalité d'Auguste. Mais la Rodelinde de *Pertharite*, qui déteste en Grimoald le vainqueur de son mari et l'usurpateur de son trône, reconnaît pourtant la valeur de son ennemi, bien avant même la scène finale de restitution, où

1. LANSON, *Histoire de la littérature française*, Racine.

l'abnégation de Grimoald change son hostilité en reconnaissance. Et Cornélie, qui abhorre en César le rival victorieux de Pompée, qui désire sa perte et le lui crie au visage, admire cependant l'héroïsme de son adversaire, le met en garde contre la conspiration de Ptolémée et sauve celui qu'elle cherchera ensuite à faire immoler aux mânes de son mari.

A la clairvoyance et à l'intensité se rattachent d'autres caractéristiques, leurs corollaires en quelque sorte, car elles proviennent elles aussi de la puissance de la volonté et de son accord initial avec le sentiment dominateur : le plus souvent, la passion cornélienne est logique, elle se développe sans volte-face, allant vers le but qu'elle a choisi avec une continuité de boulet. Elle est constante; non seulement elle ignore les fluctuations causées par des impulsions contradictoires et qui l'emportent tour à tour, mais le temps et l'absence ne l'entament guère; les obstacles ne l'usent pas, ils l'accroissent au contraire de leur résistance. C'est ainsi que le meurtre d'un père ne diminue pas une seconde l'amour de Chimène et de Rodrigue. Enfin, elle est active, elle ne se consume pas en souhaits, larmes ou regrets impuissants, mais elle demande à s'exprimer dans des faits tangibles. Emilie par exemple, ne peut se contenter d'un muet et stérile ressentiment, elle cherche à se venger d'Auguste :

Quoi ! je le haïrais sans tâcher de lui nuire ! ¹

Camille désolée de la perte de Curiace, blessée par son père qui l'exhorte à oublier l'Albain, ne se renferme pas dans une douleur silencieuse. De propos délibéré, elle s'excite à défier Horace triomphant :

Oui, je lui ferai voir par d'infailibles marques
Qu'un véritable amour brave la main des Par-
[ques ².

L'omnipotence de la volonté, qui détermine ces caractères intrinsèques de la passion a encore d'autres effets : c'est d'abord une certaine raideur qu'on a amplement reprochée aux femmes cornéliennes. La lutte ne s'accommode pas de rêveuses langueurs ou de mols abandons ; l'énergie doit se tendre, se bander comme un arc prêt pour le tir ; de là une apparence de froideur et de dureté. Mais sous la tranquillité de surface, l'âme n'est pas moins secouée par ses orages. L'héroïne de Corneille, pour être maîtresse de ses paroles et de ses actes, ne supprime pourtant pas à son gré ses agitations intérieures. Elle pourrait souvent dire avec Pauline :

1. *Cinna*, I, 2, 97.

2. *Horace*, IV, 4, 1195-1196.

...Quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition ¹.

ou comme Plautine à Othon :

Je souffre, et c'est pour vous que j'ose m'im-
[poser

La gêne de souffrir et de le déguiser.

Tout ce que vous sentez, je le sens dans mon
[âme;

J'ai mêmes déplaisirs, comme j'ai même flamme;

J'ai mêmes désespoirs, mais je sais les cacher,

Et paraître insensible afin de moins toucher ².

La Dircé d'*Oedipe*, croyant qu'elle va être sacrifiée pour le salut de Thèbes, s'offre en victime volontaire ; elle paraît s'élancer vers la mort qu'elle réclame avec insistance. Elle regrette la vie cependant; mais rien ni personne ne le lui ferait confesser. Tout au plus une phrase échappée de ses lèvres trahit-elle à demi les sentiments intimes et douloureux :

Mon cœur doit être las d'avoir tant combattu
Et fuit un piège adroit qu'on tend à sa vertu ³.

Une autre conséquence, et celle-là plus profonde

1. *Polyeucte*, II, 2, 503-504.

2. *Othon*, I, 4, 343-348.

3. *Oedipe*, III, 3, 987-988.

de la toute puissance de la volonté, c'est l'orgueil, la faiblesse des forts. Les femmes cornéliennes n'en sont pas exemptes: ni l'amour ni la haine ne font perdre à Chimène le souci de sa « gloire », c'est-à-dire de sa réputation. Le désir de la renommée, pour elle et pour Cinna, seconde chez Emilie, la haine vengeresse. Bérénice, maîtresse tendre et soumise, conserve cependant la hauteur de la souveraine. Cléopâtre préfère les assassinats et le suicide à l'humiliation de devenir une sujette. Chez d'autres, qui ne sont pas aussi criminelles que cette reine, l'amour-propre déréglé annule presque tout sentiment. Ces dernières ont grandement nui au poète, car la suffisance est l'un des défauts que l'on pardonne le moins, surtout aux femmes, et la présomption cornélienne dépasse souvent la commune mesure. Mais ici encore, il faut distinguer les personnages *limites* et ne pas juger toutes les filles de Corneille d'après l'Honorie d'*Attila*. De même que l'amour ou l'ambition, se développant sans entraves, atteignent leur intensité maxima chez Camille ou Cléopâtre, l'orgueil dominateur s'hypertrophie chez Honorie, Aglatide ou Pulchérie. Mais toutes les héroïnes cornéliennes ne sont pas des fanatiques de la passion comme Camille, des affamées du pouvoir comme Cléopâtre, ou des glorieuses de l'envergure d'Honorie.

Il est vrai que beaucoup de femmes de Corneille

paient plus ou moins la rançon de la volonté victorieuse par une raideur et une insensibilité de façade et par une trop complaisante opinion d'elles-mêmes. Mais cette superbe, qui dicte à certaines tant de rodomontades, se transforme chez quelques-unes en une belle fierté, inspiratrice d'actions méritoires et de rares sacrifices. Celles-ci comprennent que noblesse oblige, que les plus grands seraient sans excuse s'ils se laissaient aller aux communes défaillances. Les âmes d'élite doivent pratiquer une moralité supérieure, il leur est loisible à ce prix de s'estimer au-dessus des autres. Ainsi la fierté devient source d'héroïsme :

C'est à force d'amour que je m'arrache au vôtre
Et je serais à vous si j'aimais comme une autre ¹,

dit Bérénice à Titus, lorsqu'elle refuse d'être impératrice.

L'énergie cornélienne et l'orgueil qui en résulte aboutissent d'une part à la scélératesse d'une Cléopâtre, mais ils s'expriment aussi dans des cœurs magnanimes comme Chimène, Pauline, Cornélie ou Bérénice.

Volonté intense mise au service d'un sentiment qu'elle décuple ou dominant des inclinations qu'elle

1. *Tite et Bérénice*, V, 5, 1731-1732.

combat, lucidité de jugement, orgueil excessif ou fierté généreuse, ce n'est pas là toute l'héroïne cornélienne. Il y a encore, chez les meilleures d'entre elles, une précieuse réserve de tendresse que la plupart des critiques ne semblent pas avoir sondée. « Orgueil cornélien », « énergie cornélienne » sont des expressions fort usitées, « tendresse cornélienne » est beaucoup moins fréquente, si jamais on l'a employée. Et cependant, l'étude de Chimène, de Pauline et de Bérénice ne nous a-t-elle pas fourni mainte preuve d'affection exquise et délicate? Chimène, qui avec tant de pudique réserve, avoue à Rodrigue qu'elle l'aime toujours : « Va, je ne te hais point » est d'ailleurs la moins méconnue. Mais la sérieuse Pauline n'obéit-elle qu'à la raison, comme le veut Sainte-Beuve? Est-ce par froide logique qu'elle demande à son mari de ne pas sortir à cause d'un mauvais rêve qu'elle a fait :

...« Ses présages sont vains,
Je le sais, mais enfin je vous aime et je crains »¹.

Elle nous a paru ressembler au délicieux ami de La Fontaine dont l'inquiète sollicitude est pourtant si vantée.

Et l'altière Bérénice, ne chérit-elle pas Titus avec toute la mansuétude d'un cœur épris sans retour :

1. *Polyeucte*, I, 2, 119-120.

A peine je vous vois que je vous justifie,
Vous me manquez de foi, vous dennez, chas-
[sez,
Que de crimes! Un mot les a tous effacés! ¹

Si ces vers-là étaient tombés de la plume de Racine, on les citerait partout comme des modèles d'amoureuse douceur, mais qui s'avise d'aller les chercher dans le *Tite et Bérénice* de Corneille? N'est-il pas entendu d'abord que cette pièce-là n'a aucune valeur, que Bérénice est une orgueilleuse aussi importune que déconcertante? Et n'est-il pas avéré que les héroïnes cornéliennes sont emphatiques, sentencieuses, héroïques peut-être, mais sans rien de féminin?

Qu'on y regarde donc de plus près et sans parti pris. Sous la volonté puissante, on trouvera chez nombre de femmes cornéliennes, chez Chimène, Camille, Pauline et Bérénice, pour n'en citer que quelques-unes, un cœur vibrant, riche d'amour inaltérable, d'abnégation avide de se prodiguer, de douceur contenue et par là même plus émouvante. Ce fonds de tendresse dévouée, c'est ce qui distingue les héroïnes de Corneille des hommes de son théâtre; c'est ce qu'elles ont de spécifique, c'est ce qui fait aussi leur charme et leur beauté.

Sans doute, Corneille, qui se plaisait à peindre des passions « plus nobles et plus mâles » que

1. *Tite et Bérénice*, III, 5, 916-918.

l'amour, a présenté dans les pièces qui ont suivi ses chefs-d'œuvre une longue théorie d'orgueilleuses, moins rares d'ailleurs dans la vie que ne le supposent certaines bonnes âmes de critiques, mais qui ne sont pas particulièrement séduisantes. Il a réalisé en Cléopâtre une criminelle menée par l'ambition aux pires forfaits, d'une splendide vigueur. Mais si elle nous inspire l'admiration artistique que peut provoquer un beau monstre, elle n'excite pas notre sympathie. Ces réserves faites, n'est-il pas indéniable que dans ses premières tragédies Corneille a créé des âmes de femmes d'une magnifique beauté, certaines même d'une vérité éternelle : Chimène et Camille, deux types bien distincts de fiancées, et Pauline l'admirable modèle de l'Épouse. Emilie incarne le dévouement à un grand dessein dont la poursuite absorbe les forces vives de l'être et domine toute une existence. Cornélie personnifie la Veuve fière de la gloire du mari disparu, et qui se consacre à son culte avec une pieuse et indomptable énergie. Plus tard, devait les rejoindre Bérénice, touchante figure de l'Amante, sincère et généreuse jusqu'au renoncement.

Quand serons-nous donc plus « fiers de nos richesses » comme nous le recommandait Sainte-Beuve ¹ à propos même de Pauline. Sans rabaisser

1. SAINTE-BEUVE. *Port-Royal*, t. I, p. 138, édition Hachette.

d'autres poètes, qui ont étudié des aspects différents de la psyché innombrable et multiforme, ne pouvons-nous rendre pleine justice au vieux Corneille ? Ne pouvons-nous reconnaître que non seulement il a chanté l'héroïsme et exalté la volonté triomphante, mais qu'il a encore su pénétrer jusqu'aux replis profonds du cœur féminin et qu'il en a exprimé à plusieurs reprises les possibilités de tendresse, de constance et de sacrifice ?

BIBLIOGRAPHIE

des principaux ouvrages consultés pour ce volume

I

SUR LES ORIGINAUX, LÉGENDAIRES OU HISTORIQUES, DES HÉROINES ÉTUDIÉES

CHIMÈNE

Sources citées par Corneille :

MARIANA. Lib. IX de la *Historia d'Espana*, cap. V.

GUILLEN DE CASTRO. *Las Mocedades del Cid*, Valence 1621.

Deux romances espagnols (se trouvent dans le *Romancero espagnol*, trad. Damas-Hinard, t. 11, numéros onze et treize.

Complément d'information :

Poème du *Cid*, texte espagnol, accompagné d'une traduction française par DAMAS-HINARD (J.-J.), 1858, in-4.

Romancero général ou *Recueil des chants populaires de l'Espagne*, trad. par DAMAS-HINARD (J.-J.), 1844, 2 vol. in-8.

REINHART-DOZY. *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne au Moyen Age*. Leyde et Paris, 1860.

CAMILLE

Texte cité par Corneille :

TITUS-LIVIVS, XXIII-XXVI.

Complément d'information :

LOPE DE VEGA *el Honrado hermano*, tragi-comedia famosa 1622.

MATZKE (J.-E.). *A neglected source of Corneille's Horace*.
Modern Philology, january 1904.

ÉMILIE

Le texte de SÉNÈQUE, cité par CORNEILLE (Lib 1 *De Clementia*, cap IX, ne donne naturellement rien sur Emilie, personnage créé par le poète.

SUÉTONE (*Auguste*, ch. XXVII) nous apprend qu'Octave n'épargna pas son tuteur C. Toranius.

PAULINE

Texte cité par Corneille :

Abrégé du martyre de saint Polyeucte, écrit par Simon MÉTAPHRASTE et rapporté par SURIUS.

Complément d'information :

AUBÉ (B.). *Polyeucte dans l'histoire*, étude sur le martyre de Polyeucte, d'après des documents inédits, 1882, in-8.

ALLARD (P.). *Histoire des persécutions pendant la première moitié du troisième siècle*. 1886, in-8 (Voir surtout Appendice D).

CLÉOPATRE

Sources citées par Corneille :

APPIAN ALEXANDRIN. *Au livre des Guerres de Syrie*, sur la fin.

JUSTIN. *Histoires philippiques* XXXVI, XXXVIII, XXXIX.
Machabées, I, XI, XIII, XIV, XV.

JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, XIII.

BÉRÉNICE

Texte cité par Corneille :

XIPHILINUS EX DIONE, *In Vespasiano, In Tito*, Guillelmo Blanco interprete.

Complément d'information :

JOSÈPHE. *Antiquités judaïques*, XIX, IX-1, XX, VII-3.

— *Guerre des Juifs*, II, XI-6, XV-1, XVI-1-4-5, XVII-1-6.

TACITE. *Histoires*, II, II, LXXXI.

SUÉTONE. *Titus*, VII.

BEULÉ. *Le véritable Titus*. (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1869.

RENAN. *Histoire des Origines du Christianisme*, 8 v. in-8.
L'Antéchrist, 1873.

II

ÉTUDES ET APPRÉCIATIONS SUR LES HÉROINES DE CORNEILLE

SCUDÉRY (G.). *Observations sur le Cid*. 1637.

CHAPELAIN. *Sentiments de l'Académie Française sur le Cid*, 1638, in-8.

BALZAC (J.-L. GUEZ DE). *Œuvres complètes de M. de Balzac par Conrart*, préface de CASSAGNE, 1665, 2 vol. in-folio.
 Tome I. *Les Lettres de M. de Balzac*, surtout livre XVI.
 Lettre IX : A Monsieur Corneille, 17 janvier 1643.

- CORNEILLE. Le *Théâtre* de Pierre Corneille, revu et corrigé par l'auteur. Courbé 1660, 3 v. in-18. (En tête de chaque volume un Discours et les Examens des pièces.)
- VILLARS (Abbé DE). *La Critique de la Bérénice de Corneille*. Paris 1671, in-12. Réimprimé dans GRANET : *Recueil de Dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine* et dans MICHAUT (G.) : *La Bérénice de Racine*. 1907, in-18.
- Tite et Titus ou les Béréenices*. Comédie en trois actes. Utrecht, 1673, in-12. Réimprimé dans GRANET : *Recueil de Dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine* et dans MICHAUT (G.) : *La Bérénice de Racine*, 1907, in-18.
- SAINT-EVREMOND. *Lettres* : A un auteur qui me demandait mon sentiment d'une pièce où l'héroïne ne faisait que se lamenter. 1672. Défense de quelques pièces de théâtre de M. Corneille. A M. de Barillon, 1677. A Madame la Duchesse Mazarin.
- Réimprimées dans *Œuvres choisies de Saint-Evremond*, éd. Gidel, in-16, 1867.
- FÉNELON. Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les occupations de l'Académie, 1714, impr. en 1716.
- LA MOTTE. *Les Œuvres de théâtre de M. de La Motte avec plusieurs Discours sur la Tragédie*, 1730, 2 v. in-8. Second Discours, à l'occasion de la *Tragédie de Romulus*, t. I. (Les Discours sont réimprimés dans JULLIEN : *Paradoxes littéraires de La Motte*, 1859, in-8.)
- GRANET (Abbé François). *Recueil de dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine*, 1739, 2 vol. in-12.
- VOLTAIRE. *Théâtre de Pierre Corneille avec des commentaires*, 1764, 12 vol., in-8.
- LESSING. *Dramaturgie de Hambourg*, 1767-1768 (Surtout trente-cinquième soirée, trad. par CACAULT et JUNCKER,

- 1785, 2 v. in-8. — Trad. par E. DE SUCKAU et CROUSLÉ, 1869, in-8.
- CLAIRON (M^{lle} Hippolyte). *Mémoires*. An VII, in-8.
- SCHILLER. *Lettre à Goethe*, 31 mai 1799.
- SCHLEGEL (A.-W.). *Cours de littérature dramatique*, 1809, 2 vol. in-8 ; deuxième édition, 1817, 3 v. in-8 ; trad. de l'allemand par M^{me} NECKER DE SAUSSURE. Paris, 1814, 3 vol. in-8. Tome II.
- GEOFFROY. *Cours de Littérature dramatique*, 1819-1820 ; deuxième édition, 1825, 6 vol. in-8. Tome I.
- LA HARPE. *Le Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne* an VII et suiv., 14 vol. en 17 tomes. Ed. par BUCHON, 1825-1826, 18 vol. in-8. Tome VII.
- HALLAM (H.). *Introduction to the literature of Europe*, 1837-1839, 4 vol. in-8. Trad. Alphonse BORGHES, t. III.
- SAINTE-BEUVE. *Port Royal*, 1840-1859, 5 v. in-8 ; 1867-1871, 7 v. in-12. Tome I.
- SAINT-MARC GIRARDIN. *Cours de littérature dramatique ou de l'usage des passions dans le drame*, 1843, 5 v. in-12.
- NISARD (D.). *Histoire de la littérature française*, t. I-III, 1844-1849 ; t. IV, 1861, in-8. Livre III.
- LECŒUR (A.). *La vérité chez Corneille*, 1860, in-8.
- SAINTE-BEUVE. *Nouveaux lundis*, 1863-1870, 13 v. in-12. Tome VII.
- DUMAS (Alexandre Fils). *Théâtre complet*, 1868-1892, 7 v. in-18. Préface de *La Femme de Claude*.
- JANIN (Jules). *Critique dramatique*, 1877, in-12.
- HÉMON (F.). *Théâtre de Pierre Corneille*, édition nouvelle avec des études sur toutes les tragédies et les comédies. 1886, 4 vol. in-18.
- LEMAITRE (Jules). *Impressions de théâtre*, 1888-1898, 10 v. Tomes I, III, V.
- BRUNETIÈRE (F.). *Les Epoques du théâtre français*, 1892, in-16. Première et deuxième conférences.
- TAINE (H.). *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, 1894, in-12. Chapitre sur Racine.

- MERLET (G.). *Etudes littéraires sur les classiques français*.
Tome I, 1894, in-16.
- LANSON (G.). *Le Héros cornélien et le Généreux selon Descartes*. Hommes et Livres, 1895.
- PETIT DE JULLEVILLE. *Théâtre choisi de Corneille*, 1897,
in-16, 2^e édition.
- LANSON (G.). *Pierre Corneille*, 1898, in-16.
- DESJARDINS (P.). *Théâtre de Pierre Corneille*, 1898, in-18.
- BRUNETIÈRE (F.). *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, 6^e série, 1899, in-16.
- SARCEY. *Quarante ans de théâtre*, 1900-1902, 7 v. Tome III.
- FAGUET (E.). *Propos de théâtre*, 1903-1906, 3 v. Tome II.
- CROUZET (M^{me} P.), CROUZET (P.), ANDRAUD (P.) et MINOUFLE (F.). *Théâtre choisi de Corneille*, in-12, 1913.
- DORCHAIN (A.). *Pierre Corneille*, 1918, in-16.
- LE GUINER (J.). *Les Femmes dans les tragédies de Corneille*, 1920. Thèse pour le doctorat de l'Université de Paris.
- BAILLY (A.). *L'Ecole classique française*, in-16, 1921.
- BÉDIER et HAZARD. *Histoire de la littérature française illustrée*. 2 v. in-4, 1923.
- LANSON (G.). *Histoire illustrée de la Littérature française*, 2 v. in-4, 1923.
-

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	V
1. CHIMÈNE	I
2. CAMILLE	37
3. EMILIE	69
4. PAULINE	103
5. CLÉOPATRE	135
6. BÉRÉNICE	179
7. CONCLUSION : L'HÉROINE CORNÉLIENNE	223
BIBLIOGRAPHIE	245

Imprimeries MONCE et Cie,
6, rue Houzeau-Muiron, REIMS.



DATE DUE

SEP 1 1970

S [REDACTED]

OCT 1 1971 [REDACTED]

OCT 25 1971 [REDACTED]

NOV 1 1971 [REDACTED]

D [REDACTED]

[REDACTED]

~~JUN 22 1976~~

~~MAR 14 1984~~

MAR 4 - 1986

Main

PQ

1782

.T3

1924

Tastevin, Maria.

Les heroines de C
orneille,

229284

Main

PQ

1782

.T3

1924

Maria

229284 nes de Corneille

